


6
12-f
56
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 F
31



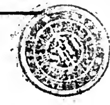
SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,
Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME SECOND.





A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
E T
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire. }

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

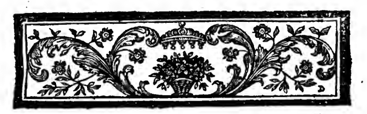
SERMONS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

Fautes à corriger dans ce II. Volume.

PAge 99. *ligne* 18. la justice, *lisez* l'injustice.
Page 178. *l.* 6. & 14. Milan, *lis.* Rome.
Page 291. *l.* 1. cene, *lis.* Ce ne.
Page 334. *l.* 12. & vous voilà, *lis.* vous voilà.
Page 436. *l.* 22. & 23. Mais quand il ne l'auroit pas dit, *lis.* Mais quand Dieu ne l auroit pas dit.





SERMON
POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Confeſſion.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, expectantium aquæ motum.

Sous les galeries de la Piſcine étoient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de ceux qui avoient les membres ſecs, qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Jean, 5. 3.



UELLE eſt cette Piſcine, mes Frères, ſituée près la porte des Victimes ? quels ſont ces malades que je voi à l'entour, & qui la plupart attendent en vain la guériſon ? d'où

vient qu'un Paralitique de trente-huit ans tout ſeul, recouvre une ſanté parfaite ; & que dans cette foule de malades, Jeſus-Chriſt va choiſir le plus déſeſpéré, tandis qu'il ſe refuſe à des infirmités plus communes & moins invétérées ?

On vous l'a dit ſouvent, mes Frères ; cette Piſcine myſtérieuſe teinte du ſang des victimes, c'eſt le bain ſacré de la pénitence teint du ſang de l'Agneau, qui purifie nos conſciences, & qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les ſortes, qui attendent ſous les galeries, & parmi leſquels à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui mérite d'être guéri, nous repréſentent cette multitude de Fidéles, qui tous les jours approchent de ce Sacrement avec ſi peu de fruit : dans le Paralitique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel touché du malheur de ſon état, s'attire des regards de miſéricorde de la part de Jeſus-Chriſt, & obtient la grace d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Frères, l'inutilité de ce reméde divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent ?

les graces de nos Sacremens ont-elles perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite des tems & par la durée des siécles ? les prémices du sang de Jesus-Christ fraîchement répandu, étoient-elles plus puissantes pour la conversion des pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces derniers tems ? & en est-il de la vertu de Dieu, comme des choses humaines, lesquelles parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des tems, & s'affoiblissent avec les années ? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos Tribunaux, & que jamais on n'en vit sortir moins de pénitens ? d'où vient que dans un siécle où la décadence des mœurs a rendu ce reméde si nécessaire, où l'indulgence des Ministres, & les adoucissemens même de la discipline, l'ont rendu si facile & si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile ? d'où vient enfin, que dans ces tems heureux, où sous les portiques de nos Temples, les pénitens prosternés, attendoient si longtems la grace de la réconciliation, nul

preſque ne deſcendoit dans la Piſcine qu'il n'y retrouvât une ſeconde innocence ; & qu'aujourd'hui, où perſonne n'attend plus ſur les bords de ce bain ſacré, où les Anges de l'Egliſe ne connoiſſent preſque plus de délai, & accordent aux premiers vœux des pécheurs, la vertu de leur miniſtère, d'où vient que le reméde luimême ſemble prolonger nos maux, loin de les guérir ?

J'en trouve trois raiſons figurées par ces trois ſortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum* ; & ce ſont ces pécheurs, qui en venant ſe découvrir au Tribunal, ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. Les ſeconds étoient des boiteux, *claudorum* ; & ce ſont ces pécheurs qui manquent de droiture & de ſincérité dans la confeſſion de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui avoient les membres ſecs, *aridorum* ; & ce ſont ces pécheurs inſenſibles, qui ne portent au Tribunal aucun ſentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confeſſions inuti-

les, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum* : un défaut de ſincérité dans la manifeſtation, *claudorum* : un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum*. Suivons ce plan fondé ſur notre Evangile, & qui va nous fournir des inſtructions importantes ſur une matière d'un ſi grand uſage pour les Fidéles. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

L'Aveuglement eſt de toutes les peines du péché la plus univerſelle ; il n'eſt perſonne qui ne ſoit aveugle à certains égards, & qui ne ſe ſéduiſe ſoi-même par quelque endroit : l'homme eſt preſque toujours un myſtère à lui-même ; entre ſa raiſon & ſon cœur réſide ſans ceſſe l'amour propre ; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur ; l'œil de la Foi tout ſeul peut le diſſiper, & luire dans ce livre obſcur, comme parle un Apôtre : mais comme rien n'eſt moins commun que l'uſage de la Foi, rien n'eſt plus rare que de ſe connoître. I. PARTIE.

Or, ce défaut de connoiſſance de ſoi-même, qui met un obſtacle ſi eſ-

ſentiel à l'utilité de nos confeſſions ; & qui eſt figuré par cette multitude d'aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois ſources ; la première, c'eſt qu'on ne s'éxamine pas avec aſſés de loiſir & de maturité ; la ſeconde, c'eſt qu'on ne s'éxamine que dans ſes propres préjugés ; enfin la dernière, c'eſt qu'on ne s'éxamine jamais ſur tous ſes devoirs.

On ne s'éxamine pas avec aſſés de loiſir. Oui, mes Frères, toute la vie du Chrétien doit être un éxamen, & une cenſure continuelle & ſecrette de ſes actions, de ſes deſirs & de ſes penſées. Comme l'inconſtance eſt le vrai caractère de notre cœur, & que chaque inſtant & chaque objet voit preſque naître en nous de nouvelles impreſſions ; ſi nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoiſſons plus. Il ſe forme au-dedans de nous une ſucceſſion ſi continuelle & ſi rapide de deſirs, de jalouſies, de craintes, d'eſpérances, de joies, de chagrins, de haines & d'amours, que ſi nous ne ſuivons ſans ceſſe ces routes diverſes & ſecrettes de nos paſ-

ſions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les ſuites : elles ſe confondent, pour ainſi dire, dans leur multiplicité, & notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la ſurface.

C'eſt donc un abus de croire, que pour porter au Tribunal une connoiſſance éxacte, il ſuffiſe après une vie toute diſſipée & toute mondaine, de donner, avant de venir ſe préſenter au Prêtre, quelques momens ſeulement à la réviſion de la conſcience. La vigilance continuelle ſur toutes nos actions, ſeule peut nous diſpoſer à la confeſſion de nos fautes ; parceque ſeule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à ſe rendre compte ſans ceſſe à ſoi-même, de ſoi-même ; entrer preſque ſur chaque action en jugement avec ſon propre cœur ; & du moins dans le ſilence de la nuit, comme le Prophéte, & après que les inutilités, les bienſéances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame ſur nos mains devant le Seigneur ; peſer ſous ſes yeux l'uſage que

nous avons fait du jour écoulé ; & par ces jugemens journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes ; & nous disposer à porter aux pieds du Prêtre, un cœur éprouvé, & des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'éxamen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes ; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, mes Frères ; avez-vous jusqu'ici porté au Tribunal une conscience ainsi éprouvée ? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-même ; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations : toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-même ; le seul instant qui vous y laisse, est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, & dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confession à l'éxamen de votre vie ; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre

imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde & les plaisirs y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, & venir le découvrir au Prêtre ? comment voulez-vous que tant de desirs injustes que vous avez formés presque à votre insû; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues; tant de soins sur votre corps, dont le principe étoit corrompu, & que vous n'avez jamais éxaminés; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, & ausquelles les occasions ayant manqué plutôt que les desirs, se sont effacées même de votre souvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant; & qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue & familière ?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au Tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas eux-mêmes ?

Multitudo magna cæcorum. Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues & superficielles ; que l'histoire publique & extérieure des pécheurs ; que les dehors de leurs désordres & certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux ? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du Paralitique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité :
Joan. 5. 5. *Triginta & octo annos habens in infirmitate suâ* ; ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos éxamens : on ne s'éxamine que le moment qui précéde la confession ; & chaque jour doit être un éxamen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos éxamens, c'est que nous ne nous éxaminons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'est-ce que s'éxaminer ? c'est mettre d'un côté les maximes de Jesus-Christ ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître : voir sur chaque action, ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend ; pla-

cer ces régles ſaintes vis-à-vis de nos démarches ; & par ce paralléle ſur lequel nous ſerons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces régles ſaintes, chacun dans la diſcuſſion de ſa conſcience, ſubſtitue les préjugés de ſon amour propre : car à tout ce qui nous impoſe des devoirs, l'amour propre trouve le ſecret d'oppoſer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adouciſſent ; des préjugés ſur la naiſſance, ſur les dignités, ſur l'ambition, ſur l'uſage des biens, ſur les périls, ſur les coutumes ; des préjugés ſur toutes les régles.

Sur la naiſſance ; la régle, c'eſt qu'en Jeſus-Chriſt, il n'y a ni noble, ni roturier ; & que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à propoſer aux Grands & au peuple, l'élévation de la naiſſance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obſtacle, & par conſéquent un malheur, par rapport au ſalut ; parcequ'elle nous rend l'accompliſſement de ces devoirs plus difficile : voilà la régle ſur quoi il faut s'examiner. Le préjugé ; c'eſt que plus la naiſſance eſt élevée, plus nous la

regardons comme une prérogative, qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la Loi; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint tems; qui nous permet la sensibilité, dans les injures; la dissimulation & la duplicité, dans les concurrences; la hauteur, dans l'autorité; la mollesse, dans les mœurs: & c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités; la régle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense & l'utilité des peuples, & non pour soutenir l'orgueil & fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revétus; & qu'on n'est Prince, Ministre, Magistrat, homme public, que pour les autres, & non pas pour soi-même: voilà la régle. Le préjugé; c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, & non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédé; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit que successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait; & que des désordres manifestes, qui nous sont venus par

tradition, ſont des droits inconteſtables attachés à nos charges : & c'eſt là-deſſus qu'on éxamine ſes devoirs publics.

Sur l'ambition ; la régle, c'eſt qu'étant obligés de vivre comme étrangers ſur la terre, & de n'aimer ni le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre éxil trop aimable : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt qu'on regarde les ſoins, les intrigues, les empreſſemens pour s'élever, le chagrin vif & profond de ſe voir devancé ; la diſpoſition ſecrette de ſacrifier nos concurrens à notre fortune, ſi l'on ne pouvoit s'établir que ſur leurs ruines ; l'averſion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère ; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la Cour, & qui eſt l'ame auſſi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naiſſance donne, comme des inclinations ſages & ſérieuſes, plus dignes de la raiſon, que les plaiſirs frivoles & les excès où s'abandonnent ceux qui ne penſent à rien de ſo-

lide, & qui ſacrifient leur fortune à leurs plaiſirs : & c'eſt ſur ces fauſſes idées, qu'on ſonde ſon cœur devant Dieu.

Sur l'uſage des biens ; la régle, c'eſt que vous n'en êtes pas le maître abſolu ; que votre abondance eſt le patrimoine des malheureux ; & que l'Evangile ſeul, & non pas le monde, doit régler les bienſéances de votre état : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt que toutes les profuſions que le revenu peut ſoutenir, on ne les croit jamais exceſſives : toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'uſage ſemble éxiger, on ſe perſuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conſcience : & c'eſt ſur ce fonds de ſécurité, qu'on éxamine l'uſage de ſes biens.

Enfin ſur les coutumes ; la régle, c'eſt que nous ſerons jugés ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt, & non pas ſur les mœurs de notre ſiécle ; que les éxemples, quelque univerſels qu'ils puiſſent être, n'autoriſent pas des abus que la Loi condamne ; & qu'au contraire, ſe conformer à la multitu-

de, eſt ſuivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt que tout ce que l'éxemple public autoriſe, ne ſauroit être un crime. Toutes les perſonnes de notre rang & de notre âge, uſent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, & ajouter à l'ouvrage du Créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de ſcrupule. Tous ceux de notre état briguent, ſollicitent les honneurs du Sanctuaire ; on croit que c'eſt l'unique voie pour y parvenir. Preſque tout le monde ſe permet cette manière de faire valoir ſon argent ; on la croit permiſe. On ſe repoſe ſur l'éxemple commun de l'innocence de ſes propres démarches : l'uſage eſt notre ſeul évangile : & l'illuſion va ſi loin, qu'on ne daigne pas même porter au Tribunal ces ſortes de fautes ; qu'on ſe fait une manière de force & de raiſon de les mépriſer, & qu'on les regarde comme les ſcrupules puériles des ames foibles & timides.

Voilà une des grandes ſources de l'inutilité des confeſſions. Perſonne

ne s'éxamine dans les lumières de la Foi & dans les régles de l'Evangile ; chacun porte au Tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes : nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes ; & sonder sa conscience, pour la plupart des Fidéles, c'est y répandre de nouvelles ténébres. Aussi nous entendons tous les jours au Tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siécle & le langage des passions ; qui parlent comme le monde dans un lieu destiné à le condamner ; & qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos éxamens, c'est qu'on ne s'éxamine jamais sur tous ses devoirs ; de père de famille, de personne publique, de membre du corps des Fidéles : on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique ? vous a-t-on vû à la tête de vos enfans & de vos esclaves,

offrir à Dieu, comme les Patriarches, le sacrifice du soir & du matin, & les vœux communs & innocens d'une sainte famille ? avez-vous cultivé dans vos enfans la grace de leur batême confiée à vos soins, en les élevant dans la Foi & dans la piété ? vos éxemples ont-ils soutenu vos instructions? avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égard à leur salut, qu'à vos intérêts temporels ? & vos arrangemens n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel ? vous êtes-vous regardé comme le père & le pasteur de vos domestiques ? & n'avez-vous pas oublié, que négliger le soin de leur ame, c'est être pire qu'un infidéle ? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de Foi & de Religion ?

Comme membre du corps des Fidéles, vous devez à vos Frères l'édification, & le spectacle d'une vie sage & irrépréhensible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parceque plus vos éxemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs

votre rang n'a-t-il pas donné à vos désordres ? que d'ames ont péri pour avoir servi à vos plaisirs & à vos passions ! combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions & par vos censures ? combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri sous vos yeux, & dont la foiblesse flattoit tant votre vanité ? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paroissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps d'où leur innocence ne sortoit jamais entière ? que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule !

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attiré sur les peuples ! que de méchans protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocens opprimés ! que de violences &

d'injuſtices auxquelles votre nom a ſervi de prétexte, par votre confiance exceſſive en des ſubalternes iniques & corrompus ! que de crimes qui ſe multiplient à l'infini, qui naiſſent tous les jours les uns des autres, & que le Dieu juſte vous impute ! Sondez cet abîme, ſi vous le pouvez; & cependant, y regardez-vous ſeulement ?

Tels ſont les aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Auſſi nous ſommes tous les jours ſurpris, que des perſonnes qui vivent dans le train ordinaire de cette ſorte de monde que Jeſus-Chriſt a réprouvé ; dans l'oiſiveté des converſations & les dangers des commerces ; dans les plaiſirs des jeux & des ſpectacles ; dans la vanité & l'indécence des parures ; dans les mouvemens de l'ambition & les vivacités des concurrences ; dans la ſenſualité, & l'excès ſouvent, des tables & des repas : nous ſommes ſurpris, que ces perſonnes n'aient preſque rien à nous dire, lorſqu'elles viennent au Tribunal nous découvrir les plaies de leur

conſcience ; qu'elles ne ſoient en peine que de trouver des ſujets d'accuſation, & de quoi fournir à une confeſſion ; & qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle ſi court, qu'à peine auroit-il pu ſuffire à expoſer toutes les fautes d'une ſeule de leurs journées : nous en ſommes, dis-je, ſurpris ; tandis qu'une ame juſte repaſſe à nos pieds dans l'amertume de ſon cœur quelques imperfections légères, que ſa piété lui groſſit ; découvre juſques dans ſes vertus une matière d'accuſation & de pénitence ; ne peut tarir ſur le récit de ſes foibleſſes ; prend les ſentimens involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté ; croit voir, dans des mouvemens naiſſans, toute la honte d'un conſentement ; & ne voit pas, dans le ſacrifice ſoudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidéle réſiſtance ; ſe défie même des lumières d'un guide ſacré qui la raſſure ; & comme Pierre dans l'excès de ſa prière à Joppé, croit voir des objets immondes & défendus par la Loi, lors même qu'un Envoyé du ciel condamne ſes frayeurs ;

& lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence ? c'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, & que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au Prêtre ; c'est que l'un se juge sur les lumières de la Foi, & l'autre sur les préjugés de son amour propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connoît, & que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables & plus connues, & dont il ignore même l'étendue & les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous répandez vos lumières sur le Juste ; & que vous punissez les égaremens de l'ame mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'éxamen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

RIEN ne coute plus à l'homme, que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos panchans ; & que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions II. PARTIE.



dignes du dernier mépris ; nous naiſſons tous avec un fonds de diſſimulation ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'eſt preſque qu'un déguiſement continuel; nous jouons dans toutes nos actions le perſonnage d'un autre ; & ce qui paroît de nous-mêmes, n'eſt jamais nous. Telle eſt la condition de l'homme : né orgueilleux & miſérable, il ne peut paroître grand qu'en ne ſe montrant pas tel qu'il eſt ; & le déguiſement eſt la ſeule reſſource de ſa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes ; que l'aveu de nos crimes n'eſt ſouvent qu'un artifice coupable qui les déguiſe ; & que nous portons la diſſimulation juſqu'aux pieds même du Tribunal terrible, où nous allons manifeſter les ſecrets de nos conſciences & nous juger devant Jeſus-Chriſt : c'eſt ici cette ſeconde ſorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile : *Multitudo magna claudorum* ; c'eſt-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la

voie de Dieu; & qui ne viennent pas ſe préſenter au bain ſacré de la pénitence, avec cette droiture & cette ſimplicité de cœur, qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Eſprit, cacher au Prêtre les horreurs d'une conſcience corrompue, inſulter la Religion juſques dans le lieu même du repentir & de la miſéricorde; & faire du Sacrement qui nous abſout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres & non des inſtructions pour des ames de ce caractère; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie & à Saphire, l'affreux modéle de ceux qui viennent aux pieds des Miniſtres mentir à l'Eſprit ſaint: cette ſorte de diſſimulation ſuppoſe une extinction de toute foi & de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames ſont capables.

Mais il eſt des déguiſemens d'une autre nature, ſur leſquels on ſe fait une ſorte de conſcience; qui mêlent à l'aveu du crime, les artifices & les

palliations de l'orgueil; qui ne montrent qu'à demi la conſcience, & qui comptent l'avoir ſuffiſa mmentmontrée; qui découvrent le péché, & qui cachent, pour ainſi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture & de ſincérité, ſi ordinaire dans le Tribunal, ſe trouve ou dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe, ou dans les motifs & les principes des actions qu'on ſupprime, ou dans les points douteux qui ont pluſieurs faces, & qu'on montre toujours du côté qui nous eſt favorable.

Je dis dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe. Oui, mes Frères, le premier ſoin de la plupart des pécheurs, lorſqu'ils ſe préparent à la pénitence, n'eſt pas de connoître leurs fautes; c'eſt de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Miniſtre ſacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expreſſions qui adouciſſent l'horreur de leurs crimes, eſt preſque le ſeul éxamen & la ſeule préparation qui en précéde la confeſſion; & être prêt pour le Sacrement, c'eſt préciſément pour eux avoir trouvé, après

après bien des recherches ſecrettes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laiſſe moins connoître leurs fautes.

Premiérement : on paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes, de peur d'y trop arréter l'attention du Miniſtre ; on renferme en un ſeul mot les chutes les plus humiliantes ; on les place dans des intervalles ſi heureux, qu'elles échapent preſque avant que le Prêtre ait pu s'en appercevoir ; & on eſt content de ſoi, quand on a pu, en lui avouant ſes crimes, faire en ſorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on taït des circonſtances & des incidens plus honteux que le crime même, & qui ſeuls auroient pu faire ſentir tout l'emportement de notre cœur, & toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonſtances qui changent la nature du péché ; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la baſſeſſe de nos panchans, & toute la honte de nos foibleſſes : des meſures honteuſes qu'on a priſes pour inſpirer une paſſion ; des

avances mille fois rejettées, autant de fois renouvellées ; des choix indignes & que l'emportement tout ſeul pouvoit juſtifier ; des deſirs dont on rougiſſoit & qu'on ſe cachoit à ſoi-même. Que ſai-je ? tout ce détail qui nous manifeſte trop, nous le ſupprimons ; & nous ſubſtituons habilement à ces termes précis que la ſimple vérité emprunte, & qui nous auroient fait connoître, des expreſſions vagues & générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troiſiémement : on s'accuſe avec complaiſance de certains défauts qui nous ſont glorieux ſelon le monde ; on fait entrer dans la confeſſion de ſes crimes, la générosité de ſon cœur, les talens du corps & de l'eſprit, les titres de la naiſſance, les avantages de la faveur ou de la fortune ; on mêle habilement ce qui nous éléve aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu ; & on ſent preſque plus de vanité de ces frivoles diſtinctions qui ne ſont pas à nous, que de confuſion & de douleur des crimes qui nous ſont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confeſſion on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ſes foibleſſes; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence; on ne montre que les extrémités & les progrès les plus nouveaux de la plaie; on n'a garde d'en creuſer toute la profondeur, & d'en révéler l'ancienne corruption; on enſevelit le paſſé dans un ſilence de diſſimulation; on craint d'être trop connu du Médecin ſacré; on ne tire qu'à demi & comme en tremblant, le voile qui couvre des myſtères honteux; on cache ſous des feuilles, comme le premier pécheur, ſa honte & ſon ignominie; & en venant ſe montrer, on réuſſit à ſe faire méconnoître.

Or, mes Frères, outre que le langage de la douleur eſt un langage humble, ſimple, naturel, ſincère; qu'une ame véritablement touchée ne ſait, ni diſſimuler ſes fautes, ni les excuſer; & qu'ainſi les confeſſer avec ces adouciſſemens & ces réticences, c'eſt confeſſer ſeulement qu'on ne s'en

repent pas ; outre cela, si c'étoit à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous venez manifester votre conscience au Tribunal, le fruit de votre dissimulation & de vos artifices, seroit du moins de vous être caché à votre Juge : mais vous venez parler à Jesus-Christ, qui vous connoît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrette de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux ; & qui dans le tems même que vous tâchez par tous vos déguisemens de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, & vous dit, comme autrefois un Prophéte à cette Reine d'Israel, qui déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, & tromper la lumière du ministère
3. *Reg.* prophétique : *Quare aliam te esse simu-*
14. 6. *las ?* O ame, si indigne de mes regards, paroissez telle que vous êtes, & telle que je vous connois ; ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je voi toute la misère ;

montrez ces œuvres de ténébres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret ; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne sauroit tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas?* Insensée de croire, que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes ! plus insensée encore de cacher la vieillesse & toute la corruption de vos maux à celui de qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs & les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur, qui décide de nos œuvres ; c'est-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : c'est du trésor de notre cœur, dit Jesus-Christ, que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; c'est-là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ra-

mener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, & de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente en se revêtant aux jours solemnels de tous les ornemens les plus éclatans de la Royauté; parce que cette vaine pompe lui est à charge, & que son cœur est simple & sincère. Jézabel est criminelle en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son Palais de Samarie; parceque dans les mêmes soins, elle cache des desirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du ciel, en exposant toute la gloire & toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une Reine étrangère; parcequ'il ne voit dans l'éclat & l'abondance de son régne, que la protection & les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux Envoyés de Babylone, les trésors du Temple & les richesses de son Palais; parceque son cœur s'éléve de cette prospérité, y met une vaine confiance, & fonde là-dessus, plus que sur le secours du

ciel, la sûreté de Jérusalem & l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au Tribunal : on expose les actions ; on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ses péchés ; on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi vous venez vous accuser de quelques traits mordans contre la réputation de votre frère : mais vous ne dites pas que ses talens, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit ; que vous êtes né envieux ; que tout ce qui vous efface, blesse votre orgueil ; & que de-là vous vient cet air censeur & chagrin, & ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi vous venez nous raconter vos emportemens & votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie : mais vous ne dites pas que des goûts frivoles & étrangers, vous inspirent cette mauvaise humeur ; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux & la tranquillité

domeſtique inſupportable; & que votre cœur trop livré au monde& à l'amuſement, ne ſauroit plus revenir au devoir.

Ainſi vous venez vous avouer coupable de quelques deſirs de plaire : mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos ſoins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inſpirer la paſſion criminelle à un objet dont votre cœur eſt déja touché en ſecret; que ce poiſon ſe répand ſur tout le corps de votre conduite, & que tout ce que vous faites eſt ſouillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats ſecrets que la foibleſſe de votre chair livre à votre cœur, & ces mouvemens douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à diſcerner vous-même de quel côté a été la victoire : mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit & allume cette paſſion funeſte ; que vous vivez au milieu des occaſions qui la réveillent; que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur & le premier écueil de votre innocence ; que toutes les infidélités de votre

vie ont pris leur ſource dans ce panchant malheureux ; & que c'eſt-là comme votre fonds & le caractère dominant de vos mœurs ?

Auſſi la confeſſion de vos fautes achevée, le Confeſſeur vous connoît-il comme vous vous connoiſſez vous-même ? ne ſe trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous ? voit-il vos paſſions, dans leur ſource ; vos ſenſibilités, dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occaſions & dans votre témérité ; vos foibleſſes, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos réſolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même ?

Hélas ! il faut preſque toujours que le Miniſtre de la confeſſion devine l'état de votre ame ; qu'il profite de certaines expreſſions qui vous échapent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur & en éclaircir les myſtères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, & ſans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt en voyant le Paralitique, les ſeules lumières de ſon miniſtère lui faſſent connoître que vos maux ont jetté de

profondes racines, & que vous croupiſſez depuis long-tems dans des paſ-
Joan. 5. 6. ſions honteuſes : *Hunc cùm vidiſſet Jeſus jacentem, & cognoviſſet quia jam multum tempus haberet.* Ce n'eſt pas vous qui vous découvrez ; ce ſont les ſaints artifices de ſa charité & la pieuſe expérience de ſon zèle, qui vous découvrent : & il faut qu'un Confeſſeur ſoit en garde contre la ſurpriſe, dans un lieu où il ne devoit être occupé qu'à conſoler votre douleur & eſſuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de ſincérité ſe trouve dans les actions douteuſes, qu'on expoſe toujours à ſon avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les paſſions, & que de l'autre on veut ſe faire une ſorte de conſcience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités & des ſuffrages ; & on les expoſe dans un jour ſi favorable, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'oſeroit plus les condamner.

Ainſi on ne veut point s'éloigner d'une occaſion de péché, ni rompre une liaiſon qui ſcandaliſe : on éxagère l'impoſſibilité de cette rupture, les in-

convéniens qu'on en verroit naître, les liens du ſang, les intérêts de la fortune, les raiſons de devoir & de bienſéance qui y mettent un obſtacle invincible : on remontre, qu'au fonds le péril n'eſt pas grand, que la paſſion eſt refroidie, que les engagemens ne ſont plus les mêmes ; & là-deſſus le Confeſſeur trompé, conſent ; il n'inſiſte plus ſur le précepte d'arracher l'œil qui eſt un ſujet de ſcandale. La vérité obſcurcie ſous ces faits adoucis, lui paroît ſouffrir ici une exception à la régle ; & c'eſt ſur un conſentement ainſi obtenu, qu'on ſe croit en ſûreté, & qu'on ſort des pieds du Prêtre, content de l'avoir trompé & de s'être trompé ſoi-même.

Ainſi on ne veut point finir le ſcandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens ſacrés que la grace d'un Sacrement honorable avoit unis ; il n'eſt ſorte de raiſon ſpécieuſe dont on ne colore ſa réſiſtance : on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conſcience, d'incompatibilité, d'intérêts domeſtiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en eſt venu à cette extrémité, que pour en éviter

de plus grandes ; & là-dessus le Confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; & l'ame abusée, croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son juge.

Ainsi on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires : on expose, comme présens, des dangers chimériques ; on s'appuie sur la tolérance des loix & sur l'autorité des éxemples ; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles ; on répand sur le cas particulier, des ténébres qui le font perdre de vûe ; & plus prudent dans les affaires du siécle, que le Ministre de la pénitence, qui souvent ne les connoît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour propre dans le Tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur ; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que

dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, eſt ce que nous ſommes réellement; ce que nous en découvrons, eſt ce que nous voudrions être : nous étalons une conſcience qui n'eſt que la fauſſe effigie de la nôtre ; & comme Michol, loin d'expoſer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes & notre paſſion dominante, nous ſubſtituons un phantôme & un ſimulacre à ſa place : *Et inventum eſt ſimulacrum ſolum.* 1. Reg. 19. 16.

Auſſi, mes Frères, au ſortir du Tribunal, ſentez-vous cette paix & cette ſérénité de conſcience, qui eſt le fruit d'une confeſſion ſincère & parfaite ? ſentez-vous ce repos & ce ſoulagement, que le cœur déchargé de ſes crimes fait ſentir à l'ame touchée ? ne vous reſte-t-il pas au fond du cœur je ne ſai quelles inquiétudes ſecrettes que vous tâchez de vous diſſimuler à vous-même, je ne ſai quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence ? ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le

monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon ; c'est-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent ; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille ? avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont-là de vains scrupules ? & malgré toute l'indulgence de votre amour propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus ? & ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation & vos réticences ? Laissez répondre votre cœur, & soyez ici vous-même votre juge. Insensé, de nourrir dans votre sein des serpens qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vû la lumière, de découvrir une partie du mal, & de cacher celle où il auroit fallu appliquer le reméde ! Insensé, de souffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration si désagréa-

ble à la nature, le plus grand de tous vos crimes!

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'hiſtoire de vos malheurs & de vos chutes? de détruire dans notre eſprit la vaine réputation de probité & de vertu, que vous conſervez parmi les hommes? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque choſe au Tribunal redoutable? nous ne ſommes-là qu'à la place de Jeſus-Chriſt; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les ſentimens, ni les penſées de l'homme; vous n'en direz jamais aſſés pour nous ſurprendre: ah! nous ne ſavons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain eſt capable; nous portons en nous la ſource & les panchans des mêmes foibleſſes dont vous rougiſſez. Plus nous vous trouverons coupable, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéreſſerez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos ſoins, de notre tendreſſe & de nos larmes; plus nous offrirons pour vous des gémiſſemens de zèle & des prières de compaſſion au Seigneur, afin qu'il daigne jetter ſur

vous des regards de miséricorde, & répandre abondamment sa grace, où le péché avoit abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre foiblesse, puisque Jesus-Christ, à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les publicains & les pécheresses : nous ne saurons pas aggraver votre confusion ; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler & vous plaindre. Mais ce n'est pas assés de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, & ajoûter à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

III. PARTIE. TOUTES les autres dispositions, dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'ame & la vérité. La vertu du Sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir; mais elle ne peut suppléer au sentiment intérieur qui les déteste, parceque c'est lui qui forme le pénitent : tout le reste peut être remplacé par la

douleur ; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au Tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémiſſion des péchés eſt promiſe ; & c'eſt ici cette troiſiéme ſorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Evangéliſte, qui ne reçurent pas de Jeſus-Chriſt le bienfait ineſtimable de la guériſon : *aridorum*, ceux qui avoient les membres ſecs ; c'eſt-à-dire, ceux qui portent au Tribunal un cœur ſec, une ame inſenſible ; & qui, après avoir ſenti les impreſſions les plus vives & les plus extrêmes des paſſions, ne trouvent en eux aucun ſentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illuſion eſt ici dangereuſe, & que chacun ſe flatte de porter au Tribunal cette douleur qui ſuffit pour la juſtification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle conſiſte.

Premiérement, cette douleur eſt un mouvement de la grace, & non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes,

ſoit une opération inviſible de l'Eſprit de Dieu, dit le dernier Concile, qui nous porte à déteſter tout ce qui a pu lui déplaire ; qu'il ſoit une vûe de foi qui nous découvre dans le péché, & l'outrage qu'il fait à Dieu, & les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il ſoit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parcequ'il commence à nous faire aimer le Seigneur, ſource de toute juſtice : première condition marquée dans notre Evangile. Il falloit que l'Ange du Seigneur deſcendît, & troublât l'eau, afin que les
Joan. 5. 4. malades fuſſent guéris : *Angelus autem Domini deſcendebat .... & movebatur aqua.* Il faut que l'Eſprit de Dieu deſcende dans nos cœurs pour y opérer des agitations ſalutaires : tout autre trouble ſeroit un trouble humain & inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au Tribunal, eſt un trouble d'amour propre, & auquel l'Eſprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent, pour la douleur de la pénitence, ces allarmes ſecrettes que l'orgueil oppoſe toujours à la décla-

ration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coute tant de s'avouer coupable; ces déchiremens cruels, que les œuvres de ténébres sur le point de se manifester & d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpens, qui ne sauroient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil, avec leur repentir; l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose; la haine de la confession, avec la douleur de leurs crimes : ils ne sont qu'orgueilleux & confus, & ils croient être touchés & pénitens.

Ce n'est pas que la même grace, qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, disoit un Roi pénitent; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent:

Ps. 43. 16. *Et confusio faciei meæ cooperuit me.* Mais cette honte formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même : ce n'est pas le jugement du Ministre de la confession, qui la produit dans notre ame ; c'est l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de son état : elle ne compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avoit le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence : au contraire, quand elle seroit seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriroient de la même confusion ; & par tout où elle porteroit devant lui ses plaies, elle y porteroit ses troubles & sa honte : les inquiétudes secrettes & honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles : ce trouble, qui, ouvrant l'enfer & tous ses tourmens au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniqui-

té, que la punition dont elle eſt ſuivie : ce trouble, qui n'eſt lui-même qu'un deſir que le crime pût être impuni ; qui arréte l'action, dit S. Auguſtin, ſans changer la volonté ; qui nous rend timides, ſans nous rendre pénitens ; qui nous fait craindre le châtiment, ſans nous faire haïr l'offenſe ; & qui ne compteroit pour rien d'outrager ſon Dieu, ſi la perte de ſon amour devoit borner toute ſon infortune.

Je ſai que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe ; qu'il eſt utile de percer ſouvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu & ces ténébres éternelles, où il y aura des pleurs & des grincemens de dents, & de deſcendre tout vivans dans l'enfer, pour faire de ce ſouvenir ſalutaire un frein à nos paſſions indomptées. Je ſai que cette crainte eſt un don de l'Eſprit ſaint ; & mon deſſein n'eſt pas d'ôter au pécheur un moyen de ſalut, & un motif de componction que Jeſus-Chriſt leur propoſe, que l'Egliſe leur recommande, que les Saints ont eu ſans ceſſe devant les yeux, & dont nous nous ſervons tous les jours

dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu ! si avec tous vos foudres & vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre ; si malgré l'enfer & ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie : resteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles ; ou si nous leur faisions un vice, du motif le plus commun & le plus ordinaire de la piété ? Il est peu de ces ames nobles & sublimes, que l'amour & la reconnoissance toute seule attachent à votre service : c'est la sagesse des parfaits ; mais les foibles ont besoin d'indulgence ; & vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame & le fonds :



car l'amour tout ſeul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitens: l'amour tout ſeul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout ſeul, qui faiſoit tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, & faire notre juſtice ; & vous ne ſauriez vous réconcilier avec Dieu, ſi vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui ; & ſi la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, & n'opère en vous la véritable juſtification : ce n'eſt pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence ; c'eſt cette diſpoſition criminelle, où ſe trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du Tribunal, leſquels ſans un enfer & ſes tourmens, vivroient comme des athées, ſans foi, ſans conſcience, ſans Sacremens ; leſquels ne connoiſſent de la Religion que ſes menaces ; & qui dans le ſecret de leur cœur, ſont fâchés que Dieu ſoit juſte, & qu'il ait attaché aux plaiſirs les plus honteux des flammes éternelles.



Et ne croyez pas que ce ſoit ici une diſpoſition rare ou chimérique ; rien n'eſt plus réel & plus commun: la crainte fait preſque toute notre Religion ; c'eſt la penſée ſeule des peines à venir, qui peuple les Tribunaux de la pénitence ; nous y faiſons divorce pour un moment avec nos paſſions ; & nous nous en ſéparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funeſtes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïſſons pas Sodome ; nous n'en craignons que les flammes : nous nous en ſéparons à regret ; & notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute ſeule du danger nous en éloigne. L'eſprit de la véritable piété eſt plus rare qu'on ne penſe ; tous les dehors du culte ne roulent preſque que ſur de fauſſes vertus ; nous ne comptons pour offenſes de Dieu, que celles qui ſont ſuivies d'une punition éternelle ; celles qui ſe bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien ; & ſi nous voulons ſonder nous-mêmes notre cœur, nous ſentirons que nul principe d'amour & de grace, ne nous fait agir ; & que l'enfer eſt la ſeule divi-

divinité que nous craignons.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitens, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercénaire, qui ne forme que des esclaves ; je dis en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle & sincère, de finir nos désordres, & de commencer une vie sainte & chrétienne : c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre Paralitique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jesus-Christ : *Vis sanus fieri ?* *Joan.* 5. 6. Il paroissoit sans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémissoit sous le poids de ses maux ; & l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmité, ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais Jesus-Christ vouloit nous apprendre par-là, que le pécheur, comme ce Paralitique, sincérement touché de ses maux, doit en venant se présenter au Tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement & de bonne foi, il

veut être guéri, c'eſt-à-dire, renoncer à ſes paſſions invétérées, & prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorſque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette réſolution ? *Vis ſanùs fieri ?* pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre ſincérement tous les liens qui vous attachent encore au monde & à vos plaiſirs criminels, & vous ranger avec ce petit nombre d'ames fidéles de votre rang & de votre état ; qui après avoir quelque-tems vécu, comme vous, au gré de leurs paſſions, ſont revenues à Dieu, & opèrent leur ſalut dans la pratique ſolide & conſtante des vertus chrétiennes ? commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie ? ne comptez-vous pas encore ſur les mêmes mœurs, ſur les mêmes plaiſirs, ſur les mêmes liaiſons après la confeſſion ? ne vous dites-vous pas à vous-même en ſecret, pour vous calmer ſur cette fauſſe démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confeſſerez pour vous convertir tout de

bon, & rompre pour toujours avec le monde ? & ne diſtinguez-vous pas en vous-même cette confeſſion que vous allez faire, de la converſion que Dieu demande de vous ? *Vis ſanus fieri ?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, ſi en venant vous préſenter au Tribunal, vous formez de ces propos vagues & indéterminés de converſion, qui n'ont jamais de ſuite, & qu'on ne forme que pour s'étourdir ſur la profanation du Sacrement, & ſe dire à ſoi-même qu'on évite le ſacrilége : de ces propos, dont on ſent ſoi-même la fauſſeté, qui ne ſatisfont pas la conſcience inquiéte, & qui laiſſent au fond du cœur, non-ſeulement la volonté réelle du vice, mais le ſentiment ſecret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh ! que voit-on autour de nos Tribunaux, que des pécheurs de ce caractère ?

Je vous demande, ſi en venant confeſſer vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, ſincère ; qui ne forme pas des propos vagues & éloignés de changement, mais qui répand déja des lar-

mes de pénitence ? je vous le demande avec Jesus-Christ : *Vis sanus fieri ?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même ; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion & d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne sai quoi de si vif & de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, & ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vûes nouvelles, des démarches sérieuses & pénibles ; que sai-je ? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti, & que ceux qui nous fréquentent n'avoient pas encore vû ; un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont-là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-
Ps. 47. mêmes : *Ibi dolores ut parturientis.* On
7. ne sauroit y prendre le change, & il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappellez les conversions des Pécheresse, des Saul, des Augustin ; voyez ce qui se passoit en eux dans ces momens heureux qui précédèrent

leur changement ; quels troubles ! quelles perpléxités ! quels combats ! quels efforts héroïques sur eux-mêmes ! quelles démarches nouvelles ! quelles larmes ! quels transports d'amour & de componction ! c'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion ; une démarche froide & tranquille n'a rien qui l'annonce & qui lui ressemble : c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'Esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le Cénacle, & y vient porter la paix & la grace ; & c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, & qu'on sait où il va & d'où il vient : c'est à vous à nous dire, si vous reconnoissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au Sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement de vie porte si fort sur tous nos panchans, prend sa source dans un nouvel amour si vif,

qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit dans le cœur à l'inſu de notre cœur même : mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, inſenſibles ; qui peuvent ſe briſer, mais qui ne ſauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement ſi tendre, & ſi capable d'être touché ; vous qui avez pouſſé la ſenſibilité dans les paſſions déplorables juſqu'à l'emportement ; vous qui nous vantez tant la bonté & la tendreſſe de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu ? la douleur du péché ſeroit la ſeule qui vous trouveroit froid & inſenſible ? les larmes, les ſentimens, les vivacités, qui ſont ſi fort de votre caractère, ne le ſeroient pas de celui de votre pénitence ? Illuſion, mon cher Auditeur ! ſi vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos déſordres, c'eſt que vous étiez pécheur de bonne foi, & que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-ſeulement la douleur de la pénitence eſt une réſolution réelle & ſincère de changer de vie, mais

encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un Ministre fidéle, qui coopère avec Jesus-Christ à la guérison de votre ame : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, & que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience : c'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réfléxion. Seigneur, dit le Paralitique à Jesus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la Piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem* Joan. 5.
non habeo. 7.

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jesus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, & qu'il vous suscite un guide fidéle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut ? cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jetter à propos dans la Piscine, & cultiver ces premiers sentimens de graces que

vous portez au Tribunal ?

Un homme éclairé, qui puiſſe juger de la lépre, connoître les plaies de votre cœur, & ne pas ſe tromper dans l'application des remédes ?

Un homme expérimenté, qui ſache diſcerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop preſſer les ames que l'Eſprit ſaint ne pouſſe que lentement ; ne pas arrêter celles qui ſont portées, pour ainſi dire, ſur les aîles de la grace, & ſuivre l'Eſprit de Dieu ſans le prévenir ?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la priére, à étudier aux pieds de la Croix la ſcience du ſalut, & dont les paroles pleines de cet eſprit & de ce feu qu'il a puiſé devant le Seigneur, portent enſuite l'onction de la grace juſqu'au fond de votre ame, toute ouverte dans ces momens, & ſur laquelle les vérités les plus ſimples ſont alors tant d'impreſſion ?

Un homme déſintéreſſé, qui n'examine pas ſi vous êtes grand ſelon le monde, mais ſi vous êtes pécheur devant Dieu ; que vos vices touchent

plus que vos titres ; & qui ne proportionne pas l'indulgence ou la févérité de fes fentences, à l'élévation ou à l'obfcurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes ?

Un homme zélé, que rien ne puiffe faire départir des intérêts de la vérité & des régles faintes de fon miniftère ; & qui, fans faire oftentation de févérité, ne cherche pas à fe faire honneur des excès & des fingularités outrées de fes pénitens, mais à faire honneur à la grace & à la Religion, en leur infpirant cette fobre fageffe qui remplit avec dignité les devoirs de fon état, & qui, en condamnant le monde, s'attire l'eftime & le refpect du monde même ?

Enfin, un homme charitable, qui fache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; qui n'aigriffe pas les plaies par d'exceffives rigueurs, mais qui raméne les malades par des condefcendances néceffaires ; qui ne foit pas toujours juge, mais qui fe fouvienne quelquefois qu'il eft père ; qui fache changer fa voix comme l'Apôtre, fe faire tout à tous, & prendre toutes les formes pour for-

mer Jeſus-Chriſt dans un cœur ?

Eſt-ce un guide de ce caractère, que vous cherchez ? les plus inconnus ſont toujours pour vous les plus propres ; les plus indulgens, les plus habiles : les premiers que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indiſcrétement les
Judic. 17. 10. plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il eſt parlé au Livre des Juges, le premier Lévite qui ſe préſente ; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père & de Prêtre.* Vous mettez peut-être à prix ſes ſoins & ſon miniſtère, & le rendez le Miniſtre & le fauteur, comme cet Iſraélite, des dieux & des idoles que vous avez élevées dans votre maiſon, & auxquelles vous avez proſtitué votre cœur. Et ſi vous uſez en ceci de quelque circonſpection & de quelque recherche, c'eſt pour éviter ceux qu'une réputation d'éxactitude & d'intégrité rend redoutables à vos paſſions, & auxquels on ne s'adreſſe que lorſqu'on veut ſincérement ſe convertir & ſervir Dieu. Ainſi le choix tout ſeul que vous faites du Juge de votre conſcience, eſt une preuve déciſive, que vous ne voulez pas changer de

vie ; que vous allez profaner le Sacrement, & vous fouiller où vous auriez dû vous purifier de vos fouillures.

Voilà, mes Frères, les fources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de la pénitence : on manque de lumière, dans l'éxamen ; de fincérité, dans la manifeftation ; de douleur, dans le repentir : & voilà pourquoi les converfions font aujourd'hui fi rares au Tribunal ; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux & de ceux qui avoient les membres fecs, à peine Jefus-Chrift en trouve-t-il un feul, dit S. Auguftin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, & unus fanatus eft.* Les cinq portiques de la Pifcine, felon ce Père, figuroient les cinq Livres de Moyfe, qui découvroient les maux, mais qui ne les guériffoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non fanabant.* Mais hélas ! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raifon de la Pifcine des Chrétiens, & des portiques myftérieux qui environnent le bain de la pénitence : ils ne fervent plus qu'à nous découvrir les maux, les guéri-

ſons n'y ſont plus en uſage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant :* nous y voyons aborder une multitude de pécheurs ; nous n'en voyons preſque pas ſortir de pénitens : on nous y expoſe des plaies ; & le bain ſacré n'en voit preſque jamais de fermées : il nous fait connoître les malades ; mais il n'en eſt plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Et ſi j'oſois l'ajouter ici; comme la Loi de Moyſe, en découvrant les péchés, les multiplia, & ne ſervit qu'à faire des prévaricateurs ; hélas ! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Egliſe, les a augmentés, pour ainſi dire ; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété ; & a fait des ſacrilèges, où il auroit dû faire des pénitens : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Frères : & en ce jour ſur tout, conſacré à la converſion des grands pécheurs par la guériſon d'un malade déſeſpéré ; en ce jour, où les prières mêmes de l'Egliſe ſollicitent auprès du Seigneur ſes miſéricordes pour les

ames les plus déplorées ; rappellez ici devant Dieu toute la suite de vos années, & l'histoire secrette de votre conscience : repassez sur ce nombre infini de confessions, toujours réitérées, & toujours inutiles, & qui sans doute, devant le Tribunal de Jesus-Christ, feront le plus terrible sujet de votre condamnation : dites-vous à vous-même : Quelles ont été jusqu'ici mes voies, & la monstrueuse conduite de ma vie ? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, & qui ont vieilli avec moi : ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étois déja dès la première saison de ma vie : ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors ; mais ma passion honteuse m'a suivi par-tout, & par-tout elle a été la même : ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances & des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, & une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* : du plus loin qu'il m'est permis de rappeller l'histoire de mes années, j'y trouve déja les ébauches & les naissances de mes passions ; & les Ps. 18. 3.

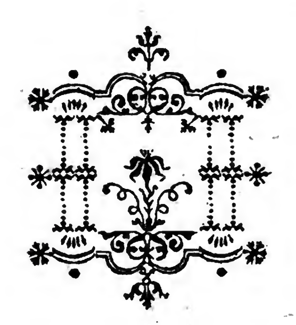
commencemens de ma vie ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je ſuis encore coupable.

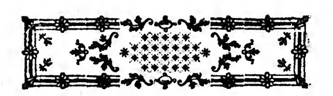
Cependant, ô mon Dieu ! votre colère n'a pas encore éclaté ſur moi ; & du haut de votre juſtice, vous me voyez errer depuis ſi long-tems dans des voies criminelles, ſans m'avoir frappé de mort, & fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma courſe ! Ah ! ce n'eſt pas ſans quelque deſſein de miſéricorde ſur moi, que vous avez prolongé mes jours, & différé juſqu'ici votre vengeance ; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, ſi vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richeſſes de votre grace.

Grand Dieu ! je commence à ne plus aimer mes maux ; achevez votre ouvrage, & faites que j'en aime le reméde. L'état de ma conſcience me trouble ; la corruption & le déſordre de ma vie me couvrent de honte ; les remords du crime me tyranniſent, & répandent l'amertume ſur tous mes jours : achevez, grand Dieu ! de rompre des liens déja à demi briſés ;

donnez le dernier coup à ma volonté rebelle ; ſoutenez ma foibleſſe dans un combat où vous m'avez vû tant de fois ſuccomber ; ne vous éloignez pas de moi ; & faites que je ne retrouve le calme & la tranquillité que j'ai perdue, qu'en vous devenant à jamais fidéle.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le danger des prospérités temporelles.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hìc esse.

Pierre dit à Jesus : Seigneur, nous sommes bien ici. Matth. 17. 4.

D'OÙ vient que l'Evangile remarque, que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin Maître à fixer sa demeure sur le Thabor ? C'est que ce n'est pas connoître le Christianisme, que de vouloir jouir du repos & de la félicité avant le travail & les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît, & qu'il

entrât ainsi dans sa gloire ; telle a été la voie du Chef, telle doit être la voie des membres ; il faut que les Chrétiens souffrent ici bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux ; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis.

Voilà pourquoi la Religion ne semble avoir des anathêmes, que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Par-tout, malheur à ceux qui rient, & qui sont rassasiés : par-tout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici bas : par-tout, le monde présent est livré aux impies, comme leur possession & leur héritage : par-tout, la récompense des Saints sur la terre, sont les larmes & les afflictions : partout enfin, leur Royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la Religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, & si nécessaires à la subordination des

peuples & à la tranquillité des Empires. Les Rois furent appellés, comme les Pasteurs, à l'Etable de Bethléem. L'Eglise eut d'abord des Fidéles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt*, comme sous la tente de Simon le Corroyeur. La Cour a eu de tout tems ses ames choisies comme le Cloître; & nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété, que par la puissance & la majesté, du Souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; & dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, & non pas des instrumens de perdition & de vice.

Phil'ip. 4. 22.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel : elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; & comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, & en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de

l'inſtitution de la nature, mais du déſordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ſes innocentes délices : mais l'homme abuſa des bienfaits de Dieu ; dès-lors tout plaiſir lui fut ici bas comme interdit ; parceque la joie ne convient qu'à l'innocence, & que d'ailleurs il eſt plus facile à la cupidité de s'en abſtenir, que d'en uſer ſans excès ; & comme tout eſt pur à ceux qui ſont purs, tout devient ſouillé à celui qui l'étoit déja par ſa tranſgreſſion.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jeſus-Chriſt contre les heureux du ſiécle. Mais que puis-je me propoſer en vous expoſant le danger de cet état ? ce devroit être ſans doute de conſoler ceux que la Providence laiſſe ici bas dans l'indigence & dans la miſère ; mais cette inſtruction ſeroit ici déplacée, & ces ſortes de malheureux n'habitent guères les Cours des Rois : c'eſt donc de faire ſentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui ſe regardent comme malheureux, qui ſe plaignent ſans ceſſe de l'injuſtice de leurs maîtres, & qui

voient, avec une douleur amère, leurs concurrens élevés & comblés; sorte de mécontens dont les Cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connoissent pas le don de Dieu, & les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; & d'apprendre à ceux à qui tout réussit, & qui semblent n'avoir plus rien à desirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la Foi: premiérement, parceque les chutes y sont presque inévitables; secondement, parceque la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les graces: & la Foi n'y découvre que des occasions de péché, & des obstacles de conversion. Dévelopons ces deux vérités importantes. *Avè, Maria.*

I. Partie. Le monde, dit S. Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; & les faveurs qui nous le rendent aimable, sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser: *Periculosior est blandus quàm molestus.* En effet, soit

Epist. 144.

que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déja corrompu ; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité & d'abondance, que l'ame juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car premiérement, une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien, sa demeure, *Apolog.* son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor : si elle cessè de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siécle à venir & à l'Eglise des premiers-nés : si elle se plaît dans son éxil, elle n'est plus digne de l'héritage : son desir fait ici bas toute sa piété ; son inquiétude, tout son mérite : sa consolation, elle ne doit

la trouver que dans ſon eſpérance.

Or, cette diſpoſition, ſi eſſentielle à la Foi, s'efface par la première impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, qui eſt une impreſſion d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raiſon auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coute pas beaucoup de retirer ſes affections d'un monde qui a retiré d'elle ſes faveurs, & de ſe regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne poſſéde rien. Au contraire, les vûes de la Foi ſont alors ſes plus douces penſées: rien ne conſole plus ſolidement ſes malheurs, que de pouvoir ſe dire à elle-même, que ce monde n'eſt pas ſa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidéle ſont intérieurs, & ne ſauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace eſt la ſeule qu'une ame chrétienne puiſſe faire; que peu importe de perdre ou de poſſéder ce qu'on ne peut conſerver toujours; & que nous

Etant défendu de fixer notre cœur à la terre, la ſituation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus ſouhaitable.

Mais ces ſentimens que tout inſpire dans l'affliction, tout les efface dans la proſpérité. Car, mes Frères, qu'il eſt difficile de ſe déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder, comme un éxil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorſque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer ſon tabernacle où l'on ſe trouve ſi bien; de gémir, comme le Prophéte, ſur la durée de ſon pélerinage, quand on n'en reſſent, ni les travaux, ni les amertumes; & de marcher ſans ceſſe vers la patrie, tandis qu'on trouve ſur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'inſenſé de l'Evangile ſe voyant dans l'abondance pour une longue ſuite d'années, convioit ſon ame à ſe repoſer : *Anima, requieſce;* Mon ame, repoſez-vous. C'eſt la première impreſſion que la proſpérité fit ſur ſon cœur : elle l'attacha à la terre, & lui fit chercher un injuſte repos dans les créatures. *Luc. 12. 19.*

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition; (car à la Cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la Religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage;) si vous me le demandez, dis-je, le voici: C'est-à-dire, que dès-lors, dit S. Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre; vous accepteriez, comme une grace, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens & des plaisirs sensibles: c'est-à-dire, que, si le monde pouvoit être votre dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre: c'est-à-dire, que si l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel; du siécle à venir, ou du présent; de Dieu, ou de la créature, le choix seroit bien-tôt fait; & ce qui est visible, préféré à ce que la Foi seule vous découvre: c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus Chrétien; car un Chrétien est un enfant des promesses, un homme du siécle à venir,

un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme & s'achéve chaque jour, & n'aura sa perfection & sa plénitude que dans l'éternité : & non-seulement vos desirs ne sont que sur la terre ; mais l'attente même des Justes, le régne de Jesus-Christ, vous paroît la plus triste & la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sai que cette injuste disposition est cachée au fond de l'ame, & qu'on ne s'en apperçoit pas soi-même : cependant c'est elle qui forme tous vos desirs, qui régle toutes vos démarches, qui décide de tous vos panchans ; c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché ; & de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte sensible & particulier, & ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés ; par conséquent, jamais remis : de ces péchés, qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre

volonté, ſont la ſource de tous les autres, & ne paroiſſent jamais eux-mêmes : de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de Religion ; avec une tendreſſe même de conſcience ; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire abſoudre par le monde, dans le tems que nous ſommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce ſont-là des rafinemens ; & que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'eſt d'en abuſer, & non pas de l'aimer. Mais eſt-ce un rafinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel ; que la terre eſt pour vous une demeure étrangère ; un lieu de malédiction, d'où les enfans de Dieu doivent ſans ceſſe ſouhaiter de ſortir ; & que quiconque ne ſent pas la triſteſſe de vivre éloigné de ſa patrie, perd le droit & le privilége de citoyen des Saints ? Eſt-ce un rafinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'eſt vivre comme les payens qui n'ont point d'eſpérance ; que de

n'être occupé que d'une fortune périſſable, c'eſt avoir renoncé à la Foi; & que faire du ſalut & de l'éternité l'affaire la moins ſérieuſe de toutes celles qui vous occupent, c'eſt être déja jugé? Si ce ſont-là des rafinemens, l'Evangile, cette philoſophie ſi ſage, ſi ſimple, ſi admirée même des Payens, n'eſt donc plus qu'un vain ſyſtême d'un eſprit oiſeux; & c'eſt au monde réprouvé, à nous fournir un langage plus ſenſé & des inſtructions plus ſolides, pour annoncer les voies du ſalut.

Première impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, une impreſſion d'attachement à la terre. La ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes. La Foi nous apprend que nous ſommes haïſſables: car il n'eſt rien d'aimable que l'ordre, & nous en ſommes ſortis; il n'eſt rien d'aimable que la vérité & la juſtice, & nous en ſommes déchus; il n'eſt rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, & nous ſommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes: autrement nous ſerons injuſtes; nous contredirons même les plus vifs ſenti-

mens de notre conſcience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous ſentons bien que nous ne ſommes point dignes d'être aimés. Hélas ! il eſt tant de momens où nous nous ſommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous ; où tout ce que nous pouvons faire, eſt de nous ſouffrir ; où nous avons beſoin de diverſions & d'amuſemens, qui nous détournent de la vûe intérieure & humiliante de nos propres défauts, & nous empêchent de retomber ſur nous-mêmes : le monde appelle cet état ennui ; mais cet ennui, c'eſt l'homme montré à lui-même, & qui ne peut ſoutenir un inſtant la vûe de ſa propre miſère : marque infaillible que nous ſommes haïſſables, & que c'eſt un déſordre de s'aimer ; j'entends de s'aimer pécheur, & dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce diſcours regarde, eſt une recherche éternelle de vous-même : & de-là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des ſens, devient un beſoin dont vous ne pouvez

plus vous paſſer : de-là, les plus ſaintes Loix de l'Egliſe ne ſont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant ſoit peu ſur ſoi pour les obſerver : de-là, vous vous établiſſez comme le centre des créatures qui vous environnent : on diroit que tout eſt fait pour vous ; que tout vit pour vous ; que tout ſubſiſte pour vous ; que tout le reſte n'eſt rien que par rapport à vous ; que le monde entier doit ſe bouleverſer, ou pour vous ménager un plaiſir, ou pour vous ſauver la plus légère peine : de-là tout ce qui vous approche n'eſt attentif qu'à s'accommoder à vos deſirs, ſuivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour propre : on étudie vos goûts ; on devine vos panchans ; on ne s'inſinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foibleſſes : rien ne vous gêne ; rien ne vous contredit : vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde ; on prévient même vos ſouhaits. Je ne ſai ſi vous nous accuſerez encore ici de raffiner ; mais je ſai que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous de-

mande : Qu'ont fait de plus les grands Saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le ſeul objet & le ſeul point de vûe de toutes leurs actions ; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres ? Ils n'ont vécu que pour lui ; pour qui vivez-vous que pour vous-même ? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne ſe rapportoit pas à lui ; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas ? Pouſſez le paralléle, & vous verrez que vous êtes plus encore votre idole & votre divinité, que le Seigneur n'eſt le Dieu de ceux qui l'aiment & qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, & on ne compte pour rien de vivre ſans culte, ſans amour pour Dieu ; de ne le mettre pour rien dans le détail de ſa vie ; c'eſt-à-dire, de vivre comme ſi nous n'étions ſur la terre que pour nous, & que nous duſſions borner nos affections, nos craintes, nos deſirs, nos eſpérances à nous-mêmes.

La troiſiéme impreſſion que fait la proſpérité, eſt l'élévement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil groſſier & déclaré, qui faiſoit dire à un Prince

de Babylone : Je monterai, j'éléverai mon trône au-dessus des nuées, & je deviendrai semblable au Très-haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, & presque inséparable de la grandeur. Je sai qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux & facile, ou enfin, qui voulant paroître par un rafinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, & applanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté, que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder, comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang & sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrette erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faisons entrer la naissance, la gran-

deur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous ſommes; & que de tous ces avantages, qui ſont au dehors de nous, & qui par conſéquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin une erreur qui nous perſuade que nous ſommes aux yeux de Dieu & dans l'ordre de ſa providence, des créatures privilégiées, & auſſi diſtinguées que devant les hommes & dans l'ordre extérieur de la ſociété. Leur proſpérité, dit le Prophéte, les affranchit des travaux & des miſères communes au reſte des hommes; & voilà pourquoi un orgueil ſecret s'eſt emparé de leur
Pſ. 72. cœur: *In labore hominum non ſunt....*
5. 6. *ideo tenuit eos ſuperbia.* Auſſi le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux Grands du monde, eſt de ne point s'élever:
1. Tim. *Non ſublimè ſapere.*
6. 17. D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les Grands cette dangereuſe impreſſion: les vices ſont applaudis; la médiocrité des talens, cachée ſous l'artifice des louanges; leur orgueil juſ-

tifié par les noms pompeux de grandeur d'ame & d'élévation de sentimens : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont paîtris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous Ministres de la Vérité, & dont les lévres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des Grands, des éloges que la Religion désavoue ; & sous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur source : tel est le malheur des Grands ; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste & de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sai quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, & qui corrompt le cœur pour toujours. Hérodes au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes ; la louange étoit trop gros-

ſière pour être perſuadée : il écoute cependant avec complaiſance des applaudiſſemens qui ſemblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu & d'immortel : ſon cœur en eſt touché, ſi ſa raiſon n'en eſt pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blaſphêmes, des titres & des éloges, qui ne ſont dûs qu'au ſeul Roi immortel des ſiécles ; & les vers qui le dévorent ſur l'heure, nous laiſſent comprendre quel fut l'excès de ſon impie vanité, puiſqu'elle mérita d'être punie d'un ſi affreux ſupplice.

Voilà les premiers dangers de la proſpérité, tirés des impreſſions qu'elle fait ſur le cœur pour le corrompre ; mais les facilités qu'elle fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déja corrompu, me paroiſſent bien plus à craindre. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choſes d'ici bas, comme d'une ſource funeſte, naiſſent ces deſirs infinis & inſatiables, dont parle S. Paul, qui tuent l'ame : c'eſt-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus

qu'à vous y aggrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez ſeul pouvoir l'occuper toute entière. Vous ajoûtez, dit un Prophète, l'héritage de vos voiſins à celui de vos pères; vous paſſez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit ſi ſagement miſes à vos biens & à votre fortune; vous appellez les terres de vos noms; il ſemble que l'univers entier ne pourra plus ſuffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez ſouvent un Naboth de vous céder ſon champ & la ſucceſſion innocente de ſes pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déja; vous faites des droits les plus douteux, des droits inconteſtables, & forcez l'équité de plier ſous la puiſſance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours : vous ne faites pas attention, ſi la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, ſi le public en ſouffrira; mais ſeulement ſi vous aſſurez à vos enfans une fortune plus durable : ce n'eſt plus la vocation du ciel, qui décide de leur deſtinée; ce ſont vos intérêts temporels : l'Egliſe

est obligée de recevoir des mains de votre cupidité, des sacrifices qu'elle déteste : vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre : pour ne pas partager vos biens, & pour soutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez & vous deshonorez l'héritage de Jesus-Christ : vous placez dans le Sanctuaire des vases de rebut & d'ignominie : vous achetez quelquefois même le don de Dieu ; & comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce & un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence : & ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes & des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus ; c'est à la sévérité des loix, & à la

juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions & de vos censures : vous souffrez impatiemment, que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste & de magnificence ; parer leur roture & leur obscurité, de vos grands noms, & insulter même par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares : vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, & vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence & l'autre finit toujours par le crime ; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, & que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui deshonorent le Temple de Dieu en nous : or, qui ne sait que la prospérité fraie mille voies à ce vice honteux?

Car je ne vous dis pas que la ſeule molleſſe, inſéparable de l'abondance, eſt un acheminement preſque infaillible à la licence des mœurs ; & qu'une vie toute oiſeuſe, telle qu'on la méne dans l'opulence, touche de près à la diſſolution. Eh ! où naiſſent les monſtres & les paſſions éxécrables, que dans les palais des Grands ? Les vices communs ne plaiſent plus ; & pour réveiller ces ames voluptueuſes, il faut que des excès bizarres & une affreuſe diſtinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Liſez les divines Ecritures : de-là vint la chute de David ; les égaremens inſenſés de Salomon ; les voluptés démeſurées de Baltazar ; le ſcandale de la Cour d'Hérodes.

Je ne vous dis pas encore que ſouvent l'ame eſt redevable de ſon innocence à la difficulté de la tranſgreſſion ; qu'on n'aime pas les plaiſirs qui coutent trop ; que les obſtacles qu'une fortune médiocre met à nos deſirs, font ſouvent prendre un parti généreux au Fidéle, & l'attachent au devoir par des liens plus ſaints & plus durables : mais que pour les Grands,

leurs desirs deviennent la seule régle de leurs passions; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même ; les plaisirs ne coutent plus que la seule peine d'être desirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Béthléem, que malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son desir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie ; & à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang & le péril de leur ame : tout est facile aux passions des Grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions & ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en applanit les voies, & qu'il n'en coute plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoûte pas qu'une vertu commune, & quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre ; mais que la vertu même des Saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des Grands & des heureux du monde ; leurs regards trouvent par-

tout des écueils ; tout veut plaire ; tout s'étudie à corrompre le cœur ; tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable ; de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte & la bassesse, en réveillent le desir. A peine Sara eut paru dans les Royaumes de Pharaon & d'Abimélech, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, & leur inspirent des desirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu ! le Juste lui-même tomberoit ; & comment peut-il arriver qu'une ame déja amollie par la prospérité se soutienne ?

Enfin, de l'orgueil, dernière impresſion de la proſpérité, naiſſent les deſirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes paſſions que la proſpérité favoriſe : *L'orgueil de ceux qui vous haïſſent, ô mon Dieu !* dit le Prophéte, *monte toujours.* Les biens, le rang, la naiſſance font comme une loi de l'ambition : il ſeroit honteux d'être né quelque choſe, & de ne point penſer à s'élever ; ſavoir ſe borner, ſe trouver heureux dans ſon état, eſt une philoſophie qui deshonore, & que le monde traite de puſillanimité, ou de ſingularité bizarre. Or, dès que vous ſuppoſez l'ambition maitreſſe d'un cœur juſqu'à un certain point, il n'eſt plus rien d'injuſte & de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrens, s'élever ſur les débris de la Religion & de la conſcience, être double, diſſimulé, perfide, tout, hormis Chrétien : il faut ſe réjouir des infortunes d'autrui lorſqu'elles nous élévent ; s'affliger de leur élévation qui nous recule ; haïr tout ce qui s'oppoſe à nos prétentions ; entrer dans les paſſions de

Pſ. 73. 23.

ceux à qui nous avons intérêt de plaire ; décrier la vertu même & le mérite qui nous devient un obstacle ; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels ; & faire de notre fortune, notre religion & notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur ; elle les favorise lorsqu'elle l'a déja corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités ? faut-il donc renoncer aux biens & aux titres que nous tenons de nos ancêtres, & sortir d'un état où la Providence nous a fait naître ? Non, mes Frères ; mais c'est de nous dire premiérement à nous-mêmes, que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire ; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis ; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes & la violence ; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance ; & que

son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'est en second lieu, de comprendre, que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; & que tout ce faste & toutes ces dignités, qui nous environnent, ensevelies avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son Tribunal redoutable.

C'est enfin, de regarder les Royaumes du monde & toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin: *Ostendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum;* c'est-là le point de vûe séduisant; c'est de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire & de grandeur peut imposer aux sens & à la raison: à peine y touchez-vous, que le charme cesse, l'objet change de face, & vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes & les grandeurs qu'on

Matth. 4. 8.

ſe propoſe ici bas, il n'eſt que le deſir & l'eſpérance qui flatte & qui enivre. Il eſt doux d'eſpérer : voilà le ſeul plaiſir que l'homme puiſſe ici bas ſe promettre. Dès que tous vos deſirs ſont accomplis, & que vous n'avez plus rien à prétendre ; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux deſirs & des eſpérances nouvelles, viennent encore vous amuſer & vous ſéduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous ſoutienne ; le préſent, quel qu'il puiſſe être, n'eſt jamais rien pour nous ; auſſi le tentateur nous laiſſe toujours quelque choſe à eſpérer :
Ibid. ℣. 9. *Hæc omnia tibi dabo* ; c'eſt-là ſon artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos paſſions ; il ſait bien, que le ſeul ſecret de tromper les hommes, n'eſt pas de contenter leurs deſirs, mais de leur en inſpirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus déſabuſés du monde, vous mes Frères, que ceux qui naiſſent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez ſentir le vuide de tout ce qui fait l'agitation & l'empreſſement des autres hommes. Com-

ne vous jouissez de tout ce que les autres desirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur & de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point, & qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de cha-

que état, puſſent devenir des moyens & des reſſources de ſalut, à l'ame fidéle qui s'y trouve engagée ; & que pour rendre tous les hommes inexcuſables, vous avez permis que vos ſerviteurs ſe ſoient ſanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'ames mondaines. Voilà les ſentimens de la Foi ſur les proſpérités temporelles : vous venez de voir qu'elles ſont des occaſions de péché ; il faut vous montrer qu'elles ſont encore des obſtacles de pénitence.

II. PARTIE. UN état où les graces ſpéciales ſont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obſtacles infinis aux ſaintes inſpirations, où les difficultés de ſalut même extérieures ſont d'une nature à n'être d'ordinaire ſurmontées que par des coups ſinguliers de la grace ; un état tel que je viens de le dépeindre, eſt ſans doute un grand obſtacle à la pénitence. Or, voilà les trois raiſons qui établiſſent ma ſeconde propoſition ſur le danger des proſpérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premiérement, que les proſ-

pérités temporelles ſont de grands obſtacles de converſion, parceque les graces ſpéciales y ſont plus rares. En effet, ouvrez les Livres ſaints; que voit-on de plus ſouvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Par-tout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil éléve au-deſſus des autres: partout l'arc des puiſſans eſt briſé, & les foibles ſont revêtus de force: partout il laiſſe ſécher l'herbe qui croît au-deſſus des toîts; & pour être plus élevée, elle n'en eſt pas plus favoriſée des roſées de la grace, tandis qu'il revêt de beauté le lys qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines: par-tout il briſe les cédres du Liban qui paroiſſoient en ſûreté; & l'arbre planté ſur le bord des eaux, porte du fruit en ſon tems: par-tout en Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, parmi ſes Diſciples, on ne compte pas beaucoup de nobles & de puiſſans: les figures & les maximes des Livres ſaints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'eſt pas qu'en Dieu

il y ait acception de personnes : je l'ai déja dit ; la grace chrétienne embrasse tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à sa créature ; & sans compter les éxemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espéce de compensation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes ; & que dans la confusion où tout paroît ici bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le Juste gémit dans l'obscurité & dans l'indigence, la Foi y puisse découvrir un ordre secret, & une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du Fidéle la providence de Dieu & la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines. Or, le secret terrible de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grace sont comme l'héritage

ritage & la portion du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense & de son partage; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux ames obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissans & aux heureux du monde : c'est ainsi que tout est disposé dans l'univers avec une œconomie digne de l'Auteur de la nature & de la grace: c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres ; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, & le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, & offrir pour lui le sacrifice de ses prières & de ses souffrances.

Aussi, mes Frères, on trouve tous les jours des ames simples, nées dans l'état le plus vil & le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience

que la ſeule apparence du mal bleſſe, d'une élévation de prière qui ſurprend ceux à qui elles confient avec ſimplicité les opérations de la grace ſur leur ame ; tandis que ſouvent les premières vérités de la Religion ſont à peine connues de ceux qui habitent les palais des Rois ; tandis qu'on voit tous les jours des perſonnes d'un certain rang, vieillir ſans aucun ſentiment de foi & de piété ; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivreſſe pour la Cour, pour la faveur, pour les plaiſirs, la même ſenſibilité pour le plus léger refroidiſſement du Maître, que dans l'âge le plus vif & le plus floriſſant ; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, & trouver en elles un fond de répugnance & de dégoût, qui leur rend inſipide & inſoutenable, tout ce qui a rapport au ſalut.

Telle a été dans tous les tems la conduite de la grace : les grands dons ont toujours été réſervés aux perſonnes les plus viles ſelon la chair : les puiſſans du monde ſont moins propres aux deſſeins de Dieu ; & ſi ſa ſa-

geſſe s'en ſert quelquefois, elle ſe ſert de leurs paſſions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour éxercer la foi des Juſtes.

En ſecond lieu, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parceque les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit S. Auguſtin, que la juſtice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promeſſes de la grace. Vous êtes peut-être, par les ſuites d'un naturel heureux, ſincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidéle, maître généreux, ennemi de la violence & de la juſtice : ces vertus deſtituées de toute charité, l'ouvrage ſeul de la nature, & inutiles pour le monde à venir, ſont utiles pour le monde préſent. Par-là ſe maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne-foi des commerces, l'ordre de la ſociété. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenſer des vertus toutes mondaines : il ménage des faveurs temporelles à des juſtes tempo-

rels, pour ainsi dire ; car sous ce Juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la Foi : ce sont comme des exclusions de la grace qui fait les Saints, & des présens que Dieu dispense dans sa colère.

Je sai que cette régle n'est pas universelle, & que le Juste voit quelque-
Ps. 111. 3. fois *la paix dans sa vertu, & l'abondance dans ses maisons* ; mais ces exceptions toujours rares ne doivent rassurer personne : & vous sur tout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité que de la faire servir à la félicité de vos sens, & à vivre dans la mollesse & l'oubli de Dieu ; vous avez grand sujet de trembler & de vous dire sans cesse à vous-même : Peut-être je reçois ma récompense dans ce monde. Je ne sens rien de vif pour le salut ; nulle impression de grace qui me conduise à une démarche solide de pénitence : l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse & me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortu-

ne, pour l'établissement & l'élévation de ma maison, pour le service du Prince & la gloire de la nation, & nul sentiment pour mon salut éternel; & le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la Religion & pour le service du Maître des Rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? eh! frappez-moi plutôt ici bas, & réservez-moi vos dons pour une vie plus durable: si la situation, où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! & laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti: la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi; & le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les graces sont moins abondantes dans la prospérité; parceque souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, & qu'il n'a permis que nous

y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos desirs. Au lieu de lui demander sa grace, l'affoiblissement de nos passions & les dons du siécle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux & des souhaits que pour la terre, pour les biens & la gloire que le monde estime : le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, & indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits : il nous a puni en les favorisant, dit saint Augustin : il est devenu un Dieu cruel en devenant propice : il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir : il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux : il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos desirs : il nous a, pour ainsi dire, porté lui-même sur ses aîles au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés. Cependant ses premiers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégoûts & des disgraces, comme la plus sûre pour votre salut, & la plus convenable à la fragilité de vo-

tre cœur & au caractère de vos panchans : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement, est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, & qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses desirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions & la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils, qui en sont inséparables, se changeroient pour vous en moyens de salut ; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il eſt donc certain que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parceque les graces qui forment le repentir, y ſont plus rares. Mais de plus, je dis en ſecond lieu, que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parcequ'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux Grands & aux heureux du monde; ſeconde raiſon: & voici les motifs ſur leſquels elle eſt fondée.

Premiérement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent au Tribunal dans toute la ſincérité de Dieu. Or, ſoit que par une oppoſition naturelle à la vérité, les perſonnes élevées n'aiment pas à l'entendre; ſoit que par une foibleſſe indigne de la ſainteté & de l'autorité du Sacerdoce, on craigne de la leur dire, il eſt certain que les Grands & les puiſſans trouvent rarement de ces hommes fidéles à leur miniſtère, & en qui la parole du Seigneur ne ſoit point liée, lorſ-

qu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conſcience. Les Nathan & les Jean-Baptiſte ne ſont pas de tous les ſiécles. La préſence ſeule des Grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit inſtruire ; on reſpecte leurs paſſions comme leur rang & leurs titres : le Juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt ſemble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; & pourvu qu'on n'applaudiſſe pas à leurs crimes, on s'applaudit preſque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les Miniſtres même les mieux intentionnés ſe perſuadent qu'il faut ici de la complaiſance : on a recours à des ménagemens qui bleſſent le devoir ; on accommode la régle aux perſonnes, loin de juger les perſonnes par la régle ; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la Loi. Ainſi la vérité n'eſt jamais montrée aux Grands, que ſous le voile des adouciſſemens & des meſures ; & il eſt rare qu'ils faſſent pénitence, parcequ'il eſt rare qu'ils ſoient inſtruits. C'eſt la plainte que faiſoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui vide-*

Thren. 2. 14. *runt tibi falsa & stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.*

Mais je veux qu'ils trouvent des Ministres fidéles, & qui ne connoissent personne selon la chair ; car il est encore des Prophétes dans Israel ; la grace de la pénitence est une grace de docilité & de soumission ; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, & savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentimens, respecter vos erreurs, & applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé ; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, & par lui à la vérité : vous éxigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures : vous entreprendrez d'imposer des loix où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une Cour superbe, n'écoute

qu'avec dériſion les ſages conſeils du Prophéte Elizée ; & prend pour une ſimplicité, le reméde que l'homme de Dieu lui preſcrit, & la ſainte autorité de ſon miniſtère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raiſon. On porte au Tribunal un goût de rafinement & de fauſſe élévation d'eſprit, toujours opposé à la grace de la pénitence, qui eſt une grace de ſimplicité & d'enfance chrétienne. Si le Miniſtre ſaint ne parle pas le langage du monde ; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang & à la naiſſance ; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des Fidéles ; s'il vous preſcrit les mêmes devoirs ; s'il vous prédit les mêmes malheurs & les mêmes peines ; s'il trouve dans vos paſſions la même énormité ; s'il vous conſeille les mêmes remédes : vous traitez ſon zèle de ſimplicité ; ſes lumières ne ſont plus pour vous qu'une ignorance du monde & de ſes uſages : vous le croyez moins propre à conduire au ſalut les perſonnes d'un certain rang : il ſemble qu'il y a un autre Evangile

pour vous que pour le peuple ; qu'en Jesus-Christ il y a distinction de grec & de barbare, de noble & de roturier ; & que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des Saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des Grands & des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors & dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas premiérement, qu'un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parceque cet amour est comme endormi & rassasié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut presque rien
Luc. 12. 18. sur les ames heureuses. Le Riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lors-

qu'on ne se suffit plus à soi-même; on ne cherche le repos dans l'Auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison & sous la pesanteur de ses chaînes. L'Enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable : mais le retour de la faveur & de la prospérité, a rappellé dans votre esprit des images plus douces & plus riantes; & vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts & des afflictions; vous périrez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce si j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places & de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au Tribunal de Jesus-Christ, & qui vous enga-

ge en des réparations infinies, ſans leſquelles votre pénitence ſera toujours fauſſe & réprouvée de Dieu. Quels nouveaux abîmes ! ſi la briéveté d'un diſcours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Iſrael, que de licences ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics & particuliers Dieu mettra un jour ſur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples & des affaires publiques, que de perſonnes indignes favoriſées ! que d'événemens publics & funeſtes ont peut-être trouvé leur ſource, ou dans vos jalouſies ſecrettes, ou dans vos intérêts perſonnels ! que de complaiſances injuſtes que la faveur, l'amitié, le ſang, & peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous ! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autoriſés par vos exemples ! que de plaintes mal écoutées ! que d'oppreſſions diſſimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour ſoutenir vos choix, & ne pas dévoiler l'iniquité des ſubalternes qui en étoient les auteurs, & qui vous

devoient leur fortune & leur place ! Où ſont les Grands qui faſſent entrer ces détails & cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence ?

Enfin, je ne dis rien des obſtacles extérieurs que la proſpérité y met. La retraite vous feroit néceſſaire ; votre rang & vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde & des affaires : les macérations feroient le ſeul remède qui pourroit expier vos voluptés paſſées, les délicateſſes de votre éducation, ou les bienſéances de votre autorité, vous les interdiſent : la fuite des honneurs ſerviroit d'expiation aux excès paſſés de votre ambition ; & pour ſoutenir votre nom, il faut aſpirer à de nouvelles graces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur ; & il faut que vous ſouffriez des hommages, & que comme Saül, après ſon crime, vous éxigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne ſouffre des mépris qu'on auroit pour votre perſonne : la prière ſoutiendroit vos foibles deſirs de pénitence ; & les embarras de votre for-

tune, ou ne vous en laiſſent pas le loiſir, ou vous en ont fait perdre l'uſage : la proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Auſſi, mes Frères, la pénitence des Grands & des puiſſans, eſt d'ordinaire ſi imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts ſont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour ſortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu conſommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout ; un diſcours, un deſir, un ſentiment : les ſignes de la piété paſſent pour la piété elle-même ; & n'être plus pécheur, eſt pour eux la plus ſublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où les titres & le rang n'ajoûtent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, & non pas par le rang qui lui donne du prix devant

les hommes ; & tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs & plus de crimes à réparer, elle en éxige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures & éclatantes, que dans les actes pénibles & secrets de la Foi & de la piété : ils favorisent le culte & la Religion ; ils protégent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miséricorde ; ils soutiennent les aziles publics de la misère ou de l'innocence : mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi-même, qui fait comme le fond de la pénitence & de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas : ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens ; ils sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croyent dispensés de le faire ; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa jus-

tice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils ſervent au ſalut des autres, & rarement ils ſe ſauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favoriſe le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle ſauve Moyſe des eaux ; elle emploie ſes biens & ſon autorité, à l'éducation du conducteur d'Iſrael, qui doit un jour délivrer ſes frères ; elle l'adopte & le met au nombre de ſes propres enfans : mais ſa vertu ne va pas plus loin ; contente de favoriſer le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi & l'innocence ; & pour être la protectrice de Moyſe, elle n'en eſt pas moins l'eſclave des vanités & des coutumes d'Egypte. Tels ſont les dangers de la proſpérité : elle facilite toutes les paſſions ; elle met des obſtacles infinis à la pénitence.

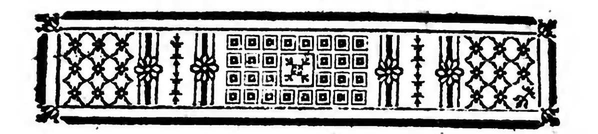
Or, voici le fruit de ce diſcours. Etes-vous né dans l'élévation & dans l'abondance ? penſez que les faveurs temporelles ne ſont pas promiſes aux Chrétiens ; & que ſi la Providence les a répandues ſur vous, ce n'eſt que pour vous ménager & le mérite de les mépriſer, & des occaſions d'éxercer la miſéricorde, en donnant libérale-

ment ce que vous avez reçu gratuitement : penſez que l'élévation ou la baſſeſſe du Chrétien, eſt dans l'innocence ou dans le déréglement de ſes panchans ; & que le pécheur eſt la plus vile, la plus mépriſable & la dernière des créatures devant Dieu : penſez que les dangers croiſſant avec la fortune, vous avez beſoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naiſſent dans la foule ; & que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient ſauvé dans l'obſcurité : penſez que votre élévation ne vous donne aucun privilége ſur les loix de l'Evangile ; & qu'on éxigera de vous juſqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les eſclaves : penſez enfin, que tous les objets agréables que la proſpérité raſſemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occaſions continuelles de renoncement ; que ce ſont pour vous des piéges & des tentations plutôt que des avantages ; & que ſi vous ne ſouffrez pas de toute votre proſpérité, vous en jouiſſez & n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes & par des disgraces ? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siécles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, & qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore : souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau & la récompense des Justes ; qu'on ne peut aller à la gloire des Saints que par les croix ; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre ; & qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions & vos peines passées, contre tous les sceptres & toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes ; & dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.*

Oraison du troisiéme Dimanche après la Pentecôte.

Ainsi soit-il.



SERMON



POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'Impénitence finale.

Ego vado, & quæretis me, & in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché. Jean, 8. 21.

Si vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne voi plus de vérité dans la Religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; & il me semble, qu'en exposant de si formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les

frayeurs excessives qu'elles pourroient jetter dans les esprits, que pour réveiller l'attention & la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques : vos villes démolies, vos femmes & vos enfans menés en servitude, & l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares & infidéles, que Jesus-Christ vous annonce aujourd'hui ; ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du Mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, & sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessoit de leur parler.

C'est l'abandon de Dieu, & l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce ; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles & rejettés ; la réprobation consommée en ce moment fatal ; & une ame depuis long-tems infidéle à la grace, menée enfin captive par son péché : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

C'est la destinée déplorable de tant de Fidéles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est

celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'eſt la vôtre, mon cher Auditeur, ſi vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, & vous le chercherez, & vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorſque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? ſes pleurs, ſes ſanglots, ſa bouche tremblante collée ſur le ſigne ſacré de ſon ſalut, ſes promeſſes de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? & devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ſes miſéricordes infinies, mes Frères ; il peut ſe laiſſer fléchir : mais vous ne le fléchirez pas ; & il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque ſexe, de quelque rang que vous puiſſiez être.

Cette matière eſt trop effrayante pour y chercher un autre deſſein, que

celui que les paroles de Jesus-Christ elles-mêmes nous fournissent : si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusques-là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parceque vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu, & de retourner à lui :
Joan. 8. 22. *Quò ego vado, vos non potestis venire ;* parceque, supposé même que vous soyez en état de le chercher, & que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, & vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, & de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, & qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher & retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible ;

la

la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint, &c. *Ave, Maria.*

SI vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parcequ'alors vous ne serez plus en état de chercher Jesus-Christ: *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jesus-Christ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher Jesus-Christ: parceque, ou le tems vous manquera; ou le tems vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes. I. PARTIE.

Je dis donc premiérement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un tems que

Dieu ne vous a point promis, & qu'il refuſe tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément ſur vous, comme un vautour cruel ſur une proie tranquille & inattentive ? d'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin ; qu'il enverra toujours ſon Ange pour vous préſerver ; & qu'une chute ſoudaine, un naufrage imprévû, un édifice écroulé ſous vos pieds, un coup conduit par le hazard, un lâche ennemi, un domeſtique infidéle, & tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, & ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? qui peut vous garantir qu'une révolution ſubite d'humeurs ne vous fera pas expirer ſur le champ entre les bras de vos amis & de vos proches, ſans mettre, entre une ſanté parfaite & le trépas, que le dernier ſoupir d'intervalle ? ces malheurs ſont-ils impoſſibles ? ces accidens ſont-ils fort rares ? s'eſt-il paſſé une ſeule année, un

ſeul jour preſque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands éxemples ? les têtes les plus illuſtres en ont-elles été à couvert ? Combien de fois vous eſt-on venu annoncer avec allarme : Un tel vient d'expirer au ſortir de table, du jeu, du crime quelquefois ? le Miniſtre de Jeſus-Chriſt s'eſt préſenté ; mais on n'a pu tirer du mourant aucun ſigne. Quelle conſternation alors ! quels retours ſur vous-même ! quelles réfléxions ſur l'inconſtance de la vie & de toutes les choſes humaines ! quelles réſolutions ſecrettes de prendre de loin vos meſures, de peur d'être ſurpris à votre tour ! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre ? combien de fois peut-être ces terribles accidens ſont-ils arrivés à vos yeux ? & ſans ſortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-deſſus quelque leçon domeſtique ? Or, je vous demande, quels ont pu être les deſſeins de la miſéricorde de Dieu, en vous ménageant des ſpectacles ſi effrayans ? n'eſt-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin ſeroit ſemblable ? que ſai-je, ſi la diſpoſition même de votre tem-

pérament ne vous laiſſe rien à craindre là-deſſus ; ſi vous ne portez pas déja la mort dans le ſein ; & ſi au premier jour votre fin ſoudaine & ſurprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous ; & ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réfléxions ſur l'abus du monde & de ſes eſpérances ?

Quel eſt donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez ſur le ſuccès de quelque grande entrepriſe ; la ſageſſe de vos meſures, le ſecours de vos amis ou de vos ſujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puiſſance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez ſur le tems : eh ! qui peut-être ici votre garant ? de qui les jours & les années dépendent-ils ? qui eſt celui qui fait lever & coucher le ſoleil ſur nos têtes ? commanderez-vous à cet aſtre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arréter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laiſſer le loiſir d'achever la victoire, & de dompter vos paſſions?

les titres, le rang, la puiſſance, les ſceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit ſur un ſeul de nos momens? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'inſtant qui ſuit? n'eſt-ce pas ici où Dieu veut nous faire ſentir qu'il eſt le maître; qu'il tient nos deſtinées entre ſes mains; & que nous ſommes bien peu excuſables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne ſaurions jamais tenir que pour l'inſtant préſent, qui n'eſt déja plus?

O vous, mon Dieu! qui ſeul avez poſé des bornes à la vie de chacun de nous; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux; vous qui préſidâtes au moment de ma naiſſance, & qui dès-lors marquâtes ſur mon front celui de ma mort; vous ſeul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon éxil & de mon pélerinage; vous ſeul voyez ſi je ſuis encore loin de ma courſe, ou ſi je touche déja au terme fatal, au-delà duquel eſt la mort & le jugement.

Mais vous vous raſſurez peut-être ſur ce que ces éxemples de mort imprévûe ſont rares ; & que ce ſont-là de ces coups extraordinaires & uniques, qui ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux. Je pourrois vous redire, que la juſtice de Dieu les rend tous les jours très-communs ; & que ce qui étoit rare dans les ſiécles qui nous ont précédés, eſt devenu un événement de tous les jours dans le nôtre. Mais je veux que ces terribles accidens ne tombent que ſur un petit nombre de malheureux ; outre qu'il peut arriver que vous ſoyez de ce petit nombre ; & que quand ce malheur ne devroit tomber que ſur un ſeul de vos citoyens, vous ne ſeriez pas ſage de ne pas le craindre : outre cela je vous dis que le plus grand nombre eſt de ceux qui ſont ſurpris ; que preſque tous les pécheurs meurent lorſqu'ils croient la mort encore éloignée ; que le jour du Seigneur vient toujours comme un voleur, & à l'heure qu'on y penſe le moins. Je vous dis que le dernier moment qui termine nos jours, n'eſt jamais le dernier dans notre eſprit ; que lorſqu'étendu ſur le lit

de votre douleur, la mort ſera déja à la porte, vous la croirez encore loin; vous reculerez encore l'affaire de votre ſalut, & la propoſition qu'on vous fera d'appeller un Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Je vous dis qu'après même l'avoir appellé, vous regarderez ſon miniſtère plutôt comme une bienſéance de maladie, que comme une nouvelle de mort; vous ne confeſſerez pas vos crimes, comme devant aller paroître devant Dieu pour en rendre compte; vous laiſſerez encore ſur votre conſcience mille choſes douteuſes, que vous réſerverez toujours d'éclaircir à l'extrémité. Je vous dis qu'en expirant, vous vous promettrez encore quelques jours de vie. Je vous dis que la plupart des morts ſont ſoudaines; qu'il n'eſt preſque point de pécheur qui meure en croyant mourir, à qui le tems ne ſoit refuſé, & qui n'aille paroître devant Dieu, ſans s'être préparé à ce compte redoutable. Raſſurez-vous après cela ſur le petit nombre.

Mais je veux que le tems vous ſoit accordé, & que les Miniſtres du Seigneur aient le loiſir de vous venir

dire, comme autrefois un Prophéte
If. 38. 1. au Roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez ;* l'accablement où vous serez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jesus-Christ ? Seconde réfléxion. De quoi, je vous prie, est capable alors une ame criminelle, toute plongée dans ses douleurs, défaillante sous le poids & la multitude de ses maux, & à qui il reste à peine encore assés de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raison, qui déja s'enveloppe ; une langue, qui se lie & s'épaissit ; une mémoire, qui se confond ; un cœur, qui s'éteint ; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de sa conscience ; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses scandales, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais bien expliqué ; & en un mot, qu'il entre dans des soins & dans un détail, à quoi l'esprit le plus serein & la raison la plus entière, pourroit à peine suffire ? Vous voulez que cette ame déja immobile & liée des chaî-

nes de la mort, ſente l'horreur de ſes iniquités paſſées; qu'elle penſe ſérieuſement à implorer les miſéricordes de ſon Dieu; elle, dont les idées mourantes ne reſſemblent plus qu'à des ſonges, & qui ne penſe plus, que comme on penſe en dormant?

Grand Dieu! vous, qui du haut de votre juſtice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvemens ſecrets de cette ame infortunée, que ſe paſſe-t-il en ces derniers momens entr'elle & vous? qu'y découvrez-vous, qui puiſſe réparer une vie entière de crime, & appaiſer votre colère? ſe tourne-t-elle ſeulement vers ſon Créateur? adore-t-elle en ſecret l'Auteur de ſes bienfaits, & le Vengeur de ſes ingratitudes? s'anéantit-elle ſous la main levée pour la frapper? ſe regarde-t-elle comme une victime deſtinée à des tourmens éternels, ſi vous la jugez ſelon votre juſtice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de ſa douleur, les cris d'un repentir ſincère? lui échappe-t-il ſeulement un deſir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand

Dieu! dans les triftes agitations qu'elle laiffe paroître, que les derniers efforts d'une ame qui fe défend contre le trépas, & d'une machine qui fe diffoud ?

Répondez ici pour moi, vous mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois jufqu'aux portes du tombeau, & en a retirés depuis. Lorfqu'étendu fur un lit de douleur, vous combattiez ainfi entre la vie & la mort, les foins de votre éternité vous occupoient-ils encore ? où étiez-vous alors ? quel ufage faifiez-vous de votre raifon ? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confufes & mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre falut ? que furent pour vous les derniers remédes des mourans que l'Eglife vous appliqua ? des fonges, dont le fouvenir même ne vous eft pas demeuré : vous feriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jefus-Chrift, fi cette maladie eût fini vos jours ? quelle ame feriez-vous allé préfenter aux pieds du Tribunal redoutable ? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en fanté ? que c'eft une folie d'attendre à l'extrémité ; qu'on n'eft

capable de rien alors ; qu'il faut mettre ordre à sa conscience tandis qu'on se porte bien : vous l'avez dit ; mais l'avez-vous fait ? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre ? & le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie ?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort : c'est que si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant ; des momens si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, & à régler une maison terrestre. Des proches, des enfans avides attendent autour d'un lit, le moment où la raison du malade s'éclaircit ; visent quelquefois, comme les enfans d'Isaac, à surprendre un père mourant, & à se supplanter les uns les autres ; se hâtent de profiter du tems, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux, les soins de la conscience ; l'af-

faire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres : alors le Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt appellé ; car il faut attendre que le mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voye approcher ſans effroi : cependant le mal preſſe ; on ne peut plus éxiger du pécheur un récit éxact de ſes déſordres ; il faut ſe contenter de quelques termes vagues & mal ſuivis qu'on lui arrache : nous lui faiſons dire qu'il ſe repent ; mais le lui faiſons-nous ſentir ? nous lui demandons quelque ſigne ; il léve des yeux mourans ; il s'efforce en vain de remuer une langue déja immobile ; il conſent de la tête ; nous croyons l'entendre ; mais s'entend-il lui-même ? le Prêtre du Seigneur crie à haute voix ; il tâche de faire retentir du moins à ſes oreilles des paroles de ſalut, & le nom de ſon Sauveur répété mille fois avec effort ; mais le porte-t-il juſques dans ſon cœur ? il s'arme du ſigne de notre rédemption ; il préſente un Dieu mourant au pécheur qui expire ; il l'applique ſur ſa bouche tremblante & livide ; il lui fait lever vers cet objet conſolant, ſes mains défaillantes, & ſes

yeux déja à demi éteints ; mais le lui fait-il connoître ? la mort arrive ; il expire. Grand Dieu ! que devient cette ame ? que trouve-t-elle au ſortir de ſa demeure terreſtre, lorſqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle ſurpriſe de ſe trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du Tribunal redoutable ; l'abîme ouvert ſous ſes yeux ; & n'ayant mis entre une vie toute criminelle, & la ſévérité de vos jugemens, que la léthargie & les ſonges d'une courte maladie ! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoûte, que la réfléxion toute ſimple du Prophéte ? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous ſurprenne dans ce dernier moment, & que perſonne ne puiſſe plus alors vous enlever de ſes mains : *Intelligite hæc, qui obliviſcimini Deum, nequando rapiat, & non ſit qui eripiat.* Pſ. 49. 22.

D'ailleurs, mes Frères, & cette dernière vérité n'eſt pas moins digne de votre attention : promettez-vous, ſi vous voulez, de conſerver juſqu'au dernier ſoupir, la raiſon auſſi ſaine &

auſſi entière, que vous l'avez aujourd'hui; ne comptez-vous pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? croyez-vous que des paſſions, que vous nourriſſez depuis l'enfance, qui ſont devenues comme votre fond & votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un inſtant; qu'il ſe fera en vous un miracle ſoudain; & que vous ſerez changé tout d'un coup en un nouvel homme ? les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de converſions ? voyez-vous beaucoup de pécheurs au ſortir de ces extrémités, après les plus belles proteſtations, & les derniers remédes de l'Egliſe reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle ? qui peut mieux répondre là-deſſus que vous-même ? vous avez été quelquefois juſqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en aſſuriez le Miniſtre de la pénitence, & peut-être les ſpectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous ? le danger paſſé, la ſanté revenue, les paſſions n'ont-elles pas reparu, & ne

vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? le cœur ſe fait-il en ſi peu de tems de nouveaux panchans, & comme un nouvel être ?

Quoi, mon cher Auditeur ! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaſte ? ah ! Dieu permettra que le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés vous arrache peut-être encore mille complaiſances criminelles au lit de la mort ; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans, peintes ſur vos murs les images funeſtes de vos anciens déſordres ; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur ; & malgré le ſcandale publique, vous ne pourrez vous réſoudre à vous en ſéparer, même à la mort. L'Eſprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique ſeront encore alors remplis des déſordres de ſa jeuneſſe, & ſes vices dormiront avec lui dans la pouſſière du tombeau : *Oſſa ejus implebuntur vitiis adoleſcentiæ* Job. 20. *ejus, & cum eo in pulvere dormient.* Et 11.
notre ſiécle, & ceux de nos pères, n'ont-ils pas vû des monſtres, qui, en

expirant même, juroient une affreuse fidélité jusqu'au-delà du tombeau, à l'objet déteſtable de leur paſſion, & dont l'ame réprouvée ne ſortoit de leur corps qu'avec des ſoupirs & des regrets de crime & de volupté ? ô Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à ſa propre corruption !

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un deſir en vivant, & ç'a été celui d'amaſſer du bien aux dépens des peuples, & par les voies les plus injuſtes & les plus odieuſes ; vous croyez qu'alors il puiſſe conſentir que des gains qu'il a toujours cru permis, deviennent criminels ; & que des reſtitutions infinies remettent ſon nom & ſa poſtérité dans la pouſſière, d'où il les avoit tirés ? Ah ! dit l'Eſprit de Dieu, il vomira avec ſon ame, les richeſſes qu'il avoit dévorées ; mais ce ſera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ſes entrailles ; mais il n'en arrachera pas l'amour de
Ibid. ỳ. 15. ſon cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, & de ventre illius extrahet eas Deus.*

Vous croyez qu'un impie, qui a

mis sa gloire dans sa confusion, & qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ? eh ! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité ; peut-être voudra-t-il paroître au-dessus des frayeurs vulgaires, & regarder d'un œil tranquille & assuré, l'incertitude d'un avenir ; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel ; peut-être aussi mourra-t-il en monstre & en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde & à elle-même ; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde & tous ses amusemens, s'évanouir & s'éloigner d'elle pour toujours ? ah ! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort ; qu'elle examine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura faits sur son visage ;

qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader ; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde ; & qu'elle dise, comme cet infortuné Roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enléve au mi-
1. Reg. 15. 32. lieu de mes plus beaux jours ? *Siccine separat amara mors ?*

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les Livres saints ; leur fin sera
2. Cor. 11. 15. semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Vous avez vécu impudique ; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux ; vous mourrez sans que l'amour du monde & de ses vains honneurs, meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement sans vice ni vertu ; vous mourrez lâchement & sans componction : vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence & ne les éxécutant jamais ; vous mourrez plein de desirs & vuide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu ; tantôt voluptueux, tantôt pénitent ; & vous laissant décider par votre goût, & par l'ascendant d'un caractè-

re changeant & léger ; vous mourrez dans ces triſtes alternatives ; & vos larmes au lit de la mort ne feront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie ; c'eſt-à-dire, un repentir paſſager & ſuperficiel ; des ſoupirs d'un cœur tendre & ſenſible, mais non pas d'un cœur pénitent ; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato veſtro moriemini ;* dans ce péché où vous croupiſſez depuis ſi long-tems ; dans ce péché qui eſt à vous plus que tous les autres, parcequ'il domine dans vos mœurs & dans votre tempérament ; dans ce péché qui eſt comme né avec vous, & dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato veſtro moriemini.* Achab meurt impie, Jéſabel voluptueuſe, Saül vindicatif, les enfans d'Héli ſacriléges, Abſalom rebelle, Baltazar efféminé, Hérode inceſtueux : toute l'Ecriture eſt remplie de pareils éxemples ; tous les Prophétes retentiſſent de ces menaces ; Jeſus-Chriſt s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus inſenſibles ; l'expérience eſt ici terrible ; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu.

Eh ! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, & de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne sauroit jamais trop tôt commencer ; & d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée ? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le tems : n'apportez pas à la mort des desirs, mais des fruits de pénitence : cherchez Jesus-Christ tandis qu'on peut le trouver ; car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher ; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réfléxions qui vont prouver, que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

II. PARTIE. SI vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parceque quand vous pour-

riez alors chercher Jesus-Christ, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premiérement, que vous ne chercherez pas alors Jesus-Christ ; parcequ'il se sera éloigné de vous, & qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, & in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au-delà desquelles il ne va jamais ; & que comme il a établi un tems pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence & de sa fureur ; & ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires & presque toujours inutiles de la grace, ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'or-

dre de sa sagesse & de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi lorsque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, & que le nombre de dix Justes arrété dans l'ordre éternel de ses conseils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui ; le Seigneur ne put se laisser fléchir, & il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur & son feu sur ces villes criminelles.

Je sai que tout le tems de la vie présente est un tems de salut & de propitiation ; que nous pouvons toujours retourner à Dieu ; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui ; & que tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable ; c'est une vérité de la Foi : mais je sai aussi, que chaque grace spéciale dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie ; que Dieu se lasse ; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes ; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatriéme ; qu'un seul crime quelquefois consomme la ré-

probation d'un pécheur : Je ſai qu'*il* *Pſ. 65. 5.*
eſt terrible dans ſes conſeils ſur les enfans
des hommes ; que *l'on ne connoît pas la* *Pſ. 89. 11. 12.*
puiſſance de ſa colère, & que *jamais per-*
ſonne n'a pu compter ſa fureur & ſon in-
dignation.

Cette vérité ſi terrible & ſi inconteſtable ſuppoſée, tirons-en d'abord une conſéquence qui ne l'eſt pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidéle ; & qu'après avoir pris long-tems un ſoin inutile de Babylone, il ſe venge enfin en l'abandonnant à elle-même ; certes il n'eſt point de circonſtance où cette ſévérité ſoit plus juſte & mieux placée qu'au lit de la mort : c'eſt alors que Dieu doit à ſa juſtice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Frères, ſi après un petit nombre d'inſpirations négligées, Dieu laiſſe quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous ſur-tout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ſes graces ; vous qui depuis le matin de votre vie juſqu'à cette dernière heure, aurez toujours été

agité par des remords cruels & inutiles sur votre état ; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence & l'ingratitude, jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, & un cœur endurci contre toutes les terreurs de la Religion ; vous qui aurez refusé ses miséricordes, aussi long-tems que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous en un mot, qu'il avoit préparé à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment : vous voudriez qu'alors le Dieu juste & terrible vous regardât avec des yeux de bonté ; qu'il se souvînt de vous dans le tems de votre affliction ; c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendoit depuis si long-tems pour se venger, & pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses graces ?

Mais, ô mon Dieu ! où seroit donc cette justice qui trempe ses fléches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, & qui

qui ſe conſole dans ſa vengeance ? & que deviendroient donc ces menaces ſi effrayantes, & toujours ſuivies de leur effet, que vous nous avez laiſſées dans vos Livres ſaints ? & quand eſt-ce donc que Dieu ſe vengeroit, mes Frères, s'il ne ſe vengeoit point alors ? la patience qui lui fait ſupporter le pécheur durant la ſanté, ſeroit-elle ſi terrible, comme il nous l'aſſure lui-même dans les divines Ecritures, ſi elle devoit ſe terminer par un acte de clémence ? ſeroit-il ſi ſévère lorſqu'il tarde de punir ; ſi en diſſimulant ſes offenſes, il ne lui préparoit pas un affreux endurciſſement à la fin ?

Mais, mon cher Auditeur, quand la juſtice de Dieu ne s'oppoſeroit pas à ſa clémence dans ce dernier moment, la nature toute ſeule de la grace que vous vous promettrez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre. Car non-ſeulement vous vous promettez la grace de la converſion, c'eſt-à-dire, cette grace qui change le cœur ; mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la ſainteté & dans la juſtice ; la

grace qui consomme la sanctification d'une ame ; la grace de la persévérance finale : mais c'est la grace des seuls Elus ; c'est le plus grand de tous les dons ; c'est la consommation de toutes les graces ; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame ; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence & de piété ; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur inestimable à personne ; il la refuse quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché longtems devant lui dans la justice & dans la sainteté ; & la fin déplorable de Salomon est un éxemple qui fera trembler les Justes de tous les siécles. Et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ? & vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti & toujours infidéle, une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-tems justes ? & vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis

vous-même à vos crimes ? O mon Dieu ! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes ? & vos serviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, & qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion ; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, & n'offre pour l'obtenir, que ses crimes, & la présomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde au lit de la mort à une ame qui auroit jusques-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parceque vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ses désordres n'auroit jamais eu de retour sur lui-même & sur son salut, & qui auroit vécu sans aucun sentiment de foi & sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel

des yeux baignés de larmes, & un cœur nouvellement attendri; & que le Seigneur du haut de ses miséricordes, jettât des regards propices sur un aveugle, qui commenceroit alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grace de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette espérance l'affreux motif de vos déréglemens; vous qui ne différez de vous convertir, que parceque vous croyez que vous serez assés à tems au lit de la mort de vous donner à Dieu, & qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne sauroit pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne seroit que clément sans être juste; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera: quelle ressource pourroit-il vous rester? quand une vie entière de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grace signalée que vous attendez; la témérité toute seule qui

vous la fait efpérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un cahos plus immenfe, entre l'ame criminelle & la miféricorde de Dieu, que de marquer des jours & des momens à fa grace, & à fon Efprit qui foufle où il veut, & quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le difoit autrefois Judith à ceux de Béthulie, qui avoient marqué un jour pour fe rendre à Holopherne, fi le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes vous pour prefcrire ainfi un terme à la miféricorde du Seigneur, & pour lui marquer des jours & des momens felon votre caprice? *Qui eftis vos, qui pofuiftis tempus miferationis Domini, & in arbitrium veftrum, diem conftituiftis ei?* *Judith.* 8. 11. 13.

A des vérités fi terribles, vous oppofez fans doute en fecret ce faux efpoir, que ces menaces générales ne tomberont pas fur vous en particulier. Mais je vous demande, quels font les pécheurs menacés dans les Livres faints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? ne font-ce pas les pécheurs qui vous reffemblent? que trouvez-vous en vous qui puiffe vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard

une conduite particulière ? votre vie paſſée ? ah ! ce ſera bien aſſés que Dieu veuille l'oublier : ces deſirs de converſion que vous formez tous les jours ? mais c'eſt ce qui achévera de vous rendre inexcuſable : ce bon naturel qui vous fait pancher, comme malgré vous, du côté de la vertu ? mais c'eſt une grace, dont Dieu alors vous demandera compte : l'eſpérance que vous avez toujours eue en ſa miſéricorde pour ce dernier moment ? vous venez de voir que ce ſera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'eſt que vous ſerez plus indigne des miſéricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur ; & que le Dieu juſte aura des raiſons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous raſſurer encore, mes Frères ? ſur la bonté de Dieu ſans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur : ſa bonté ? mais vous la regardez donc comme une foibleſſe & une imbécillité, qui n'auroit pas aſſés de ſentiment pour être bleſſée des plus grands outrages :

ſa bonté ? mais c'eſt parcequ'il eſt bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui ſeroient des écueils pour les autres hommes : ſa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fauſſe confiance des pécheurs, en ouvrant ſes entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidéle : c'eſt un trait de bonté d'ôter à nos paſſions des prétextes d'erreur & d'impénitence ; & dē ne pas faire du ſalut d'un ſeul, la perte de pluſieurs : ainſi vous comptez ſur ſa bonté ; & c'eſt ſa bonté même qui demande votre punition, & qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Frères, je ne vous demande qu'une réfléxion. Il n'eſt perſonne qui, pendant ſa vie, ne faſſe mille fois la réſolution de changer ; il n'eſt perſonne preſque qui ne meure avant de l'avoir éxécutée : les plus déréglés même ſouhaitent de finir ſaintement ; tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Juſtes ; perſonne ne veut vivre comme eux : on meurt en deſirant ; ainſi avons-nous vû mourir nos proches, nos amis, nos maîtres :

après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappellé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il étoit dans le dessein de se convertir, dit-on; il en parloit tous les jours : & là-dessus, on se calme sur sa destinée; on augure favorablement de son salut. Grand Dieu ! & c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette ame ! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugemens sur elle ! eh ! que fait-on en rappellant ses desirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeller le souvenir de vos graces toujours méprisées ? on espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation : on se flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parceque vous ne vous lassiez pas de l'avertir lorsqu'elle étoit encore sur la terre ; & sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parceque vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle :

ô vaines conjectures des hommes! que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, & vos jugemens peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives & si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, & que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, Jesus-Christ répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejettées; que vous chercherez Jesus-Christ, & que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, & qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent: *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorsque je

considère cette étonnante vérité ; & que je voi d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, & lever vers lui ses mains suppliantes ; & de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, & fermer ses oreilles aux cris de sa douleur, & à toutes les marques de sa pénitence ; j'avoue, dis-je, que c'est ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme : je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugemens ; & je me sens saisi d'une secrette horreur : mais quelque terrible que paroisse alors sa conduite, elle est juste, & il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle est fausse. Elle est fausse premiérement, parcequ'elle n'est pas libre ; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre

votre Dieu, & fait du dernier jour de votre ſanté, le dernier jour de vos crimes ; vous remettez les armes, & vous demandez grace, lorſque vous vous ſentez terraſſé, & que le Dieu vengeur a le glaive levé ſur vous : vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jetté un ſeul regard, lorſque la terre commence à manquer ſous vos pieds : vous déteſtez des plaiſirs infâmes, lorſque votre cadavre tombe en piéces, & qu'il ne vous fait ſentir rien de plus vif que ſa puanteur : vous laiſſez tomber vos richeſſes ſur les pauvres, lorſque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, & ne peuvent plus les retenir : vous laiſſez en mourant des inſtructions touchantes à des enfans & à des domeſtiques, que vous ne pouvez plus ſcandaliſer par vos éxemples : en un mot, vous vous repentez lorſqu'il ne vous eſt plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute ſeule ne rend-elle pas vos larmes ſuſpectes ? n'eſt-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejettant ? s'il prolongeoit encore vos jours, ne prolon-

geriez-vous pas aussi vos crimes ? si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir ? tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, & qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeller le Ministre de Jesus-Christ ? avoit-on osé seulement vous le proposer ? que donniez-vous à connoître par-là ? sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie ; & que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde ?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parceque sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau, & l'image plus vive que jamais des peines éternelles : il pleure ; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, & non pas à ses crimes : il crie ; mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père ; c'est une

prière intéressée qu'il fait à son Juge : il déteste ses égaremens ; mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu ; il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même : lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence : il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs ; il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah ! s'il étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, & que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effaceroit bien-tôt de son esprit ; & l'on auroit bien-tôt tari ses pleurs, si l'on pouvoit calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu ! & qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusques-là mon repentir : mes larmes seront les larmes d'Esaü & d'Antiochus, des larmes stériles & réprouvées : je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vûe de son supplice, & non pas comme un pénitent sincère, qui se confond au sou-

venir de ses péchés : vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon ame : je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances : à mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes allarmes, plus éloquent dans mes accusations; & quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source, d'où avoient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher Auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, & le Dieu juste se rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu vestro ridebo*; vous pleurerez, & du haut de sa justice il insultera à vos larmes : *Et subsannabo*; vous vous frapperez la poitrine, & votre cœur ne s'amollira point : vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours; & il regardera vos promesses

Prov. 1. 16.

avec dérision, parcequ'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes : vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, & à servir Dieu durant la santé ; & le Seigneur vous répondra en secret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices?* Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; & il vous répondra que *vous êtes déja jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté ! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; & il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes ! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies ; & il vous répondra, que *l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Pasteur de nos ames ! vous ne rejettez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous; & il vous répondra qu'*il y a un tems de pardonner, & un tems de punir.* Vous lui direz : O Jesus ! je remets mon ame entre vos mains ; & il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point,

Ps. 49. 16.

& qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice ; & vos gémissemens infructueux, & vos supplications inutiles, ne seront plus qu'un doux spectacle pour sa fureur
Is. 1. 24. & pour sa vengeance : *Consolabor, & vindicabor.*

Ah ! c'est alors, qu'au lieu que jusques-là on n'avoit cherché dans un Confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hazard ; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre ; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce Prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau ; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle & par ses talens ; & qu'il lui dit, comme ce Roi infortuné : Je suis dans des peines mor-
1. Reg. telles : *Coarctor nimis.* Je vous ai donc
28. 15. fait appeller, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je
Ibid. me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam.* Mais quelle seroit

alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la Religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuel à Saül ; & m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paroître en ce lieu ? *Quare inquietasti me ut suscitarer ?* Ibid. Il n'est plus tems de recourir au Seigneur ; à quoi bon me consulter puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te ?* Vous mourrez, & la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ.* Ibid. ℣. 17. Voilà ce que pense alors le Ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer ; mais il n'espère pas beaucoup lui-même : il vous parle des miséricordes du Seigneur ; mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous : il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance ; mais il voit l'abîme déja ouvert sous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix ; mais il n'ose vous dire que ce n'est

plus un trône de grace pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence : il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jetter dans le désespoir ; mais il sait bien que le Seigneur a son poids & sa mesure, & qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répéte, pour vous rassurer contre une vie entière de désordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grace, pour sauver le pécheur ; & qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertu, & peut consommer la sanctification ; mais il n'ignore pas que ce sont-là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut ; & que la suite ordinaire & comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réfléxion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de

chercher Jesus-Christ ; que de le chercher en effet, & de lui offrir des larmes de douleur & de pénitence ? c'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler) cependant, que vous permet Jesus-Christ d'espérer de vos recherches mêmes & de vos larmes, si vous les renvoyez jusques-là ? Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, mes Frères, sur les marques de repentir que vos amis & vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des Jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement ; que si sa vie n'avoit pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante ; qu'on seroit trop heureux de mourir comme lui, & qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici

mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, mes Frères, il a cherché Jesus-Christ; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été éxaucé? il a pris entre ses mains Jesus-Christ crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la Pécheresse de l'Evangile; mais lui a-t-on dit
Luc. 7. 48. comme à elle: *Vos péchés vous sont remis.* Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le Larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son Royaume; mais a-t-il entendu ces
Ibid. 23. 43. douces paroles: *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel*: vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi tout ce que je sai, c'est qu'alors on cherche Jesus-Christ, qu'on ne le trouve pas, & qu'on meurt dans son péché: tout ce que je sai, c'est que les Sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; & que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges: tout ce que je sai, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler: tout ce que je sai, c'est

que votre juſtice, ô mon Dieu ! permet ſouvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, ſe frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expreſſions les plus vives de la douleur & du repentir, & meurent aux yeux de tout un Royaume, dans des ſentimens extérieurs de converſion ; que votre juſtice toujours terrible dans ſes conſeils le permet, pour endormir, ſi j'oſe parler ainſi, par ces éxemples, la fauſſe confiance des pécheurs impénitens. Ce ſont des punitions, grand Dieu ! que votre juſtice éxerce ſur les paſſions humaines : vous vous ſervez de la fauſſe pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres ; & vous puniſſez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je ſai, c'eſt que c'eſt une vérité de la Foi, que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit ; & cependant, ſi les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, & ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé : puiſque ſi vous en

exceptez quelque impie, qui pouſſe juſqu'à ce dernier moment ſon affreuſe inſenſibilité, & qui meurt ſans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, & qu'un ſiécle voit à peine une fois ; tous les autres pécheurs meurent en ſe frappant la poitrine, en implorant les miſéricordes du Seigneur ; & qu'ainſi, contre la parole de Jeſus-Chriſt, le plus grand nombre ſeroit de ceux qui ſe ſauvent. Tout ce que je ſai, c'eſt qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne ſerez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : & par conſéquent, ſi vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché ; parceque la pénitence alors eſt preſque toujours impoſſible, ou preſque toujours inutile. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, & que dans le dernier moment, votre mort, ſemblable à celle des Juſtes, ſoit un paſſage à la bien-heureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.



SERMON

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur le respect humain.

Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

Ce n'est pas la fausse piété, & l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des Fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs ; mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'es-

time des hommes, eſt bien plus rare que celui qui nous empêche de le ſervir de peur de le perdre. La tentation la plus ordinaire, n'eſt pas de ſe glorifier d'une fauſſe vertu; c'eſt de rougir de la véritable: & la timidité criminelle du reſpect humain damne bien plus de Chrétiens, que l'effronterie & la duplicité de l'hypocriſie.

En quoi ces deux vices ſe reſſemblent, c'eſt que tous les deux ſacrifient le ſalut éternel aux vains jugemens des hommes. Or, comme de tous les obſtacles de converſion, la timidité du reſpect humain, la crainte foible & criminelle du monde, eſt le plus commun & le plus dangereux, il importe d'en faire ſentir toute l'illuſion: car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne: nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres; c'eſt ce petit nombre de perſonnes, qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, & au goût duquel nous ſacrifions même nos deſirs de vertu, ſi en les accompliſſant nous devons nous attirer

attirer ses dérisions & ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premiérement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle ; secondement, une crainte du monde qui la rend très-insensée ; troisiémement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste : un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parceque vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-insensée, parceque vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugemens ; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuste, parceque vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris & aux dérisions du monde, au lieu que le monde lui-même la respecte & l'admire. Le crime du respect humain, sa folie, & son injustice; voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

LA malignité de l'ennemi, dit saint Augustin, dresse depuis long-tems deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes ; un piége de séduction, & un piége de terreur : *Posuit in mus-*

In Ps. 30. Enarr. 2. n. 10. *cipulâ errorem & terrorem ;* un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances ; & un piége de terreur, en les décourageant par des Ibid. frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, & l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déja à demi touché, & d'étouffer dans leur naissance tous ses foibles desirs de pénitence & de salut.

Or, mes Frères, l'usage du monde & des plaisirs suffit presque seul, pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantemens & une félicité imaginaire ; & il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugemens, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plai-

ſirs & dans ſes agitations, plus on veut garder de meſures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, & de prendre le parti d'une vie plus retirée & plus régulière.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte ſi coupable retient encore dans la ſervitude du monde & des paſſions, malgré les inſpirations ſaintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes; je dis que cette diſpoſition outrage Dieu dans ſa grandeur, dans la vérité de ſes promeſſes; & que ces timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, ſont plus injurieux à ſa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient juſqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde mépriſable; & que toute la gloire qui vient des hommes, ne ſoit qu'un ſonge & une erreur, lorſque vous l'approchez de la ſienne. Or, ici rappellé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la diſpoſition de votre

cœur : Seigneur, je vous ſervirois dès ce moment, ſi dans la ſituation où je me trouve, il étoit permis de vous ſervir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'eſt devenu à charge & inſupportable ; ſi en me déclarant ainſi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de cenſure & de dériſion contre ma nouvelle conduite : je ſens, il eſt vrai, combien il eſt amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des panchans favorables à la vertu, & je ne ſai quelle horreur ſecrette des vices dont j'ai été ſi long-tems eſclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parceque le monde au milieu duquel il faut que je vive, & qui ne ſauroit vous aimer, ne veut pas auſſi qu'on vous aime. Ah ! ſi mes panchans, Seigneur, décidoient de ma deſtinée ; ſi je pouvois aller vivre loin des regards publics ; ſans doute, je ne vivrois que pour vous : vous ſeul au fonds méritez d'être ſervi ; mais vous ſavez à quel point le monde eſt impitoyable envers ceux qui vous ſervent ſans réſerve & comme vous voulez être

ſervi ; & comme j'ai à vivre dans le monde, & qu'il faut ſe déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenſer, j'ai encore la foibleſſe de ſuivre des voies qui vous offenſent ; & ne ſentant plus de goût pour lui, je ſens que je n'ai pas la force d'oſer lui déplaire. O homme ! s'écrie S. Chryſoſtôme, ſavez-vous bien quel eſt ce langage que vous tenez à Dieu ? vous lui dites : Maudiſſez-moi, Seigneur, j'y conſens, pourvu que le monde m'approuve : j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances & de votre mépris, que de ne pas jouir ici bas de l'eſtime & des vains ſuffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur ; & c'eſt pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-ſeulement cette crainte du monde outrage Dieu dans ſa grandeur, elle eſt encore injurieuſe à la vérité de ſes promeſſes : car lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt, croyez-vous qu'il ne ſaura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des cenſures humaines ? & que tous les traits

que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant auxquels on ne daigne pas
Ps. 63. 8. même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur & de pitié, sur leur égarement & sur leur perte: vous desirerez qu'ils connoissent le Seigneur, & non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, & non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, & non pas qu'ils admirent vos éxemples: leur salut vous intéressera plus, que leur estime; & la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon ame par le jeûne, disoit autrefois un Roi pénitent, & le monde s'en est mocqué: je me suis

couvert de cendres & de cilice, & je ſuis devenu la fable de Jéruſalem : j'ai pleuré mon péché en votre préſence, ô mon Dieu ! & j'ai ſervi de matière aux diſcours & aux chanſons ſatyriques des inſenſés : *Et poſui veſtimentum meum cilicium, & factus ſum illis in parabolam ; . . . . . & in me pſallebant qui bibebant vinum.* Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de votre juſtice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* Voilà toute l'impreſſion que feront ſur vous les vains diſcours des cenſeurs de la vertu. Je n'en dis pas même aſſés : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame puiſſe être touchée de quelqu'autre choſe que de ſon Dieu, & de l'horreur de ſa vie paſſée ? Ah ! la componction dans ces heureux commencemens eſt ſi vive, les attraits de la grace ſi divins, que le cœur enivré, pour ainſi dire, de la force de ſa douleur, & de la nouveauté du ſaint plaiſir, ne peut plus

Pſ. 68. 12. 13.

Ibid. ℣. 14.

ſentir que la joie de poſſéder ſon Dieu, & le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane! que peuvent alors vos diſcours ſur une ame qui ne vous connoît plus? qu'importent alors, les cenſures & les dériſions des enfans des hommes au Juſte, élevé déja par la Foi au-deſſus de toutes les choſes humaines; qui s'entretient avec ſon Dieu, comme un ami avec ſon ami, & qui ne ſait même plus ce qui ſe paſſe ſur la terre? C'eſt un Moyſe ſur la Montagne ſainte, voyant ſon Dieu face à face, goûtant le plaiſir ineffable de ſa préſence, & qui n'eſt guères en état d'être touché des murmures & des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames juſtes qui m'écoutez; racontez les merveilles du Seigneur, & quels furent les commencemens des opérations divines de la grace qui changea votre cœur; & confondez la foibleſſe du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu ſache plus ſe faire aimer, que le monde ne peut ſe faire craindre.

Mais voici l'illuſion qu'on oppoſe

à ces maximes ſaintes. On veut ſans différer, prendre des meſures pour ſon ſalut; on eſt dégoûté du monde & des plaiſirs; & on ſent bien qu'il n'y a de bonheur ſolide ſur la terre, que de ſe donner à Dieu. Mais eſt-il beſoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? qu'eſt-il néceſſaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner une ſcène au public, où l'imprudence & l'amour propre ont d'ordinaire plus de part que l'Eſprit de Dieu, & qui n'aboutit qu'à jetter un ridicule ſur la vertu? n'eſt-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choſes que la bienſéance demande, & de réſerver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres? Semblable à cet Ange, qui conduiſoit le jeune Tobie, lequel, quoique ſans ceſſe préſent devant le Seigneur, & ne ſe nourriſſant que d'une viande inviſible, paroiſſoit néanmoins ſemblable au reſte des hommes, & uſer de la même nourriture qu'eux: *Videbar quidem vobiſcum manducare & bibe-* Tob. 12. 19.

re ; ſed ego cibo inviſibili , & potu , qui ab hominibus videri non poteſt , utor.

C'eſt ainſi , comme le rapporte S. Auguſtin, que s'abuſoit autrefois ce célébre vieillard Victorin, ſi connu dans Milan par ſa ſageſſe & par ſon éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres ſaints, Chrétien dans le cœur, il ſe perſuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandoit pas davantage ; & qu'il pouvoit ſe diſpenſer à ſon âge, de faire un éclat dans Milan, & de déclarer hautement ſa converſion. Je ſuis Chrétien quoique je ne le paroiſſe pas, diſoit-il ſouvent au ſaint Prêtre Simplicien, qui ne ceſſoit de l'exhorter à la Foi : *Noveris me jam eſſe Chriſtianum ;* & comme ce ſerviteur de Jeſus-Chriſt lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'aſſemblée des Fidéles, donner avec ſes frères des marques publiques de ſa foi & de ſon changement : *Non credam, nec deputabo te inter Chriſtianos, niſi in Eccleſia Chriſti te videro :* Eſt-ce que les murailles font le Chrétien, repartoit Victorin encore abu-

ſé, & comme ſe mocquant de la ſimplicité de ſon ami ? *Ergo-ne parietes faciunt Christianum ?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Père, de l'éclairer ſur ſon aveuglement : vous lui fites comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles myſtères de votre Verbe, & de ne pas rougir des cérémonies ſacrilèges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes Frères, uſer encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'eſt n'être pas encore Chrétien. Je ſai qu'il eſt des bienſéances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuſer aux uſages ; que la charité eſt prudente & prend différentes formes ; qu'il faut ſavoir quelquefois être foible avec les foibles, & qu'il y a ſouvent de la vertu & du mérite, à ſavoir être à propos, pour ainſi dire, moins vertueux & moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à perſuader au monde, que nous approuvons encore ſes abus & ſes maximes, & qu'à nous mettre à couvert de la ré-

putation de ferviteurs de Jesus-Chrift, comme d'un titre de honte & d'infamie, eft une diffimulation criminelle, injurieufe à la majefté de la Religion, & moins digne d'excufe, que le déréglement ouvert & déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'eft un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes? il ne feroit plus que votre divinité fecrette, tandis que le monde auroit vos hommages & votre culte public & déclaré? O homme! le Dieu du ciel & de la terre ne feroit donc plus qu'un Dieu domeftique; & le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer & dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, & de l'adorer à l'infu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'eft même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde & des paf-

ſions. Quoi ! vous auriez honte d'être choiſi de Dieu comme un vaſe de miſéricorde ? d'être diſcerné de tant de pécheurs qui périſſent tous les jours à vos yeux en ſe laiſſant emporter aux charmes des ſens & des plaiſirs ? vous auriez honte d'être l'objet de la clémence & de la bonté divine ? vous rougiriez des faveurs du ciel ; & le bienfait qui a guéri votre ame de ſes plaies, vous feroit plus de confuſion, que ne vous en faiſoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O homme ! un bon cœur rougit-il d'aimer ſon bienfaiteur ? & eſt-ce ainſi que vous reconnoiſſez le don de Dieu, en vous faiſant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'eſt une feinte indigne, même d'un cœur noble & généreux : car ſi vous êtes touché de la vertu & de la juſtice, pourquoi trahir là-deſſus vos ſentimens ? pourquoi diſſimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque ſorte un impoſteur public ? une ame née avec quelque élévation, fait-elle ainſi ſe contrefaire ? ſi vous êtes ami de Jeſus-Chriſt, pourquoi

vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siécles infortunés, où on le regardoit comme un séducteur, & où les Rois & les Magistrats étoient soulevés contre lui & contre son culte ; il seroit si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté & abandonné ; il y auroit tant de bassesse à le désavouer en public : & ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui : la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'ame, & de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches ; & dans la Religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoûte pas que c'est un scandale même, & une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères : car ces éxemples de ménagement entre le monde & Jesus-Christ, deviennent plus dangereux que les éxemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licentieuse d'un pécheur lui attire plus de cen-

ſeurs de ſa conduite, que d'imitateurs de ſes excès : mais les plaiſirs & les abus du monde, autoriſés par une vie d'ailleurs régulière, & mêlée même d'actions pieuſes, forment une ſéduction preſque inévitable : plus vous évitez les grands déſordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amuſemens & tous les abus que le monde autoriſe, plus vous devenez dangereux à vos frères ; plus vous leur perſuadez que le monde n'eſt pas ſi incompatible avec le ſalut qu'on le penſe ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules & prévenus, lorſque nous annonçons qu'on ne peut ſervir deux maîtres : plus enfin, vous multipliez dans l'Egliſe les fauſſes pénitences, en devenant le modéle de mille pécheurs touchés, leſquels ne ſe figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites ; & qui auroient pouſſé plus loin la grace de leur converſion, ſi votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, eſt outré & exceſſif ; & que vous ſeul ſavez éviter l'indiſcrétion, vous en tenir à l'eſſentiel, & être

homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme ! encore une fois, n'étoit-ce pas assés que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? & quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens & de ses censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde Partie de ce discours : la folie du repect humain.

II. PARTIE.

TOUT pécheur est un insensé, parceque tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité : elles les confondent d'une manière si habile & si ressemblante, & le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre ; & l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoiqu'op-

posées aux régles & au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité & de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise ; & il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel touché d'un desir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parcequ'il craint le monde, & la puérilité de ses discours & de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, & dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est par-tout également insensée.

Je dis, en elle-même : car, mon cher Auditeur, placez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir ; choisissez de la Cour ou de la retraite ; vivez en Philosophe ou en libertin ; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, & réunir tous les suffrages

en votre faveur ? Dans la ſituation même où vous êtes, n'oſant rompre avec le monde, & gardant encore tant de meſures avec lui ; croyez-vous que tout vous applaudiſſe, & que vous n'y ayez pas vos cenſeurs, comme vos panégyriſtes ? Ici vous êtes homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincère & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé, femme ſans reproche & éxemte même de ſoupçon : là on vous accuſe de perfidie ; on vous taxe de mauvaiſe-foi ; on avilit l'éclat & le mérite de vos talens & de vos ſervices ; on vous range parmi les eſprits vulgaires ; on vous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de votre gloire. Eſſayez de toutes les ſituations, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation & de votre conduite. Moyſe vengeant la cauſe d'un Iſraélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'eſt pas à couvert de la cenſure de ſes frères. Moyſe vengeant la gloire du Seigneur ſur ſes frères mêmes,

en exterminant les murmurateurs, n'eſt pas plus heureux dans leur eſprit, & n'évite pas leurs reproches. Moyſe retiré pendant quarante jours ſur la montagne, préférant les ſaintes douceurs de ſa ſolitude, & les communications ineffables avec ſon Dieu, à la conduite des Tribus, & au vain éclat du gouvernement & de l'autorité, eſt dans les diſcours publics de toute l'armée, un ſéducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le déſert, a diſparu pour ſe dérober au châtiment que méritoit ſon impoſture. Moyſe au milieu de ce même peuple, conduiſant les Tribus, & éxerçant le miniſtère dont le Seigneur l'avoit chargé, eſt un ambitieux qui aime le gouvernement, & qui uſurpe ſeul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron ſon frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des cenſeurs. Faites convenir, ſi vous le pouvez, tous les hommes ſur votre ſujet; & alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs

opinions, la régle de votre conduite. Vous déplaiſez toujours aux uns par les mêmes endroits que vous avez ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parceque les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puiſque dans aucune circonſtance de votre vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété ſeulement ? que vous arrivera-t-il lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entrepriſes temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun croira être en droit de vous preſcrire loin de vous des régles de ſon goût, & de vous donner des avis de ſa façon : vous aurez des apologiſtes, & vous aurez des cenſeurs. Or, ſi cet inconvénient ne vous arréte pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut ? & êtes-vous ſage de n'oſer vous ſauver par la crainte d'un mal, que

vous ne sauriez éviter même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, & la diversité bizarre des jugemens humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions & des censures humaines, & apprenne à ne pas craindre, ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, & je dis: Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite: eh! qu'importent, mes Frères, les jugemens des hommes à celui qui a sû mettre son Dieu dans ses intérêts? est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il? & si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la Majesté terrible de celui qui reprendra le

monde de l'injuſtice de ſes jugemens, & qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon cher Auditeur, parce-qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même ſavoir ce qu'ils penſent de vous. Eh ! qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leurs mépris & leurs cenſures ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain de notre ſalut : & par conſéquent, ſi votre changement de vie avoit pu mériter les applaudiſſemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me feroit ſuſpecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque choſe d'humain ; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne reſtât encore entre vous & lui quelque conformité ſecrette, (car d'ordi-

naire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble,) & que Jesus-Christ ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assés heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jesus-Christ, dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le Juste ici bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre : il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse & boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* : mais à peine le soleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur & de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, & briller d'un éclat si extraordinaire & si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration & de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis ma-*

2. Mach. 1. 20.

Ibid. ℣. 22.

gnus, ita ut omnes mirarentur. Telle eſt la condition du Juſte en cette vie : le feu ſacré qu'il porte caché dans ſon cœur, eſt couvert ſous de viles apparences ; on le regarde comme une boue mépriſable qui n'eſt propre qu'à être foulée aux pieds, parceque c'eſt ici le tems de ſa captivité, & que Jeſus-Chriſt, le ſoleil de l'éternité, eſt encore caché pour lui dans un triſte nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paroiſſant du haut des airs ſur une nuée de gloire, vainqueur de ſes ennemis, & ayant à ſes pieds les nations aſſemblées, aura lancé ſur ce Juſte quelques traits de ſa lumière & de ſa majeſté ; alors on verra ce feu caché ſous les apparences d'une vile boue ſe rallumer ; cet homme ſi obſcur, ſi mépriſé, ſe démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire & d'immortalité ; & offrir aux amateurs du monde, un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera à leur ſurpriſe le déſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis magnus,*

gnus, ita ut omnes mirarentur. Foibles hommes ! que vos discours paroissent méprisables à une ame qui peut se consoler dans cette espérance !

Aussi, mes Frères, si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher Auditeur ; & premiérement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugemens ? si après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît si indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous sur-tout : Vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes ; vous êtes un abîme de misère & de corruption aux yeux de Dieu ; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses & de vos crimes est montée en sa présence, & de ces foiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auroient cou-

vert d'un opprobre & d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorſque vous marchiez dans ſes voies : il a donné à de vains talens, de vaines louanges : vous avez paſſé pour généreux, fidéle, modéré, ſage, déſintéreſſé, équitable : toutes ces vertus, ſans la piété, étoient de fauſſes vertus, vous le ſavez ; plus fauſſes encore dans votre cœur par les ſoins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables : eh ! ne faut-il pas que Dieu ſoit vengé ? que vous rentriez dans l'ordre de la vérité & de la juſtice ; que vous ſouffriez que le monde refuſe injuſtement à votre vertu, les louanges qu'il avoit autrefois injuſtement données à vos vices, & que vous répariez par une humiliation légère, l'injuſtice de la gloire & de l'eſtime que vous avez ſi longtems uſurpée ? Jugez vous-même ſi cette compenſation n'eſt pas équitable.

Ce n'eſt pas tout encore ; car enfin, pourquoi craindriez-vous dans les voies du ſalut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du

crime ? vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux ? quoi ! vos passions n'ont pas craint la censure publique, & votre pénitence seroit plus timide ? vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut ? vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde ; & cela, dans le tems que vous l'aimiez le plus, & que vous en suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugemens seroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner ? & ne commenceriez-vous à le craindre, que depuis que vous commencez à le mépriser ?

Ah ! c'est donc pour le Seigneur tout seul, qu'on est timide, mes Frères : le crime va la tête levée ; la vertu rougit & se cache : le crime, cet enfant de ténébres, ne craint pas la lumière ; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténébres & n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, deshonore son nom & son

rang par la honte d'une paſſion inceſtueuſe. Jézabel, cette Princeſſe ſi chargée de crimes, choiſit un jour ſolemnel, pour ſe montrer avec plus d'indécence & d'oſtentation aux fenêtres de ſon palais de Samarie. Mais lorſque Sédécias, Roi de Juda, touché de repentir, veut enfin ſe rendre aux avis du ciel, & aux remontrances publiques de Jérémie, il envoye chercher en ſecret ce Prophéte, prend des meſures pour n'être pas découvert, & craint les yeux mêmes de ſes courtiſans. Mais lorſque cette Reine d'Iſrael, femme de Jéroboam, veut recourir, dans ſon affliction, à un Prophéte du Seigneur, & qu'elle ſemble reconnoître par cette démarche la puiſſance du Dieu de Juda, & la vanité des idoles que ſon époux avoit élevées, & qui ne pouvoient rendre la ſanté à ſon fils : elle ſe cache ſous des habits empruntés ; & ménageant encore les veaux d'or, & l'erreur publique de ſes ſujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion, & de retour au Dieu de ſes pères.

Grand Dieu ! eſt-il donc honteux

de vous ſervir, vous qui donnez la vie, le mouvement, & l'être à toutes les créatures; vous à qui ſeul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces? y a-t-il de la honte à confeſſer votre ſaint nom; à reconnoître que vous êtes ſeul grand, ſeul adorable, ſeul immortel? & tout ménagement n'eſt-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, & à l'honneur que vous lui faites vous-même, de ſouffrir qu'elle vous adore?

Mais ſi tant de raiſons, mon cher Auditeur, ne vous faiſoient pas encore aſſés ſentir le ridicule de cette foibleſſe, venons à la choſe même: que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous allarmer? que vous êtes changeant, & que vous aimez à donner des ſcènes au public? heureuſe inconſtance qui vous détache d'un monde toujours flottant & incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que perſonne ne pourra plus vous ravir! que vous êtes inſenſé de renoncer aux plaiſirs à votre âge? ſainte folie plus ſage que toute la ſageſſe du ſiécle,

puiſqu'en renonçant aux plaiſirs, vous ne renoncez à rien ; & qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! que vous ne vous ſoutiendrez pas, & que tel eſt le deſtin de toutes ces converſions ſi vives & ſi ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des inſtructions, & qui doivent animer votre vigilance ! que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte ? précieuſe injuſtice qui vous empêche de recevoir ici bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompenſe ! que vous avez vos vûes & vos deſſeins, & que vous ne jouez ce nouveau perſonnage, que pour aller plus ſurement à vos fins ? ſoupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! que vous affectez des routes ſingulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? cenſure conſolante qui vous déclare que vous ſuivez la route des Saints, qui n'ont jamais reſſemblé à la multitude, & qui ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ! enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien ? mon Dieu ! mais vous ſervir, vous aimer,

travailler à mériter votre possession éternelle ; remplir ses devoirs, de Prince, de sujet, d'homme public, de père de famille ; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre Loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre ? & les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusemens d'enfant, & une déplorable inutilité ?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces discours si redoutables, & qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel ; & encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre ame ; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix & son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licentieux, & qui encore au fond du cœur, rendent

gloire à la vertu, & ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réfléxion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse & toujours méprisée, au lieu que le monde lui-même la respecte & l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

III. PARTIE. IL est vrai que les Livres saints ne promettent que des persécutions, à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon Jesus-Christ; & à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, & ôter à la vertu un caractère si divin, & si consolant même pour les Justes. Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien, que le monde les persécute, dit S. Augustin ; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence ; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécu-

tions de plus d'une ſorte, & les mépris & les opprobres ne ſont, ni la plus dangereuſe, ni la plus commune.

Ce n'eſt point-là en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jeſus-Chriſt ; ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le bien un mal, & le mal un bien ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu ; envie quelquefois le bonheur de la vertu ; cherche ſouvent un azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu ; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur & le déſordre aient tellement prévalu ſur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des reſtes de droiture, & des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des ſentimens de juſtice & de raiſon, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, & les forcent de reſpecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne ſai quels traits di-

vins imprimés ſur le front du Juſte, qui font qu'on ne peut lui refuſer des hommages ſecrets : c'eſt comme un ſpectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une eſpéce de culte ; une arche du Seigneur & la demeure de ſa gloire, qui même au milieu des Philiſtins, conſerve ſa terreur & ſa majeſté.

Plus même une ame mondaine eſt eſclave de ſes paſſions, plus elle eſtime en ſecret le Juſte, qui ſait les mépriſer ; elle ſent dans ſa propre foibleſſe tout le mérite de la vertu. Plus l'aſcendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur & de la force d'une ame qui peut réſiſter à ce charme impérieux : toutes ſes chutes ſont pour elle des leçons honorables au Juſte ; & elle apprend à eſtimer la piété, par les violences dont elle ſent qu'il faut être capable pour vivre ſelon Dieu. Ainſi une ame fidéle lui paroît un ſpectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans ; que la naiſſan-

ce ou le hazard donnent les ſceptres & les couronnes ; que les grands hommes doivent ſouvent ce nom, ou aux conjonctures de leur ſiécle, ou au caprice & aux adulations des peuples ; que les honneurs & les dignités ne ſont pas toujours le fruit de la réputation & du mérite ; qu'enfin, des talens heureux cultivés par le travail & l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne ; & qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en ſoi les diſpoſitions, & comme les premières ébauches : mais que la vertu toute ſeule eſt un mérite que rien ne peut partager avec le Juſte ; un mérite que tout contredit au dedans de nous, & dont chacun ne trouve en ſoi que les oppoſitions & les répugnances : c'eſt ainſi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, & que les ténébres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-ſeulement le monde ne mépriſe pas les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur deſtinée, & convient qu'ils ont choiſi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous

croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens, & de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, & que toute leur vie est un songe ; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le Juste avec des yeux d'envie ; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent ; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions ; le doux loisir & la tranquillité de sa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions & de leurs espérances ; ses jours pleins de bonnes œuvres, & toujours occupés pour le salut, au vuide & à l'ennui de leurs inutilités & de leurs journées : ce paralléle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret ; ils sentent tout le dégoût de leur état, & tout le bonheur de la condition du Juste. Eh ! pourquoi craindriez-vous donc de paroître serviteur de Jesus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès

que vous aurez cessé de leur ressembler ?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, & sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté ; la fierté, votre naissance ; l'ambition, votre valeur & vos services ; l'orgueil, vos talens & votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux ; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation ; & peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talens, aux agrémens de votre personne ; & le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépri-

ser vous-même pour Jesus-Christ.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illustre & de grands biens, d'avoir fait le sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mît-on à vos pieds des sceptres & des couronnes, & toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables, & à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'ame fidéle, & à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel, ne laissera pas d'admirer & de faire valoir le courage de ce sacrifice; & loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; & vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant & de sa grandeur: Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien ; mais il ne cherche, & il ne trouve d'ordinaire de consolation, que dans leur fidélité & dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions & dans ces conjonctures amères, où une fortune & un crédit absolument renversés, ne laissent presque plus espérer de ressource ; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenoit insupportable, & où peut-être aussi en étiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de consolation, que dans les entretiens d'un ami saint & fidéle ? N'est-ce pas lui, dit S. Augustin, qui a pleuré avec vous ; qui a versé de l'huile sur vos plaies ; qui a ramené insensiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence ; qui vous a soutenu dans votre accablement ; & qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines ? n'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout

ſeuls, ſavent être amis véritables, & qu'eux ſeuls ſont capables de partager les diſgraces de leurs amis ſans refroidiſſement, & leur proſpérité ſans envie.

Oui, mes Frères, c'eſt auprès des Juſtes, que les mondains vont ſe conſoler tous les jours des perfidies du monde & des caprices de la fortune : c'eſt-là qu'ils vont ſe délaſſer de l'ennui des plaiſirs, de la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances, de l'agitation des eſpérances & des projets : c'eſt-là qu'ils vont reſpirer cet air de candeur, de bonne-foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'eſt dans leur ſein, qu'ils vont verſer les plus ſecrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les meſures cachées de leurs projets, les myſtères de leurs eſpérances ; & qu'ils avouent après cela que les hommes ſont bien inſenſés de tant s'agiter, & que le monde eſt bien peu de choſe : c'eſt-là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de ſe confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'eſt-là que leur cœur ſe répand, qu'il ſe re-

pose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions & des défiances, & qu'il a le plaisir de se montrer & de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais ennoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des distinctions, que la naissance & les dignités ne donnent point : on y a vû des serviteurs de Jesus-Christ, vils selon le siécle, devenir les arbitres des Princes & des peuples, & s'attirer par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vît autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom ; & les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une Lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'Empire. Jéhu, Roi d'Israel, en une cérémonie solemnelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab, & la Majesté royale ne rougit point de

voir à ses côtés la simplicité d'un Prophéte. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un Roi infidéle & dans un Empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre & de l'anneau d'or. La Cour la plus dissolue de la Palestine, ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste ; & Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa foiblesse en eût fait un martyr. O homme ! vous rougissez de la vertu : mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples ; qui vous fera honorer des sages & des vieillards ; qui vous attirera de la considération en la présence des Princes ; & qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité :

Sap. 8. 10. 11. 13. *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, & honorem apud seniores ; . . . . . & in conspectu potentium admirabilis ero ; . . . . . & memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam.*

Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété : ne portez pas à la vertu les restes de

l'humeur, des paſſions, & des foibleſſes de l'homme ; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dériſions & des cenſures : & après cela, ſi vous avez quelque choſe à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de converſion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous faſſe oublier la vérité de votre miſère, & qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer ; voilà où eſt le danger : tremblez que l'eſtime injuſte des hommes, ne ſoit une punition de Dieu ſur vous, lequel ménage peut-être cette récompenſe vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loiſir quand il viendra juger les juſtices, l'orgueil ſecret qui les corrompt : il eſt tant de faux juſtes, qui reçoivent ainſi leur récompenſe ſur la terre : tout eſt à craindre

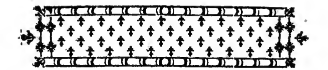
pour une vertu foible & naiſſante quand elle eſt trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas ; & le monde qui nous avoit ſéduit autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous ſéduit encore en nous éxagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas: agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul; laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui ſur les ſuites que votre changement de vie aura dans le monde ; s'il permet que cette démarche vous attire des loüanges & des applaudiſſemens, il ſaura bien au milieu de ces vaines acclamations, vous faire ſentir votre néant & votre profonde miſère. Paul, dans le tems même que tout un peuple, frappé de ſa vertu, le prend pour une divinité, & veut lui offrir des ſacrifices ; Paul, reçu des Fidéles comme un Ange de Dieu ; Paul, au milieu de tant de gloire, ſent au dedans l'aiguillon honteux de ſatan qui l'humilie ; & la main de Dieu qui l'éléve, prend plaiſir, ce ſemble, de l'a-

battre de peur qu'il ne s'éléve lui-même, & d'écrire sur son cœur sa propre foiblesse. Mais s'il permet que les dérisions & les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrettes de toutes ces amertumes humaines, & soutenir son ouvrage contre le déchaînement & les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disoit autrefois l'Apôtre ; nous sommes foulés aux pieds comme de la boue ; mais nous ne sommes point abattus : on nous regarde comme le rebut du monde ; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations & dans ces opprobres, parceque nous sentons au dedans de nous, les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie ; mais commencez toujours à le servir : rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux : secouez un joug qui vous accable ; osez mépriser les jugemens d'un

monde dont vous méprisez déja les plaisirs : & ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde ; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugemens du monde ; & enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître : fortifiez leurs volontés timides & chancelantes : vainquez encore une fois le monde dans leur cœur : apprenez-leur que vos jugemens seuls sont à craindre ; que les mépris & les censures des hommes, ne font que donner un nouvel éclat, & ajoûter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve ; & que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elles, que vous-même.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Vocation.

Tunc acceſſit ad Jeſum mater filiorum Zebedæi, cum filiis ſuis; & ait illi: Dic ut ſedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad ſiniſtram, in regno tuo.

Alors la mère des enfans de Zébédée, s'approcha de Jeſus avec ſes deux fils, & lui dit: Ordonnez que mes deux fils que voici, ſoient aſſis dans votre Royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Matth. 20. 20. 21.

QU'IL eſt rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grace, & que les vûes de la Foi ſervent de régle aux projets & aux deſirs d'une tendreſſe toute humaine! Cette mère ne demande pour ſes enfans, qu'une gloire & une grandeur tem-

porelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jesus-Christ, que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un Royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle ; & sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfans, est la situation que Jesus-Christ leur destine, elle les éléve & les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, & usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu seul qui voit nos cœurs, & qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeller à l'état où il nous a préparé dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer & nous conduire : les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de

de la naiſſance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, ſont des guides trompeurs, qui nous font preſque toujours prendre le change. Or, comme ſe tromper ici, eſt de toutes les mépriſes la plus irréparable; je veux aujourd'hui vous expoſer les régles de la Foi ſur un point ſi important de la Doctrine chrétienne.

Il eſt vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, ſont déja entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choiſir; mais il ne ſera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première ſource de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que reſpectant l'ordre de Dieu dans la diverſité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la deſtinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le ſort n'en eſt pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le ſujet de ce diſcours. Le choix d'un état, eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle

où la méprife eft plus ordinaire : le choix d'un état, eft de toutes les circonftances de la vie, celle où la méprife eft plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fauffe vocation : c'eft fur quoi j'ai à vous inftruire. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA fainteté eft la vocation générale de tous les Fidéles ; & le Seigneur nous a tous appellés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous foyons faints & purs en fa préfence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'eft pas la même pour tous les hommes : cette vie eft une terre étrangère, où fe font formées des routes différentes & infinies, par lefquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la célefte patrie ; mais par lefquelles nous ne marchons furement, que lorfque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Frères, la raifon & la foi nous défendent également de penfer, que le Seigneur après nous avoir appellés à la lumière de l'Evan-

gile, en nous faisant naître de parens fidéles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; & que sans rien déterminer sur le genre de vie, & sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison : car ce seroit se figurer, comme ces Philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hazard & à l'avanture, le soin des choses d'ici bas ; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes ; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement ; qui est entraînée par l'impulsion bizarre & fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, sans la former ni la conduire, & qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événemens : ce seroit lui ôter cette providence attentive, & cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure ; qui for-

me cette harmonie & cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnoître un Etre suprême & intelligent, lequel par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce seroit, en un mot, ou nous donner un univers & des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible & plus méprisable que l'homme.

Je dis la foi : car si l'élection des Justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut ; & d'un autre côté, la destinée des méchans, devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets au salut des Justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, & n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des Elus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous, le plan de nos des-

tinées, &, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité ; & que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, & par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant, que la voie que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, & que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, mes Frères, si vous voulez faire attention à la nature de ce choix, & aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premiérement, les passions & les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires ; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection & de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous ; ce n'est donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troisiémement, le bonheur & le repos même de notre vie y est attaché ; il faut donc y consulter plus son goût que

celui des autres, & n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous; il faut donc être sur-tout attentif en le choisissant, aux facilités & aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où sont ceux qui dans le choix d'un état de vie observent toutes ces conditions; & delà concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes; & si nous voulons remonter jusqu'aux premières vûes qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premiérement, mes Frères, est-il de circonstance dans toute la vie, où la maturité, le conseil, les attentions fussent plus nécessaires, que dans le choix dont nous parlons? quelle connoissance n'y faudroit-il pas avoir de soi-même, de peur que

nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche ? quelles prières ferventes & continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies ? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour disposer le ciel par ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière ?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir : une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puériles de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus sérieuse de la vie, & ces paroles irrévocables, qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre : on accoutume de loin notre esprit naissant, à ces images suggé-

rées : le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance : ainſi, avant que nos panchans ſoient développés, & que nous ſachions ce que nous ſommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrétons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : c'eſt le hazard & l'occaſion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de ſortir; & notre vocation à l'autel expire, à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en eſt point où la pruden-

ce chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie : & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix ſi grave & ſi décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions, qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie ? & comment connoîtrez-vous les deſſeins de Dieu ſur votre deſtinée, ſi vous ne daignez pas même le conſulter, & ſi vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même ?

Et c'eſt ici où vous êtes inexcuſables; vous, mes Frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophéte : *Seigneur, montrez-nous vos voies, & découvrez-nous les ſentiers par où vous voulez nous conduire.* Priez-vous ſans ceſſe vous-mêmes, afin que le ciel s'explique ſur leur deſtinée ? & lui dites-vous, comme autrefois les Apôtres : Seigneur, vous qui connoiſſez le cœur de tous les hommes,

Pſ. 24. 4.

apprenez-nous lequel de ces enfans
Act. 1. 24. vous avez choisi : *Ostende quem elegeris :* occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix ? leur faites-vous assés entendre que de-là dépend le nœud de leur salut éternel ; & que les précautions ne sauroient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables ? leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les régles de la foi ; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, & qui semble ne pouvoir venir que du Maître de la nature ; par les talens qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grace, qui ne cesse de nous y convier en secret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent ; par le caractère de nos panchans qui nous en diminuent les dangers ; & enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, & qui connoissant le fond de notre ame, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres ? où sont les parens que des soins si chrétiens & si indispensables occupent ? Hélas !

on n'a garde de donner à des enfans des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage ; on les éloigne même des personnes & des lieux où ils pourroient les recevoir ; on leur éxagère tous les jours les inconvéniens d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas ; on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les destine ; & l'on ne se sert que de leurs passions, pour leur inspirer un choix, qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune : on se persuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains, le plan de nos destinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du ciel pour succéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le second rang dans la

maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom & une fortune médiocre, est un engagement inévitable à choisir Jesus-Christ pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin & accomplir en nous ses desseins de miséricorde; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que sa bonté nous préparoit depuis le commencement des siécles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinoit, & que souvent notre situation temporelle est la première grace qui nous prépare l'éternité: mais cette régle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appellé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Esaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte & établi Roi d'Israel, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition

obſcure & privée. Souvent un Aaron, malgré ſon aîneſſe, eſt appellé au ſacerdoce; & Moïſe ſon cadet, eſt établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel, avec le cours inévitable d'une deſcendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, & les myſtères incompréhenſibles de la grace? Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins éternels de miſéricorde à la bizarrerie des arrangemens humains? les talens propres d'un état, ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inſpire le choix, vient-il avec l'ordre de la naiſſance? & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'eſclave des vûes & des cupidités humaines, un Dieu de chair & de ſang, & vous n'agiſſez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuſe, tout établir dans le monde. Eh! quoi, mes

Frères, pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfans, & le fruit de vos entrailles ? Mais, ajoûtez-vous, il seroit désagréable de les voir traîner leur nom, & prendre des partis peu convenables à leur naissance : mais faut-il qu'ils soient, ou grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu ? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées ? & une fortune médiocre paroît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle ? Mais ils seroient malheureux dans le monde : vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité ? on n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent : vous vous trompez, mes Frères, c'est ainsi qu'elles prospèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables, ces familles heureuses, où chacun est à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfans, parcequ'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons

n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les soutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* Ps. 126. 1. Aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuisent ; il meurt sans postérité ; & son nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, & enseveli leur nom & toute leur grandeur sous leurs ruines ! Laissez vos enfans sous la main de Dieu, mes Frères ; il n'est pour nous de situation sûre, & pour le monde & pour l'éternité, que celle où il nous a placé lui-même.

Et voici la troisiéme source de nos méprises dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état est pour nous l'unique voie de salut que Dieu nous

a préparée : on ne doit donc en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion & la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos panchans & de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples & le bonheur des Empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, & qui en font l'ordre & l'harmonie ; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la Religion appelle saint & honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut : le silence, la retraite, l'austérité même des Cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils, qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appellé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du

ciel, qui fait la sûreté. Loth est fidéle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'éxemple d'un Juste, les déréglemens d'une ville criminelle; & il tombe sur la montagne où il s'étoit arrété contre l'ordre de l'Ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; & la Cour, un lieu de grace & de sanctification, si l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il feroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant & de plus agréable, plutôt que par les secours & les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! car remontons à la source: d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature, que par celle des emplois militaires: d'où vient qu'un

autre a ſuivi la route des armes ? c'eſt que ſon nom & les ſervices de ſes ancêtres lui permettoient d'aſpirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laiſſé dans l'obſcurité d'une vie privée : pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ſes biens une Charge qui l'approche de la perſonne du Prince ? c'eſt que ſous les yeux du maître, on eſt plus près de la ſource des graces. Quels ſont les motifs qui conduiſent cet autre à l'autel ſaint ? que vient-il chercher dans l'Egliſe ? ſes tréſors, ou ſes fonctions ? ſes honneurs, ou ſes miniſtères ? l'éclat du Sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore ? Il apporte pour toute marque de vocation à un miniſtère d'humilité, des vûes d'élévation & de gloire ; à un miniſtère de travail & de ſollicitude, des eſpérances de repos & de molleſſe ; à un miniſtère de déſintéreſſement, de modeſtie & de charité, des projets de luxe, de profuſion & d'abondance ; & comme cet infidéle Héliodore, il ne vient dans le Temple, que parce-qu'il a toujours oui dire qu'il y trouveroit des richeſſes immenſes, & les dépouilles ſaintes des peuples.

C'eſt la cupidité toute ſeule qui fait d'ordinaire la diverſité de nos deſtinées : car outre que l'Eſprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui eſt l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité : ce ſont des vûes de fortune, d'élévation, de plaiſir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occaſions d'orgueil, d'ambition, de molleſſe, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos panchans infortunés pour ces vices. Vous ſerez donc un mondain voluptueux, un courtiſan ambitieux, un homme de guerre impie, un Magiſtrat injuſte, un Miniſtre corrompu, puiſque vous n'avez choiſi le monde que pour ſes plaiſirs ; la Cour, que pour la faveur ; les armes, que pour la licence ; la robe, que pour une vaine diſtinction ; l'autel, que pour les honneurs & les richeſſes du Sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favoriſant les paſſions qui vous l'ont inſpiré : vous ſerez placé ſur les premiers Tribunaux de la Juſtice ;

vous parviendrez à la faveur du Prince ; vous ferez diſtingué par tous les honneurs militaires ; vous ferez élevé ſur le trône du Sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles feront des dons que Dieu vous fera dans ſa colère ; & comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en feront les inſtrumens & la plus juſte peine.

Mais ſi ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût, & les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naiſſant, & qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature ; dernière ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie.

En effet comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les complaiſances qui coûtent au cœur y ſont dangereuſes ; les déterminations où le reſpect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres panchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume ; & tout ce qui s'y décide ſans nous

& comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, & qui nous force à des choix que tous nos panchans désavouent. Tel prend le parti des armes, & suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté: tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que deshonorer son nom par une alliance inégale: telle sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, & s'établir convenablement dans le monde, un azile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure & rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa des-

tinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'oſe produire des déſirs qui contrediroient leurs deſſeins : on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres & de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait & de vocation pour la retraite : ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Egliſe des miniſtres que l'Egliſe n'appelle point, & qui n'acceptent le ſaint miniſtère que comme un joug odieux qu'une injuſte loi leur impoſe : enfin, pourvû que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en pei-

ne que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le déſeſpoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la préſence de ces malheureuſes victimes ſera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés; & que le malheur de leur deſtinée ſollicitera puiſſamment votre juſtice à venger leur ſang contre les auteurs de leur être, & de leur éternelle infortune! C'eſt ainſi que l'imprudence, l'ordre de la naiſſance, la cupidité, les égards humains, décident de la deſtinée de preſque tous les hommes: & delà tant de mécontentemens dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles & de divorces dans les familles, tant de murmures & de chagrins à la Cour, tant de dégoût dans le ſervice, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les Cloîtres. De-là chacun ſe plaint de ſa condition, & envie celle d'autrui: la femme du monde regarde l'épouſe de Jeſus-Chriſt comme heureuſe; l'épouſe de Jeſus-Chriſt inſenſée ne forme des déſirs que pour reſſembler à la femme du monde: le courtiſan ſou-

pire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la Cour. Delà enfin nul n'eſt heureux dans le monde, parceque nul preſque n'y eſt à ſa place. Mais ſi de toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus ordinaire, c'eſt auſſi celle où la mépriſe eſt le plus à craindre.

II. PARTIE. DE toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt le plus à craindre, ſoit que vous la conſidériez du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits, du côté des graces & des ſecours dont elle nous prive, ou enfin du côté des ſuites preſque toujours irréparables qu'elle traîne après ſoi.

Du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits. En effet en nous donnant l'être & la liberté, il ne s'eſt pas départi des droits qu'il avoit ſur ſon ouvrage. Ce n'eſt pas à nous à diſpoſer de nous-mêmes: c'eſt à lui ſeul à nous employer ſelon les vûes qu'il s'eſt propoſées en nous formant, & à régler l'uſage des talens que nous n'avons

reçus

reçus que de lui. Auſſi à peine le premier homme fut-il ſorti de ſes mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être ſa demeure; & il ſemble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire ſentir à tous ſes deſcendans, que c'étoit à lui ſeul à nous marquer un emploi & une occupation dans cet Univers où il nous a placés.

Mais quand ſa ſouveraineté ne lui donneroit pas ce droit ſur la créature, ſa ſageſſe devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées. Car connoiſſant tout ſeul les plus ſecrets panchans de nos cœurs; développant déja dans les premières ébauches de nos paſſions, tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille diſpoſitions cachées que nous ne connoiſſons pas, & qui n'attendent que l'occaſion pour paroître; ſeul, lorſqu'il tira tout du néant, & qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable & ce cours harmonieux

que la durée des tems n'a jamais pu altérer, il pût prévoir quelles étoient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siécle, de la nation, du pays, de la naissance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre salut, & en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil & toute la suite de notre destinée. Aussi les Apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidéle, que parcequ'il connoît les cœurs: *Vous*
Act. 1. 24. *qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.*

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connoît, & nous ne nous connoissons pas nous-mêmes: nos panchans nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vûe: tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée: & il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parceque nous ne nous connoissons pas assés pour décider sur ce qui nous convient:

nous sortons même des mains de la souveraineté & de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides & nos soutiens : & semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition & à notre caprice les dons & les talens dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui ; & au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des graces & des secours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les ministères sont différens dans le corps de Jesus-Christ, les dons & les graces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, & pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de sa miséricorde des graces de magistrature,

pour ainſi dire, de ſacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de perſonne privée; des graces de mariage, de célibat, de cour, & de retraite: & comme Dieu ne deſtine jamais la fin, ſans préparer en même tems les moyens pour y arriver; en marquant dans ſes conſeils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il a attaché à ce choix des ſecours propres & ſinguliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes Frères, pour participer aux graces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'eſt à vous-même à vous ſoutenir: s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas ſa main ſecourable, & vous y marcherez tout ſeul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ſes conſeils éternels: vous êtes ſorti du plan de ſa providence; ce n'eſt pas à lui à rétracter la ſtabilité de ſes deſſeins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur: vous n'avez pas

choisi la situation & le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, & qui ne sauroit plus recevoir les influences & l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des graces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence : il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde & de ses périls : il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, & de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, & qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit ; une ame simple & timide, un esprit paisible & naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets & continuels de vous consacrer à lui : mais malgré tous ces attraits & tous ces signes heureux où les desseins de Dieu sur vous paroif-

ſoient écrits en caractères ſi intelligibles, vous vous êtes engagé ſous un joug différent : ah ! la ſainteté du lit nuptial ſera donc pour vous une occaſion de luxure & d'incontinence ; vous violerez la foi d'un ſacrement honorable ; vos enfans trouveront dans vos exemples le modéle de leurs déſordres : le monde où vous n'étiez pas appellé vous ſéduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, feront pour vous des occaſions infaillibles de chûte : tout deviendra tentation ou écueil à votre foibleſſe : les plaiſirs les plus innocens ſouilleront votre cœur ; les objets les plus indifférens, feront funeſtes à votre innocence : les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injuſtes uſages : & où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre ſituation feront en ſûreté, vous n'y trouverez qu'un triſte naufrage. Ainſi la mer engloutit autrefois un Prophéte infidéle malgré le ſecours d'un navire & l'habileté des Pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'el-

le respecte les seules traces, & qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des Apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher sur les flots, & de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide; & le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple fidéle; il vous avoit préparé les graces de cet état; & c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux: les dissolutions même du premier âge, des panchans tumultueux de gloire & d'ambition, un cœur trop vif & trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assés qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place: cependant vous avez usurpé cet honneur divin: vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint: vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute seule devoit vous élever: vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humi-

lité & à l'innocence: vous avez obtenu en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant: mais qu'avez-vous fait? tous vos miniſtères vont devenir pour vous des écueils: le tribunal ſera le piége de votre innocence; la chaire le théâtre de votre orgueil; l'autel le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres l'occaſion de vos profuſions & de vos déſordres; le commerce des choſes ſaintes, la ſource de votre irreligion & de votre endurciſſement: ſi vous êtes paſteur, vous ſerez un mercénaire: ſi vous êtes élevé ſur le trône ſacerdotal, vous ſerez un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu: d'où viennent ces malheurs? votre vocation eſt l'ouvrage de l'homme; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur: vous poſſédez le don de Dieu avec injuſtice; vous en uſerez avec profanation: vous avez ſouillé le Sanctuaire en y entrant; vous le déſhonorerez en le gouvernant: vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu & les hommes, entre la terre & le ciel; vous n'êtes que l'anathême du ciel, & le ſcandale de la terre.

Hélas ! mes Frères, ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces attachées à leur état ; ſi le diſciple perfide devient prévaricateur, & déchoit de la grace & du miniſtère de l'Apoſtolat où Jeſus-Chriſt lui-même l'avoit appellé ; ſi Salomon établi Roi par la volonté du Seigneur, & avec des marques ſi éclatantes & ſi ſingulières de ſa protection & de ſa bienveillance, trouve dans les périls de la Royauté des écueils où toute ſa foibleſſe vient échouer ; quelle pourroit être la deſtinée de ceux, qui privés des mêmes ſecours, ſont expoſés aux mêmes dangers ? ſi la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chûtes quand elle y marchera toute ſeule ?

On eſt ſurpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des Chrétiens ayent ſi fort dégénéré : on ſe demande d'où vient que nos ſiécles ſont ſi différens de ceux de nos pères ; que tous les états ont corrompu leur voie ; que la magiſtrature n'eſt preſque plus qu'une honorable

oisiveté, ou un art de faire servir les loix à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irreligion & de licence ; que la Cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins & pour les délassemens publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique ; que l'art des arts, l'honneur du Sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition & de cupidité ; que la contagion n'a pas même épargné ces aziles saints & religieux élevés au milieu de nous; & que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y régne quelquefois plus que dans le monde même: on en est, dis-je, surpris; & les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, & lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile

à trouver : tout eſt corrompu, parceque nul preſque n'eſt à la place où il devroit être : de-là le Magiſtrat devenu l'arbitre des paſſions humaines ſans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, ſi néceſſaires pour remplir ſes fonctions, n'eſt plus qu'un phantôme revétu d'une robe de juſtice & de dignité, qui tourne à tout vent, & qui fait preſque autant de chûtes que de démarches : de-là le courtiſan engagé dans une vie de molleſſe, d'ambition, de diſſimulation, de plaiſir, & privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette perſuaſion vive des vérités éternelles, qui conſerva purs & ſans tache les Daniel & les Eſther au milieu même d'une Cour infidéle, devient bientôt le triſte jouet de toutes les cupidités humaines, & ne connoît plus d'autre maître, qu'un maître mortel, & d'autre divinité que la fortune : de-là l'homme de guerre environné de tous les périls de ſon état, ſans les ſecours de cette ſageſſe, de cette foi courageuſe, qui ſeule a pu ſanctifier les Joſué, les Gédéon, les David, &

tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-tems contre des déréglemens dont il porte déja toutes les dispositions dans son cœur : de-là le ministre de Jesus-Christ destiné à être le sel de la terre, & à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, & que rien ne peut souiller: de-là enfin le Solitaire, ou la Vierge consacrée à Jesus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, & n'ayant pas reçû l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment & même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse ; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur ; cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes ; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes ; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder ; tombent loin des périls, & d'un lieu de sûreté se font une occasion de chûte.

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation : & de cette dépravation, & de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie, est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce n'est pas ainsi qu'on arrive : je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule, qui s'avise même d'entrer là dessus en scrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, & tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés

ſous votre miniſtère ; les abus autoriſés, les deſſeins utiles mépriſés : réparez, ſi vous le pouvez, ces déſordres que vous ne ſauriez même connoître, & que votre éxemple perpétuera peut-être juſqu'aux derniers âges de la Monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu ſaint, les inſtructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les éxemples ; les loix avilies & ſans vigueur, par l'affoibliſſement & les tranſgreſſions du Légiſlateur ; les Miniſtres autoriſés dans leurs prévarications, par l'infidélité du Paſteur principal ; les pécheurs confirmés dans le crime ; les foibles, ſans ſecours ; les Juſtes, ſans conſolation ; les Sacremens, ſans fruit ; les prières de l'Egliſe, ſans utilité ; le Miniſtère, ſans reſpect & ſans dignité ; toutes les ſources de la grace fermées aux fidéles, par la corruption de ceux qui devoient les répandre, & en être les canaux ſacrés ; la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un Miniſtre fidéle, la grace & le ſalut. Sondez, ſi vous le pouvez, cet abîme ; & trouvez-y, ſi vous le pou-

vez encore, une reſſource.

Si vous êtes entré dans une maiſon ſainte, vos mœurs devenues un modéle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères, par vos éxemples; leur vocation ébranlée, par vos dégoûts; leur docilité révoltée, par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu ſaint, par vos diſcours; la tiédeur & le déſordre perpétués après votre mort, par le ſeul ſouvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inſpirez à des enfans infortunés des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes, & les crimes infinis dont ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu: auſſi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injuſtices, par vos largeſſes; vos ſcandales, par des éxemples de vertu; vos haines & vos vengeances, par des actions de charité & de miſéricorde: mais verſez des torrens de larmes; dédommagerez-vous jamais Jeſus-Chriſt de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur ſalut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le

défaut de talens d'un Miniſtre, que votre cupidité, & non la vocation du ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Egliſe ? mais diſtribuez tout votre bien aux pauvres ; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle & mondaine, que votre crédit ſeul aura placée à la tête des épouſes de Jeſus-Chriſt, fera dans la maiſon de Dieu ; les relâchemens qu'elle y portera ; les ames qu'elle y ſéduira ; les graces qu'elle y anéantira ; les biens qu'elle y empêchera ; les paſſions qu'elle y introduira ; les obſtacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'eſprit primitif, & au rétabliſſement des régles ſaintes ? Ah ! votre repentir & vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne ſauroient plus réparer : ou, pour parler plus éxactement, vous ne vous en repentirez jamais ; & les larmes, pour les pleurer, ne vous ſeront jamais accordées.

Mais ſi les ſuites de cette mépriſe ſont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inſpirée, elles ne le ſont pas moins pour vous, qui avez eu le

malheur de vous méprendre : car je ſuppoſe même que vous en êtes touché de repentir ; quels remédes vous preſcrire ? quelles meſures prendre ? Vous êtes revétu d'une dignité ſainte; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il diſſimuler l'ignominie de l'Egliſe en vous y ſouffrant ? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'aſſemblée des Fidéles? faut-il vous y laiſſer contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? & d'ailleurs, votre repentir ſera-t-il même aſſés héroïque, pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, ſans leſquels pourtant il n'eſt point de ſalut pour vous ? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'eſt plus en votre pouvoir de ſortir; êtes-vous obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ? mais d'un autre côté, vous ſauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne ſauroit être la voie de votre ſalut ?

O mon Dieu ! vous qui tenez entre vos mains les deſtinées des hommes, quelles reſſources inconnues peut-il

rester à votre grace pour ces ames infortunées ? & votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent ? Oui, mes Frères, & c'est une vérité de la Foi ; quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux loix de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur : & quoique la Loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appellés ; il restoit encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, & le grand Roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa douceur & de sa clémence : mais que ces graces étoient rares ! une Esther toute seule en a été favorisée : & qu'on est à plaindre, si condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siécle entier fournit à peine un éxemple !

Ce n'est pas que je veuille ici jetter de vaines allarmes dans les conscien-

ces : la vérité ne trouble que pour inſtruire & pour conſoler. Ainſi, mon cher Auditeur, ſi vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut ; banniſſez toutes vûes humaines ; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie ; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, & mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre ſort, qu'il ne le laiſſe jamais entre vos mains. Si le choix eſt déja fait, & que vous doutiez ſi les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vûes de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus ſûre marque que vous y êtes appellé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuſe où vous vivez, en une ſainte vivacité ; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi ; ces négligences coupables, en des attentions religieuſes ; ce mépris

de vos obligations, en une fidélité qui vous faſſe reſpecter ce que vous devez aimer; & ne vous calmez jamais ſur la vérité de votre vocation, que lorſque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'ait point du tout préſidé à votre choix : ſi l'imprudence, le reſpect humain, les paſſions ſeules vous ont formé un état de vie, votre ſort eſt à plaindre, je l'avoue ; mais il n'eſt pas déſeſpéré : vous êtes loin du Royaume des cieux, il eſt vrai ; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuſte, les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans ſon ordre ; mais le cœur y eſt toujours quand il ſe donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas deſtinée ; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir ſincère, ſanctifient tous les états ; & on eſt toujours à ſa place, quand on ſert & qu'on aime le Seigneur : vous vous êtes expoſé ſur une

mer orageuse contre son ordre, comme le Prophéte Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme: il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre; & dites-lui: Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer: *De ventre inferi clamavi.* Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve: un monstre énorme me tient captif & m'environne de toutes parts: *Abyssus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête: *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusée de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement: *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères! vous qui les portâtes sur vos aîles à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous; vous

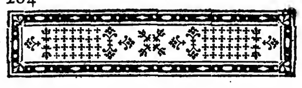
Jon. 2. 3. & seq.

ſaurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me ſuis jetté : l'abîme entend votre voix; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; & il ne vous ſera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que ſi j'étois dans l'enceinte de Jéruſalem : *Et ſublevabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui ſemble m'interdire tout eſpoir de retour, j'eſpère que j'aurai encore la conſolation de revoir votre Temple ſaint, de vous y offrir mes actions de graces, & de vous y appaiſer, en mêlant au ſang des victimes, les larmes d'un repentir ſincère : *Verumtamen rursùs videbo Templum ſanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obſtinent à vous fuir encore, & ſe font par un déſeſpoir orgueilleux, de l'excès de leur miſère, une raiſon pour ne plus ſouhaiter leur délivrance, ſoient abandonnés de votre miſéricorde, puiſqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui cuſtodiunt vanitates fruſtrà, miſericor-*

diam suam derelinquunt. Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténébres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidéle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril : je ne retracterai jamais les promesses que mon ame pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé, & de m'être soustrait à vos ordres, & une attention continuelle à mériter par l'observance éxacte de vos commandemens, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidéles.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE JEUDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

Le mauvais Riche.

Crucior in hac flammâ.

Je ſuis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

QUELS ſont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creuſé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il eſt enſeveli, & allumé le feu vengeur qui le dévore ? eſt-ce un profanateur de ſon propre corps ? a-t-il trempé ſes mains dans le ſang innocent ? a-t-il fait de la veuve & de l'orphelin la proie de ſes injuſtices ? eſt-ce un homme ſans foi, ſans mœurs,

mœurs, ſans caractère, un monſtre d'iniquité ?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce & paiſible, où l'on n'accorde rien aux paſſions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour propre, eſt une vie chrétienne ; & que ne pas faire le mal, c'eſt tout l'Evangile. Ce réprouvé qui ſort aujourd'hui de l'abîme pour vous inſtruire, étoit riche, dit Jeſus-Chriſt ; il étoit vétu de pourpre & de lin ; il faiſoit tous les jours bonne chère : du reſte moins attentif qu'il n'auroit dû, aux beſoins de Lazare qui languiſſoit à ſa porte ; voilà tous ſes crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la diſſolution de ſes mœurs ; ce n'eſt pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens ; il en goûtoit toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le ſujet de ſa condamnation : nous ſerions téméraires de lui préter des déſordres que ſon hiſtoire tait, dont Jeſus-Chriſt l'abſout par ſon ſilence : nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le ſens & l'eſprit de cette hiſtoire, & détruiſant tout

le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, mes Frères, que Jesus-Christ vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré ? On sait assés que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans son Royaume : toute l'Ecriture est une prédiction continuelle du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, & dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez-là, & que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer & de ses flammes.

Voilà l'esprit & la fin de l'histoire que Jesus-Christ nous raconte aujourd'hui ; & c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réfléxions

édifiantes, toute la ſuite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jeſus-Chriſt du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui n'eſt accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de ſon ſupplice, vous en verrez la condamnation, & la déplorable deſtinée. C'eſt-à-dire, l'innocence du monde expoſée & condamnée : c'eſt le ſujet de cette homélie. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

IL importe peu à notre inſtruction, mes Frères, d'éclaircir, ſi Jeſus-Chriſt a voulu nous raconter ici une hiſtoire véritable arrivée dans Jéruſalem, ou ſeulement envelopper, ſelon ſa coutume, ſous des traits paraboliques, les vérités de ſa doctrine. Qu'il ſe repréſente, comme un Paſteur tendre & empreſſé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, & tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté ſur ſes épaules ; ou qu'effectivement il aille juſques dans Samarie chercher une Péchereſſe pour la retirer de ſes égaremens ; la parabole ne réveille pas

moins la conſcience du pécheur que l'hiſtoire : ainſi, que la condamnation de notre Riche infortuné ſoit un fait, ou une figure ; la vérité qu'on prétend y établir, n'en eſt pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche :
Luc. 16. 19. *Homo quidam erat dives.* Il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime : il étoit né heureux, *erat dives.* Jeſus-Chriſt n'ajoûte rien d'odieux à cette circonſtance : on ne nous dit pas, que né dans la pouſſière, deſcendu d'une Tribu obſcure, & ſorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jéruſalem pauvre & dépourvu de tout ; & que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues & toujours ſuſpectes, il ſe fût élevé à ce point d'abondance & de proſpérité, où il avoit depuis paru dans le monde, & qu'il eût joui avec inſolence d'un bien qu'il avoit acquis avec baſſeſſe. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui ſur la miſère publique eût élevé une fortune monſtrueuſe ; qui eût éxigé pour

lui-même les tributs dûs à César ; & qui ensuite à prix d'argent eût acheté un nom, & exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités & la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner que descendu d'un père avare & ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité ; le silence de Jesus-Christ le justifie sur tous ces reproches ; il étoit riche, *erat dives* ; il jouissoit paisiblement du patrimoine de ses pères ; libre d'ambition, éxempt de souci, environné de plaisirs tranquilles & domestiques, & ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui posséde des richesses dans des circonstances plus innocentes ? Cependant voilà le premier dégré de sa réprobation : il étoit riche, *erat dives.*

En second lieu, il étoit vétu de pourpre & de lin : *Induebatur purpurâ & bysso.* La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuse : mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang & à sa naissance ; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier &

le marchand ſouffriſſent de ſes vanités & de ſa magnificence; & qu'enfin, comme dit le Prophéte, ſon orgueil & ſon oſtentation ſurpaſſaſſent
Iſ. 16. 6. ſes forces ? *Superbia ejus & arrogantia ejus, ... pluſquam fortitudo ejus.* Son ſiécle ne connoiſſoit pas encore des déſordres ſi communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de proſpérité fait diſputer de faſte le publicain avec les Princes du peuple; où les miſères publiques, en augmentant les murmures, ſemblent augmenter les profuſions; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur viſage; & où l'on eſt modeſte quand on n'outre pas le luxe établi, & qu'on ne fait que ſe conformer à la folie & à l'excès de l'uſage. On ne reproche point à notre Riche infortuné, que dans les ſoins de ſa parure, il entrât des deſſeins de paſſion & de crime, ni cette prétendue ſimplicité d'intention, toujours alléguée & toujours fauſſe, ſur laquelle, femmes du monde, vous excuſez tant l'indécence & l'artifice de vos ajuſtemens. En un mot, ce Riche étoit

vêtu ſuperbement ; il aimoit la ſplendeur & la magnificence : & dans la Synagogue, où le culte étoit encore ſenſible & groſſier ; où l'on croyoit que la magnificence du Temple toute ſeule, & l'appareil des ſacrifices honoroient le Seigneur ; où l'éclat extérieur des cérémonies en faiſoit toute la majeſté ; où Dieu même ne s'étoit montré que ſous des ſymboles de grandeur & de gloire, il ſemble que cet excès étoit plus pardonnable que ſous l'Evangile, où Jeſus-Chriſt, pauvre & humilié, eſt devenu une leçon, & un devoir en même-tems de modeſtie & de ſimplicité à tous les Fidéles.

En troiſiéme lieu, il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidie ſplendidè* ; mais la Loi de Moyſe ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuſe attention ſur les ſens, que la loi de l'Evangile nous a depuis preſcrite. Le lait & le miel étoient renfermés dans les promeſſes faites aux enfans d'Abraham ; & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été pro-

posée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement ; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la Loi, ou manqué à l'observance des jeûnes, & de tant d'abstinences qu'elle prescrivoit? Il ne se faisoit pas de sa naissance, de ses grands biens, & de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces loix rigoureuses. Observateur fidéle des traditions de ses pères, il distinguoit les tems & les jours ; & quoiqu'il vécût dans les délices, il savoit, quand il le faloit, s'affliger avec son peuple, & expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la Loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère, *quotidie ;* mais son revenu pouvoit soutenir cette dépense. Ce n'est pas assés de la bonne chère ; elle étoit encore somptueuse & magnifique, *splendidè :* mais on n'ajoûte pas qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; que les libertins & les impies fussent ses convives ; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement

de ses repas : il n'est point marqué qu'au sortir de-là, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, & se délasser des fatigues de la bonne chère ; que saisi de la fureur du jeu, il en fit son occupation ordinaire, & risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfans, & l'héritage de ses ancêtres ; ou qu'enfin, des entretiens dangereux, & des commerces de passion, remplissent le reste de ses journées. Sur la religion & la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; il ne faisoit pas l'esprit fort, & ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de son peuple, & sur ses manifestations aux Patriarches : il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire ; les superstitions des Pharisiens, les erreurs des Saducéens, les disputes & les animosités de ces deux sectes, qui déchiroient la Synagogue, ne lui faisoient pas conclure, que la Synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ses loix & dans son culte, & que la Reli-

gion étoit une invention humaine : il offroit les ſacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions preſcrites : en un mot, il n'eſt pas appellé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidéle, fier, injuſte, déloyal. Il ne ſe ſervoit pas de ſes biens pour corrompre l'innocence : le lit de ſon prochain étoit pour lui inviolable : la réputation & la proſpérité d'autrui, ne l'avoient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : & de la manière dont on nous parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faiſant de la dépenſe dans Jéruſalem, menant une vie douce & tranquille ; d'ailleurs eſſentiel ſur la probité, réglé dans ſes mœurs, vivant ſans reproche, & ſelon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à ſa table les citoyens & les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le ſiécle loue, que la voix publique éxalte, qu'on propoſe pour modéles, & que la piété elle-même n'oſeroit ſouvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, & tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort cou-

pable ? & si quelqu'un avant Jesus-Christ avoit prononcé que cette voie est la voie qui méne à la perdition, & que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion & la dureté du zèle ? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israel, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? & faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel ? *Ergone Jonathas morietur ?* Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais Riche ; cependant de quoi s'agit-il ? venons au fonds ; n'ajoûtez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche ; il étoit vétu magnifiquement ; il faisoit bonne chère : que trouvez-vous-là de si énorme & de si criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs & vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le trouve vertueux ; & dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlois ici comme un sage mondain, ce seroit un modéle que je vous proposerois à suivre.

1. Reg. 14. 45.

Que dites-vous tous les jours vous-

mêmes, de ceux qui lui reſſemblent ? Un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur ; ſa table eſt ſervie avec propreté & magnificence : du reſte, il eſt homme eſſentiel, ami ſolide, & plein de cette probité qui fait la véritable religion & la ſolide vertu. C'eſt peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu ! des paralléles injurieux à la piété de vos ſerviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, & non pas comme tels & telles à qui la dévotion a gâté l'eſprit, & qui décrient la véritable piété par des façons ſauvages & des ſingularités indiſcrétes. Voilà le monde, mes Frères ; & ce qui me fait trembler, c'eſt que le ſeul réprouvé que Jeſus-Chriſt nous faſſe paroître dans l'Evangile, ſe trouveroit preſque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'oppoſerez-vous ici ſa dureté envers Lazare ; & du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-deſſus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec S. Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre

bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse : si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, & vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil sum* : l'aumône aide à expier les péchés dont on se repent ; mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit ; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique ; & quoiqu'y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la Loi.

1. Cor. 13. 2.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre Riche voluptueux, & peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avoit*, continue Jesus-Christ, *un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce Riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table ; mais personne ne lui en donnoit*. Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sai quoi qui blesse tous les sentimens même de l'humanité : le spectacle d'un volup-

Luc. 16. 20. 21.

tueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, & insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, & réduit à souhaiter des miettes, pour appaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse ; & la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais raprochons-en toutes les circonstances, & vous verrez que Jesus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce Riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, & manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : Vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, & que la vie molle & voluptueuse du Riche, en fait comme le fond & le sujet principal.

Premiérement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus* ; or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés, qui ont toute une ville pour témoin & pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs

importunités éternelles, font de purs artifices; & que l'oisiveté bien plus que le besoin, forme leurs plaintes & leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre Riche pouvoit s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux & plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, étoit couché à la porte de ce Riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet si digne de pitié auroit dû l'attendrir sans doute : mais du moins, c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce Riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux; & qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison, son azile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon

cher Auditeur, de faire quelque largeſſe ; mais l'empreſſement d'éloigner de vos yeux un objet ſi dégoûtant, y eût eu plus de part, que le deſir de ſoulager un membre de Jeſus-Chriſt : peut-être même, pour épargner à votre délicateſſe un ſeul inſtant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, & qu'un domeſtique eût été chargé de votre part d'en être le diſtributeur; au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuſes que votre ame étale aux yeux de Dieu, & d'expier tous les crimes de vos regards, en les laiſſant repoſer ſur un objet déſagréable : ainſi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicateſſe, que le réprouvé de notre Evangile, par ſon indifférence & par ſon oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table ; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées : on ſe contente de remarquer qu'il les ſouhaitoit, *cupiebat* : on n'accuſe pas le Riche de les lui

avoir refuſées ; mais ſeulement que perſonne ne les lui donnoit : *Nemo illi dabat.* Il n'eſt point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expoſe ſa faim & ſes miſères. Lazare ſe tait, & laiſſe parler ſes plaies en ſa faveur. Cette retenue ſembloit ſolliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais ſon rang, ſa diſſipation, ſes plaiſirs, ne lui permettent guères de deſcendre dans ce détail, & d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domeſtiques infidéles, de ſecourir ce mendiant ; car voilà où ſe borne tous les jours la libéralité de ſes ſemblables. En un mot, on ne nous le repréſente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence & de défaut d'attention.

Auſſi lorſqu'Abraham, du haut de la demeure céleſte, lui apprend le ſujet de ſa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jeſus-Chriſt le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revétu ; il avoit faim, & vous ne l'avez pas raſſaſié ; il étoit malade, & vous

ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre ; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité : vos pères avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédoient rien ; ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant soupiré : vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promesse ; vous n'avez pas été béni en moi, & votre sort est avec les infidéles : vous avez fait du lieu de votre pélerinage, le lieu de vos délices ; cette injuste félicité ne pouvoit pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris & vos joies se changent en grincement de dents, & vos plaisirs d'un instant, en des tourmens qui ne finissent plus : *Recordare, fili, quia*

recepiſti bona in vitâ tuâ, Lazarus autem mala; hic conſolatur, tu verò cruciaris. Voilà ſon grand crime; une vie paſſée dans les plaiſirs de l'abondance, & dans la molleſſe; voilà ce qui l'a damné : & nous ſerions téméraires d'en chercher d'autres raiſons, que celles que l'Eſprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes ſurpris, mes Frères? vous ignorez donc que c'eſt un crime pour des Chrétiens, de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer n'eſt ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injuſtes? Ah! ſi un diſciple de Moyſe, vivant ſous une loi encore imparfaite & charnelle, où les vertus qu'on éxigeoit étoient moins ſublimes, le détachement moins rigoureux, l'uſage des ſens moins ſévère, eſt réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuſe, ſans vice ni vertu; un membre de Jeſus-Chriſt crucifié; un enfant de la Loi nouvelle; un diſciple de l'Evangile, où les vertus ordonnées ſont ſi parfaites; la violence ſi continuelle, les plaiſirs ſi interdits, les ſouffrances

ſi néceſſaires ; où l'uſage des ſens eſt environné de tant de préceptes & de conſeils rigoureux ; où la Croix eſt le ſceau de ceux qui ſont prédeſtinés ; vous croiriez qu'il ſeroit traité plus favorablement en ne refuſant rien à ſes ſens, & s'abſtenant ſeulement, comme ce Riche, des excès crians, & des plaiſirs injuſtes & honteux ?

Mais, mes Frères, c'eſt une vérité du ſalut, qu'un Chrétien ne peut être prédeſtiné, que pour être rendu ici bas conforme à l'image de Jeſus-Chriſt : ſi vos mœurs ne ſont pas une expreſſion des ſiennes ; ſi le Père ne retrouve pas en vous la reſſemblance de ſon Fils ; ſi le membre porte des traits différens du Chef, & que ce ſoit une alliance monſtrueuſe de les unir enſemble ; vous ſerez rejetté, comme une image infidéle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, & qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, & qu'on ne ſauroit aſſortir au reſte du corps.

Or, je vous demande, mes Frères ; pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni

impie, ni ſacrilége, ni injuſte? Jeſus-Chriſt s'eſt-il contenté de ne faire tort à perſonne; de ne point ſoulever les peuples; de rendre à Céſar ce qui eſt dû à Céſar; de n'être pas un buveur & un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ſes ennemis même d'aucun péché groſſier; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain, & un ennemi de la Loi? a-t-il borné là toutes ſes vertus? n'a-t-il pas été doux & humble de cœur? n'a-t-il pas prié pour ſes ennemis? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? s'eſt-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, & pour le reprendre? a-t-il cru que le ſalut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? a-t-il couru après les plaiſirs, lui qui les a maudits, & qui a déclaré que le monde ſe réjouiroit, mais que ſes diſciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, & ſeroient dans la triſteſſe? a-t-il cherché les honneurs & les diſtinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché ſa gloire, mais la gloire de ſon Père, & qui s'eſt caché lorſqu'on a voulu le faire Roi? a-t-il mené une vie douce

& agréable, lui qui a porté ſa croix, dès le premier inſtant de ſa vie mortelle, & qui a conſommé ſa courſe par la conſommation de ſes ſouffrances? Voilà votre modéle; ſoyez mondain, ſoyez ſolitaire; à la Cour, ou dans le Cloître; conſacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur & les ſoins du mariage, ſi vous ne portez pas l'image de Jeſus-Chriſt, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre deſtinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, & que la conſcience ne vous reproche pas de vice groſſier & criant: & il eſt ſi vrai que cet état ne vous laiſſe point d'allarmes ſur le ſalut, que lorſque nous vous propoſons d'imiter l'éxemple de ceux qui après avoir mené une vie ſemblable à la vôtre, en ont connu le danger, ſe ſont retirés des plaiſirs & des diſſipations du monde, & leur ont fait ſuccéder, la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres ſaintes; vous répondez qu'il eſt dangereux de le prendre ſi haut; vous vous croyez plus ſage en évi-

tant ces prétendus excès, & vous ne voyez rien à changer à votre conduite. S. Augustin se plaignoit autrefois que certains payens de son tems, refusoient de se convertir à la Foi, parcequ'ils menoient une vie réglée selon le monde. Lorsqu'on les exhortoit, dit ce Père, à passer du côté des Chrétiens : Il est question de bien vivre, répondoient-ils, *bene vivere opus est.* Que m'ordonnera Jesus - Christ que vous me prêchez ? *quid mihi præcepturus est Christus ?* que je méne une vie éxempte de blâme ? *ut bene vivam?* Je la méne depuis long-tems; je ne fais tort à personne; je ne souille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam bene vivo ; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer,& d'embrasser une Religion nouvelle ? si ma vie étoit criminelle, vous auriez raison de me proposer une Loi qui régle les mœurs, & qui défend les excès : mais si, sans la Loi de Jesus-Christ, je les évite; Jesus-Christ ne m'est donc plus nécessaire ? *Quid mihi necessarius est Christus ?*

Voilà précisément, mes Frères, la situation de ces chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du siécle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle : lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux éxemples des Saints & de Jesus-Christ ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde & à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point ; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule ; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus est :* d'être bon citoyen, époux fidéle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère ; que voilà l'essentiel ; qu'avec ces vertus on se sauve partout, & que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam bene vivo ; quid mihi necessarius est Christus ?*

S. Aug. in Joan. 45.

Mais

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père fur le même fujet dans un autre endroit : leur conduite eft irréprochable felon le monde : ils font hommes de probité, femmes régulières ; ils honorent leurs parens ; ils ne trompent pas leurs frères ; ils font fidéles dans leurs promeffes ; ils ne font point d'injuftice, mais ils ne font pas Chrétiens : *Chriftiani non funt :* pourquoi cela ? les Chrétiens ont crucifié leur chair avec fes défirs ; & vous nourriffez, & vous flattez fans ceffe ces ennemis domeftiques : les Chrétiens ne font pas de ce monde ; & vous en êtes l'efclave, le partifan & l'apologifte:les Chrétiens gémiffent fans ceffe au fond du cœur fur les périls des fens, & des objets de la vanité qui les environnent ; & vous les aimez : les Chrétiens fe font une violence continuelle ; & vous vivez dans une indolence,& dans une paix profonde avec vous-même : les Chrétiens font des voyageurs fur la terre qui ne s'attachent point, & méprifent même tout ce qui fe trouve fur leur route, & foupirent fans ceffe après leur patrie ; & vous voudriez pouvoir éta-

S. Aug. in Joan. 45.

blir ici-bas une cité permanente, & vous éterniser dans cette vallée de larmes & de douleur : les Chrétiens rachettent le tems qui est court, & tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur; & toute votre vie n'est qu'un grand vuide, & l'inutilité en est même la portion la plus innocente : les Chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe; voyez-vous les choses des mêmes yeux? en un mot les Chrétiens sont spirituels; & vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt.*

Ah! si pour être Chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès; le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérans; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire & d'honneur? & tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siécle, approche-t-il de la ri-

gidité de ces anciens modèles? cene sont donc pas les désordres évités qui font les Chrétiens, ce sont les vertus de l'Evangile pratiquées : ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes; c'est l'esprit de Jesus-Christ crucifié : ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne-foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte : toute vie qui ne peut pas mériter le ciel, est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un Saint, est indigne d'un Chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort & déraciné; & l'Evangile condamne aux mêmes ténébres éternelles & aux mêmes supplices, & le serviteur infidéle, & le serviteur inutile. Aussi après vous avoir exposé dans les mœurs de notre riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse & mondaine, exempte même de crime & de débauche, il faut dans sa punition vous apprendre quelle en est la fin & la destinée.

II PARTIE. OR *il arriva*, continue Jesus-Christ, *que ce pauvre mourut, & fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham : le riche mourut aussi, & il fut enseveli dans l'enfer*. Quel nouvel ordre de destinées, mes Frères ! Lazare meurt le premier ; car le Seigneur se hâte de visiter ses élus, & d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le riche lui survit ; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus long-tems à pénitence : mais enfin le riche meurt ; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels : il est enseveli ; *sepultus :* circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funébres sont sans doute rendus à sa mémoire ; la pompe & la vanité paroissent jusques sur son tombeau : on rehausse par des monumens superbes son néant & ses cendres ; mais son ame toute seule précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déja creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno*. Lazare meurt ; son corps

abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture : sa fin est sans honneur devant les hommes, mais son ame glorieuse est menée en triomphe par tous les esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ:* le riche meurt : tout Jérusalem en parle : on loue ses vertus : on vante sa magnificence : ses amis le pleurent: ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres & des inscriptions, soins inutiles des hommes ! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connoissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il étoit riche, & qu'il est réprouvé : sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui : car les impies, dit l'Esprit Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils sont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint; & nati sunt, quasi non nati.* Eccl. 44. 9.
Lazare meurt ; on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu : sa mort est obscure comme sa vie : le monde qui ne

l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, & de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes: *Car le corps des*
Ibid. ỳ. 14. *justes est enseveli dans la paix, & leur nom vivra dans tous les siécles.* En un mot Lazare meurt, & il est porté par les Anges dans le sein d'Abraham; le riche meurt, & il est enseveli dans l'enfer: voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paroissons sur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, mes Frères, continuons l'histoire de notre Evangile, & examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premiérement, à peine se fut-il trouvé, dit Jesus-Christ, dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut, & vit Abraham & Lazare dans son sein, *elevans ocu-*

los. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle ſurpriſe ! c'eſt-à-dire que pendant toute ſa vie, il ne les avoit pas ouverts une ſeule fois ſur le danger de ſon état ; c'eſt-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais aviſé de ſe défier, que la voie où il marchoit, ſi ſûre en apparence, & ſi approuvée du monde, pût le conduire à la perdition : car les pécheurs déclarés, les ames entiérement livrées au crime, ſentent bien que leur vie eſt une vie de réprobation, & ne ſe calment que dans l'eſpérance d'en ſortir un jour, & de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuſes, dont je parle, qui ſe défendent des excès & des déſordres, elles meurent d'ordinaire ſans avoir ſû qu'elles ont vécu coupables. Le Riche réprouvé voit de loin Lazare dans le ſein d'Abraham revétu de gloire & d'immortalité : première circonſtance de ſon ſupplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un ſeul de ſes regards, eſt dans le lieu de paix & de rafraîchiſſement, tandis que lui-même ſe ſent

dévoré par les ardeurs éternelles. Quel paralléle alors! quels désirs de lui avoir ressemblé! quelle secrette rage de ne lui ressembler pas! Il voit en même tems toute l'étendue des biens qu'il a perdus, & les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, & d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchû, que par l'horreur des peines qu'il en-
Chrysol. dure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer.

Oui, mes Frères, c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité, le sein de sa gloire; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés, que sa vengeance aura précipités dans l'abîme; & que là il exposera sans cesse à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir sa fureur & à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le

réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, & durant toute la durée des siécles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce père sage & pieux, dont la foi & la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit & une foiblesse de l'âge: vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais panchans au lit de la mort; les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment, où sa religion & son amour pour vous, sembloient se ranimer; & vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles, & les éxemples de piété qu'il vous avoit donnés.

Vous leverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage & de désolation, vivez dans les délices & êtes morte devant Dieu; & du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire, cet époux avec qui vous ne for-

miez autrefois qu'un même cœur & une même ame, sur les cendres duquel vous répandites tant de larmes, & qui touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens & de ses enfans comme de sa tendresse ; & cet objet autrefois si cher, vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire : la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avoit laissés, pour consoler votre affliction, employés à le deshonorer, & ses enfans même, les gages précieux de son souvenir & de sa tendresse, négligés & sacrifiés à des amours injustes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siécles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des Saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi. Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur ; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu : car la pré-

ſence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en ſont privés : mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puiſſante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui ſeul il étoit créé ; & une main inviſible les repouſſera loin de lui : ils ſe ſentiront éternellement déchirés, & par les efforts violens que tout leur être fera pour ſe réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs deſirs ; & par les chaînes de la juſtice divine, qui les en arrachera, & qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur déſeſpoir, ſe montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit poſſible, qu'il ne paroît à ſes Elus. Il étalera à leurs yeux toute ſa majeſté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inſéparable de leur être ; & ſa clémence, ſa bonté, ſa munificence, les tourmentera plus cruellement, que ſa fureur & ſa juſtice. Nous ne ſentons pas ici bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que no-

tre ame a pour ſon Dieu ; parceque les faux biens qui nous environnent, & que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'ame une fois ſéparée du corps, ah! tous ces phantômes qui l'abuſoient, s'évanouiront : tous ces attachemens étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que ſon Dieu, parcequ'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ſes panchans, toutes ſes lumières, tous ſes deſirs, tous ſes mouvemens, tout ſon être ſe réunira dans ce ſeul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, ſi je l'oſe dire, dans le ſein de ſon Dieu, & le poids de ſon iniquité la fera ſans ceſſe retomber ſur elle-même : éternellement forcée de prendre l'eſſor vers le ciel ; éternellement repouſſée vers l'abîme ; & plus malheureuſe de ne pouvoir ceſſer d'aimer, que de ſentir les effets terribles de la juſtice & de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuſe deſtinée ! le ſein de la gloire ſera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; ſans ceſſe ils ſe diront à eux-mêmes : Voilà le Royaume qui nous étoit préparé ;

voilà le ſort qui nous attendoit ; voilà les promeſſes qui nous étoient faites ; voilà le Seigneur ſeul aimable, ſeul puiſſant, ſeul miſéricordieux, ſeul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un ſonge, pour des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant. Eh ! quand nous n'aurions rien à ſouffrir dans ce ſéjour d'horreur & de déſeſpoir, cette perte toute ſeule pourroit-elle être aſſés pleurée ? Première circonſtance que nous rapporte Jeſus-Chriſt des tourmens du Riche réprouvé : il eſt malheureux par l'image toujours préſente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il eſt encore malheureux par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus pendant ſa vie : ſeconde circonſtance de ſon ſupplice. Mon fils, lui dit Abraham, ſouvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepiſti bona in vitâ tuâ.* Or, quelle foule de penſées déſeſpérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans ſon eſprit avec ce ſouvenir ? l'avantage d'être deſcendu d'un peuple ſaint & d'une race bénie, mépriſé ; les promeſſes faites à

la postérité d'Abraham, inutiles pour lui ; le temple, l'autel, les sacrifices, la Loi, les instructions des Prophétes, les éxemples des Justes de la Synagogue, tout cela sans fruit pour son salut ; les biens même temporels dont il auroit pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ses tourmens, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappellez ces jours passés dans l'abondance ; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits ; les distinctions publiques, qui vous avoient fait passer des momens si doux & si agréables ; ces talens éclatans qui vous avoient attiré l'estime & l'admiration des peuples, *recordare ;* souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le paralléle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle est ! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente ;

car telle eſt la deſtinée de l'adverſité, de nous groſſir & nous mettre ſans ceſſe ſous les yeux, les plaiſirs de notre première ſituation, & les malheurs attachés à notre condition préſente.

Ce n'eſt pas aſſés; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abuſé : *Recordare quia recepiſti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des Saints, & né au milieu d'un peuple fidéle : vous aviez reçu tous les ſecours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuſes inclinations : tous vos momens preſque avoient été marqués ou par quelque inſpiration ſecrette, ou par quelque événement public, qui vous rappelloit aux voies du ſalut : je vous avois fait naître dans des circonſtances ſi favorables à la piété : je vous avois environné de tant d'obſtacles contre vos paſſions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus couté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût couté pour vous ſauver, *recordare* ; ſouvenez-vous-en : rappellez toutes

les graces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, & combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contr'elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit & la dévore; plus sa rage croît & augmente; & la plus douce occupation de son désespoir, est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Crucior in hac flammâ*; Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : troisiéme circonstance de son supplice; la conformité de ses tourmens avec ses fautes : des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse; une

ſoif ardente le dévore ; il demande une goute d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengereſſe qui le brûle, & elle lui eſt refuſée ; au lieu de la pourpre & du lin qui couvroient autrefois ſon corps, il eſt aujourd'hui environné d'un vétement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaiſirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne ſavons pas ce qu'il ſouffre, mes Frères ; & je ne prétends pas auſſi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image ſi effrayante : mais nous ſavons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je ſouffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flammâ.* Nous ſavons qu'il ſouffre ce que l'œil n'a jamais vû, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre : nous ſavons que des flammes éternelles allumées par la juſtice divine, ſont attachées à ſon corps ; & qu'il ſouffre tout ce que Dieu lui-même peut faire ſouffrir à un coupable, qu'il eſt intéreſſé de punir : nous ſavons que dans le ſéjour de l'horreur & du déſeſpoir,

la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, & renaissant sans cesse de ses cendres : nous savons qu'un ver secret & dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siécles : nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, & que ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce desir affreux : nous savons que lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur ; & que son corps, comme un tison noir & fumant, dit le Prophéte, sera le jouet des esprits immondes, dont il avoit été l'azile sur la terre : nous savons enfin, que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, & que la mort ne viendra point ; & que le desir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées : nous le savons, & ce ne sont-là que les expressions des Livres saints.

Vous nous dites tous les jours,

mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois S. Chrysostôme aux Grands de la Cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien! continuoit cet éloquent Evêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs & de sa destinée: c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie: hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse: une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui, qu'à toucher les ames simples & vulgaires: ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, & renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, & qui vous en dit plus par ses cris &

Chrysost. Conf. 3. de Laps.

par son déſeſpoir, que par ſes paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des Iſles les plus éloignées, vous racontent les mœurs & les uſages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui ſe paſſe dans un lieu d'où lui ſeul eſt revenu, & qui ſera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ſes ſouffrances ſont d'autant plus affreuſes, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatriéme circonſtance de ſon ſupplice. De plus, lui répond Abraham, *Il y a un grand abîme entre vous & nous, de ſorte que ceux qui voudroient paſſer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainſi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des ſiécles, & elle n'y voit point le terme de ſes malheurs : des peines qui doivent finir ne ſont jamais ſans conſolation, & l'eſpérance eſt une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir eſt la plus affreuſe de ſes penſées : plus elle avance en eſprit dans ces eſpaces

infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens : elle voudroit pouvoir du moins se dérober la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'éxaminer, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices : chaque instant est pour elle un tourment éternel, parceque chaque instant n'est que le commencement de ses peines, & que chaque tourment est pour elle sans espérance : souffrir des tourmens affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, & recommencer tous les jours son supplice ; telle est la destinée de l'ame malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réfléxions, & qu'il faut laisser déveloper à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, & auxquels l'éxemple de sa vie molle & volup-

tueuſe avoit paru un modéle à ſuivre, & par conſéquent été une occaſion de chute & de ſcandale, fait la dernière circonſtance de ſes peines: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maiſon de mon père, afin qu'il avertiſſe les cinq frères que j'y ai laiſſés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens : car ſi quelqu'un ne reſſuſcite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il ſouffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ſes frères tombent encore, augmentent la fureur de ſes flammes, parcequ'ils ſont une ſuite de ſes ſcandales, & il demande leur converſion comme un adouciſſement à ſes peines.

Ah ! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, & qui ſont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore ? Peut-être que la perſonne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de ſon ſupplice, & fait des inſtances de rage auprès de ſon Juge, afin qu'il lui ſoit permis de venir vous montrer ce ſpec-

tre affreux, qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des desirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste : peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, & qui avoit gâté votre esprit & votre cœur par des maximes d'irreligion & de libertinage, léve sa voix dans le séjour de l'horreur & du désespoir, & détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, & adoucir ses tourmens en corrigeant votre incrédulité : peut-être que cet écrivain profane & lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, & sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée : peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux & irréparables de son art, portent un nouveau poison dans vos ames ; peut-être qu'il fait monter ses

rugissemens jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux & dévoré des feux éternels, venir paroître sur ces théâtres infâmes que sa main éleva autrefois, & corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, & auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? que vous avez Moyse & les Prophétes, & de plus les préceptes de Jesus-Christ ; & que si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir, & que ce spectacle vous laisseroit encore incrédule. *Habent Moysen & Prophetas. Si Moysen & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un Ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde & changer de vie ; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes Frères ; vous trouveriez encore des raisons de

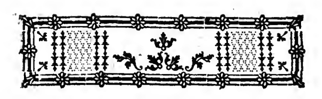
de douter ; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité : les miracles de Jesus-Christ ne corrigeoient pas l'hypocrisie des Pharisiens, ni l'incrédulité des Saducéens: ils en devenoient plus inexcusables ; mais ils n'en étoient pas plus fidéles : le plus grand miracle de la Religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence & la divinité de nos Ecritures : si vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reste seroit inutile : *Habent Moysen & Prophetas. Si Moysen & Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces Livres saints, mes Frères ; commencez par-là toutes vos journées, & par-là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui Jesus-Christ, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas ! mes Frères, si vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, éxempte même

de désordres, est une vie criminelle & digne de l'enfer : nous ne serions pas obligés de vous apprendre, que le Royaume du ciel souffre violence ; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usoit point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son ame & n'être pas disciple de J. C. : ce sont-là les vérités les plus simples & les plus familières de l'Evangile, les premiers fondemens de la doctrine du salut.

Et au fonds, dans quelqu'état d'opulence & de prospérité que vous soyez né, comme notre Riche réprouvé, les jours de notre pélerinage sont-ils assés longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser allarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée. Nous paroissons un instant sur la terre, & en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous ; & nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, & qui ne nous laissent

rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui ? Quoi ! si pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, & que tout le reste de vos jours fût destiné à expier par des tourmens indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paroîtroit-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit S. Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices, & dans l'oubli de Dieu : vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, & qui après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit, avec surprise, s'évanouir ce vain phantôme de félicité qui amusoit ses sens assoupis ; tout s'anéantir autour de lui, tout disparoître à ses yeux, & un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, mes Frères ; apprenez quelle est l'espérance & quels sont les devoirs de votre vocation, afin que méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vûe les biens immuables. *Ainsi soit-il.*



SERMON

POUR LE VENDREDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

Sur l'Enfant prodigue.

Peregrè profectus est in regionem longinquam, & ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès & en débauches. Luc. 15. 13.

La parabole du Prodigue pénitent, est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolans pour les pécheurs; & comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de Publicains, & de gens de mauvaiſe vie, touchés des paroles de grace & de ſalut qui ſortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, & paroiſſoient à ſa ſuite parmi ſes Diſciples. Ce Médecin céleſte, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient beſoin d'être guéris, honoroit leurs maiſons de ſes viſites, leurs perſonnes de ſa familiarité, leurs tables mêmes de ſa préſence. Tant de bonté ne tarda pas de ſcandaliſer l'orgueil des Scribes & des Phariſiens (car la fauſſe piété eſt toujours cruelle:) ils trouvent à redire à l'étroite liaiſon qu'a Jeſus-Chriſt avec des pécheurs; & ne manquent pas de chercher dans une reſſemblance de mœurs, la raiſon de cette conduite: ils le décrient dans l'eſprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour & le reſpect, & le font paſſer lui-même pour un pécheur, & pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute ſeule formoit, à une dureté ſi indigne de ceux qui ſe diſoient les Paſteurs du troupeau, & dont la fonc-

tion principale étoit d'offrir des ſacrifices pour les pécheurs, Jeſus-Chriſt ne répond que par trois paraboles, qui toutes, ſous des images différentes, renferment le même ſens, & conduiſent à la même vérité.

Tantôt il ſe repréſente ſous l'image d'un Paſteur, qui laiſſe-là quatre-vingt-dix-neuf brebis, & court après une ſeule qui s'eſt égarée : tantôt ſous la figure d'une femme, qui ſemble faire peu de cas des neuf piéces d'argent qui lui reſtent, & cherche la dixiéme qu'elle a perdue, avec des ſoins & des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, ſous le ſymbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ſes fils, que la licence & les égaremens de l'âge avoient fait errer long-tems dans des contrées étrangères, eſt tranſporté de joie à ſon retour, & lui donne des marques de tendreſſe qu'il n'avoit jamais données à ſon aîné, juſques-là demeuré fidéle. Le but de toutes ces paraboles eſt de faire comprendre aux Phariſiens que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe plus de joie dans le ciel, que la perſévérance

d'un très-grand nombre de Juftes ; & que les mêmes défordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent fa clémence & fa pitié, dès qu'il en voit un repentir fincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laiffer dans cette dernière parabole une idée plus vive de fa bonté envers les pécheurs, Jesus-Chrift nous y rapporte en détail les excès & les égaremens, où l'âge & les paffions avoient jetté l'Enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux ; & fur tous les autres vices, il choifit celui qui femble mettre de plus grands obftacles à fa grace, & laiffer à l'ame criminelle moins d'efpérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, & animer les pécheurs qui m'écoutent à une fincère pénitence, par ces images vives & confolantes de la miféricorde de Dieu, je vous expoferai dans la première Partie de cette Homélie toutes les circonftances des égaremens du Prodigue, & vous y verrez jufqu'où va la force d'une paffion honteufe dans le pécheur qui s'égare. Dans la

dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, & vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égaremens de l'Enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du Père de famille.

Purifiez mes lévres, ô mon Dieu; & tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions, qui ne blessent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent : car le monde qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en éxige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE vice dont j'entreprens aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, & qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jesus-Christ; ce vice dont la Religion chrétienne avoit purgé l'univers, & qui aujourd'hui a

prévalu ſur la Religion même, eſt marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'hiſtoire des égaremens de l'Enfant prodigue.

Premiérement, il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; ſecondement, il n'eſt point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laiſſe moins de reſſources pour revenir à lui; troiſiémement, il n'eſt point de vice qui rende le pécheur plus inſupportable à lui-même; enfin, il n'en eſt point qui le rende plus mépriſable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'hiſtoire du Pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, eſt de mettre comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & de ne laiſſer preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi le Prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, & qui ne laiſſoit plus rien de commun entre lui & le père de famille: *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* En effet, il ſemble que dans tous les autres vices, le

pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il eſt des vices qui reſpectent du moins la ſainteté du corps, & n'en fortifient pas les panchans déréglés : il en eſt d'autres qui ne répandent pas ſur l'eſprit de ſi profondes ténébres, & qui laiſſent du moins faire encore quelque uſage des lumières de la raiſon : enfin, il en eſt qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent abſolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la paſſion honteuſe, dont je parle, deshonore le corps, éteint la raiſon, rend inſipides toutes les choſes du ciel, & éléve un mur de ſéparation entre Dieu & le pécheur, qui ſemble ôter tout eſpoir de réunion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Et premiérement, elle deshonore le corps du Chrétien ; elle profane le Temple de Dieu en nous ; elle fait ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ; elle ſouille une chair nourrie de ſon corps & de ſon ſang, conſacrée par la grace du batême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, & être conforme à la reſſem-

blance glorieuse de Jesus-Christ ressuscité ; une chair qui reposera dans le lieu saint, & dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec des cendres des Vierges & des Martyrs ; une chair plus sainte que ces Temples augustes, où la gloire du Seigneur repose ; plus digne d'être possédée avec honneur & avec respect, que les vases mêmes du Sanctuaire consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous ? un Dieu saint devant qui les Esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assés s'éloigner d'une chair couverte de honte & d'ignominie ? Quand la créature ne seroit que cendre & poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh ! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant & à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement deshonoré ? *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice deshonore le corps, il éteint mê-

me dans l'ame toutes ses lumières, & le pécheur n'est plus capable de ces réfléxions salutaires qui raménent souvent une ame infidéle. Le Prodigue de notre Evangile, déja aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil & l'aveu de celui à qui il devoit du moins les sentimens de respect & de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part, & ne voit plus que par les yeux de sa passion: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée: elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées com-

munes sont proscrites ; ce n'est plus la lumière & le conseil, c'est un panchant impétueux, qui décide, & qui régle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres & ce qu'on se doit à soi-même : on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses ; & tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même : on s'aveugle sur sa fortune ; & Amnon perd la vie & la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse : on s'aveugle sur le devoir ; & l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave ; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, & ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de sa passion honteuse : on s'aveugle sur la reconnoissance ; & David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu, qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda : depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont

éteintes : on s'aveugle sur les périls ; & le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentimens des enfans de Jacob ; il enléve Dina, & ne voit plus que sa passion : on s'aveugle sur les bienséances ; & les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israel ; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, & ne rougissent pas de leur confusion même : on s'aveugle sur les discours publics ; & Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un Royaume pour témoin de sa honte & de sa foiblesse : enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive ; & Samson malgré l'expérience déja faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret & sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous punissez les passions de la chair par les ténébres de l'esprit ; que votre lumière ne luit plus sur les ames adultères & corrompues, & que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregrè pro-*

fectus est in regionem longinquam.

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel ; on n'est plus touché de rien : lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, & tout nous en éloigne ; & le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes ; & un dégoût affreux nous saisit, & nous lie à nos propres foiblesses ; & le cœur accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs & injustes, languit, & ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques ; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Baltasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, & ne sait pas même que l'ennemi déja à la porte de sa Capitale, va lui enlever le lendemain l'Empire & la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des Temples profanes aux

dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du Sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina;...... & luctum non videbo.* La Femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis.* De-là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisir que dans les danses & dans les festins. Salomon multiplie les concerts, & son palais retentit de toutes parts de chants de volupté & de réjouissance. Manassès met dans le Temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le ca-

Apoc. 18. 7.

Prov. 7. 11.

raćtère de cette paſſion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en eſt poſſédé, enyvré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funeſtes images ; tout en réveille les injuſtes deſirs ; le monde, la ſolitude, la préſence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus ſérieuſes, le Temple ſaint lui-même, les autels ſacrés, les myſtères terribles en rappellent le ſouvenir ; & tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui eſt déja impur lui-même : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidéle ; rappellez ces premiers ſentimens de pudeur & de vertu avec leſquels vous étiez née, & voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux ſouilla votre cœur ; & combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Mais s'il n'eſt point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en eſt point en ſecond lieu qui laiſſe moins

de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, & seconde circonstance des égaremens du Prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit Jesus-Christ ; & après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous ses biens ; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu ; il va tarir les dons de l'Esprit-saint jusques dans leur source. La Foi, ce fondement de tous les dons, cette baze de l'être Chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique : il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété : pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bien-tôt persuadé que tout meurt avec le corps : on a bien-tôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté ; on s'est bien-tôt fait des maximes dans le

libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse; on le devient par réfléxion & par principe : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ses crimes ; on cherche dans les livres les plus monstrueux, & dans les sociétés les plus impies, dequoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin audelà du tombeau ; & le même plaisir qui corrompt le cœur, a bien-tôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la Foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grace sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une ame si pudique, un goût si tendre & si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire ; le ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, & de mettre en vous mille ressources & mille liens, pour vous attacher au

devoir : & ces barrières heureuſes que la nature elle-même avoit oppoſées à vos déréglemens, une injuſte paſſion les a franchies ; & cette pudeur que la naiſſance vous avoit donnée, n'eſt plus qu'une foibleſſe indigne, que nul frein ne ſauroit arréter : & tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, & de garder moins de meſures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, acceſſible : vous aviez eu pour partage un cœur ſimple & ſincère ; une candeur d'ame, une ſérénité d'humeur qui offroit mille diſpoſitions favorables à la ſincérité chrétienne, & à la paix d'une conſcience pure : & depuis que cette paſſion funeſte a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus : vous êtes ſemblable, dit S. Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens : on vous trouve ſombre, bizarre, inquiet, diſſimulé ; cette ſérénité qui venoit de

l'innocence, eſt éteinte : cette égalité, qui prenoit ſa ſource dans le calme des paſſions, n'eſt plus qu'un fonds inépuiſable d'humeurs & de caprices : cette candeur, qui montroit votre ame toute entière, ne laiſſe plus voir que des penſées noires & cachées : vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, & qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu ; & l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naiſſant des talens heureux : votre jeuneſſe annonçoit de grandes eſpérances : on croyoit que vous alliez marcher ſur les traces de vos ancêtres, & faire revivre avec leur nom, leurs dignités & leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déja mille préſages flatteurs, & ouvroient à vos proches des vûes éloignées d'élévation & de fortune ; & ces talens, la volupté les a engloutis ; & ces grandes eſpérances, un vice honteux les a enſevelies ; & cet-

te gloire naiſſante a fini par la honte & par l'ignominie ; & cet eſprit ſi élevé, ſi capable des plus grandes choſes, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au ſuccès de vos paſſions, & à rafiner ſur des plaiſirs infâmes ; vous qui avec des inclinations différentes, auriez pu ſervir l'Etat, devenir une des reſſources de la patrie ; que ſai-je ? honorer votre ſiécle, & embellir peut-être nos hiſtoires : & vous voilà traînant au milieu de vos citoyens, les reſtes d'un mérite éteint ; & ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaiſir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il auroit pu parvenir, s'il avoit ſû ſe vaincre. O cité fidéle ! s'écrie un Prophéte, née avec tant de droiture & d'équité ; comment êtes-vous devenue une effrontée ? la juſtice habitoit en vous, & il n'y a maintenant que des crimes ; la beauté de votre argent s'eſt changée en boue, & la force de votre vin a dégénéré en la foibleſſe de l'eau : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la

fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre : hélas ! si nous approfondissions l'histoire des familles ; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence ; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres & les biens ont passé en des mains étrangères ; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendans. Et sans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? combien de maisons à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches & dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, & toute la gloire des titres, qu'une longue suite de siécles avoient amassés sur leur tête, & qui avoient coûté tant de sang & de travaux à la vertu de leurs

ancêtres : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxurioſè.* C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous puniſſez les pécheurs par leurs paſſions mêmes ; & que vous tracez dans la décadence des choſes humaines, & dans les malheurs & les révolutions ſenſibles des noms & des fortunes, les ſupplices éternels que vous préparez aux ames impures.

Mais en troiſiéme lieu, ce n'eſt pas ſeulement par la diſſipation des biens de la nature & de la grace que ce vice honteux devient le ſupplice du pécheur impudique ; c'eſt principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laiſſe au fond de ſon ame : troiſiéme caractère du vice dont nous parlons, & troiſiéme circonſtance des égaremens du Prodigue. *Après qu'il eut tout diſſipé,* continue Jeſus-Chriſt, *il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença lui-même à tomber en néceſſité : Et ipſe cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur inſupportable à lui-même, inſupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laiſſe dans la conſcience impure.

Je

Je ſai que le trouble intérieur eſt la peine de tout péché qui tue l'ame ; que le crime n'eſt jamais tranquille ; & que la région de l'iniquité eſt toujours un triſte théâtre de la faim & de la plus affreuſe indigence : *Facta eſt fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne ſai quoi de ſi oppoſé à l'excellence de la raiſon, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur ſe reproche ſans ceſſe à lui-même ſa propre foibleſſe, & qu'il rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui l'accable : tel eſt le caractère de ce vice, de laiſſer dans le cœur un fond de triſteſſe qui le mine, qui le ſuit par-tout, qui répand une amertume ſecrette ſur tous ſes plaiſirs : le charme fuit & s'envole ; la conſcience impure ne peut plus ſe fuir elle-même ; on ſe laſſe de ſes troubles, & on n'a pas la force de les finir ; on ſe dégoûte de ſoi-même, & on n'oſe changer ; on voudroit pouvoir fuir ſon propre cœur, & on ſe retrouve par-tout ; on envie la deſtinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, & on ne peut parvenir à cette affreuſe tran-

quillité ; on essaie de secouer le joug de la Foi, & on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même: enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides & fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable & le fond de toute la vie criminelle : *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation & de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics, & les murmures domestiques ; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs ; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniqui-

té, on ne marche que ſur des fleurs: les premières fureurs de ce vice ſurtout enivrent la raiſon, & ne lui laiſſent pas le loiſir de ſentir toute ſa miſère: les idées qu'on ſe fait alors de la paſſion ſont encore nobles & flatteuſes; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des ſentimens, la bonté du cœur, la diſcrétion, l'honneur, la bonne-foi, la diſtinction du mérite, la deſtinée des panchans: tout flatte encore alors la vanité. Mais les ſuites, dit l'Eſprit de Dieu, en ſont toujours amères comme l'abſinthe: mais la paſſion un peu refroidie; mais le plaiſir injuſte approfondi; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long uſage; mais la vanité détrompée par tout ce que la paſſion a de plus honteux: ah! viennent les bruits déſagréables, les murmures publics, les diſſenſions domeſtiques, des affaires ruinées, des établiſſemens manqués, les ſoupçons, les jalouſies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs: que vous reſte-t-il alors, ame infidéle, que des retours affreux ſur vous-même; qu'un poids d'amer-

tume ſur votre cœur ; qu'une honte ſecrette de votre foibleſſe ; que des regrets de n'avoir pas ſuivi des conſeils plus ſages ; que des réfléxions triſtes ſur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir & dans l'innocence ? & avez-vous pu réuſſir juſques ici à vous calmer, & à vous faire une conſcience tranquille dans le crime ? *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable troiſiémement, par les nouveaux deſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur : une paſſion naît des cendres d'une autre paſſion : un deſir ſatisfait, fait naître un nouveau deſir : on eſt dégoûté & on n'eſt pas raſſaſié. C'eſt le caractère de cette infortunée paſſion, dit l'Apôtre, d'être inſatiable : *Inſatiabilis delicti.* On ne ſait plus ſe preſcrire de bornes dans la honteuſe volupté ; les emportemens les plus monſtrueux ne peuvent encore ſatisfaire la fureur d'une ame impure ; la débauche la plus immodérée laiſſe encore quelque choſe à deſirer au déréglement des ſens ; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même ; on for-

me, comme le Prodigue, des desirs plus honteux, & qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte & devient insupportable : la seule gêne des réfléxions inséparable de la condition humaine, déplaît & fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant* ; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parceque rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réfléxions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs ; & qu'un panchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, & la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! & un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du Chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, & embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple ! dit le Sei-

gneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes, & livré Jérusalem à tous les excès des nations ?

Insupportable en quatriéme lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissans & malheureux, & sentir tous les momens de la vie l'usage indigne qu'on en a fait : *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil & plus méprisable aux yeux des autres hommes : dernière circonstance des excès du Prodigue, & dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur : il se mit au service d'un des habitans du pays : il fut envoyé à sa maison des champs pour y garder des pourceaux ; & là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, & personne ne lui en donnoit. Quelles images ! & qu'elles sont propres à peindre toute

la honte & toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe : en vain un uſage inſenſé & déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive : en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les ſcènes elles-mêmes où on les débite : ſur des théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des Héros ; c'eſt la foibleſſe des grandes ames : au ſortir delà, c'eſt-à-dire, dans la vérité & la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme & le Chrétien ; c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde ; c'eſt une baſſeſſe, qui loin de nous approcher des Héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce ſemble,

honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foiblesses secrettes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentimens insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, & que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée sur les toîts, aussi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, & passoit avec elles jusqu'à la dernière postérité? O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être jamais de bonne-foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions & de ses censures; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli & de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire, que malgré le rang que vous

tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit : on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos panchans : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos foiblesses passent de bouche en bouche, & peut-être de siécle en siécle dans les annales publiques ; & votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus.* 1. Macc. 1. 42.

Mais l'ame désordonnée ne sent plus cette confusion : elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit-saint ; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une ame asservie à cette passion déplorable. Il faut se prêter aux suites de sa destinée : mais on est d'un caractère sacré ; n'importe : mais on est d'un rang où tout est remarqué ; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu, & qui inspire la retenue ; on ne se voit plus soi-même : mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache, & où tout le mérite

eſt attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure ; la paſſion parle encore plus haut : mais un époux éclate, & cette diſſenſion domeſtique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une perſonne prévenue de cette malheureuſe paſſion, que l'objet criminel qui l'inſpire ; tout le reſte de la terre n'eſt compté pour rien : tout ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, on ne le voit plus : on ne voit plus, on ne vit plus que pour ſa paſſion, & comme s'il n'y avoit ſur la terre que l'objet infortuné tout ſeul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidéle ! voyez tous les regards attentifs ſur vous ; vos paſſions devenues la fable publique ; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre : voyez un inſtant le monde tel qu'il eſt à votre égard, & dans quelle ſituation vous êtes parmi les hommes : *Et miſit illum in villam ut paſceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égaremens du Pécheur de notre parabole, les ſuites funeſtes d'un vice que

S. Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer ; & dont nous ne devrions jamais à plus forte raiſon, venir vous entretenir dans le lieu ſaint, où l'Agneau ſans tache s'immole ſans ceſſe, & dans ces chaires chrétiennes deſtinées à vous annoncer la Loi chaſte du Seigneur, & les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces tems heureux où la chaſteté avoit encore ſes martyrs ; où les tyrans croyoient punir plus rigoureuſement les Vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie ; la chaire chrétienne n'étoit deſtinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers Paſteurs, les Cyprien, les Ambroiſe, les Auguſtin n'étoient occupés qu'à encourager devant l'aſſemblée des Fidéles, les Vierges innocentes, en leur expoſant l'excellence & les avantages de leur état ; & dans les monumens précieux de leur zèle & de leur ſcience, qui ſont venus juſqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la ſainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adul-

tères, si rares alors parmi les Fidéles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes & toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du Christianisme ces premiers traits de pudeur, qui distinguoient nos pères, des nations corrompues & perverses; aujourd'hui enfin, où la licence publique & la force des éxemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux : ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre; & que nous vous disions avec la liberté sainte de notre ministère, que si quelqu'un souille & profane le Temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre, les fureurs & les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie : je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées; j'aime bien mieux vous en exposer les remédes que les châtimens, & vous

montrer dans le retour du Prodigue vers le Père de famille, les moyens, les motifs, & l'image de votre pénitence.

II. PARTIE.

CE ne feroit pas affés de vous avoir exposé dans les excès de l'Enfant prodigue, l'image des déréglemens & des malheurs d'un pécheur voluptueux ; il faut vous propofer dans fa converfion le modéle & les confolations de fa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve en revenant à la maifon du Père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans fes égaremens : fon repentir répare toutes les fuites de fes défordres ; & les mêmes démarches qu'il avoit faites pour fuivre des voies injuftes, deviennent comme le modéle de celles qu'il fait pour en fortir. Suivons l'hiftoire de notre Evangile, & nous allons remarquer toutes ces circonftances.

Le premier caractère de fa paffion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace, par les ténébres qu'elle avoit répandues fur fon efprit, par un dégoût affreux des chofes du ciel, par l'affer-

vissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premiérement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit ; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus.* Le charme qui le fascinoit, tombe tout d'un coup ; il est effrayé de se retrouver lui-même tel qu'il est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs & leur nourriture : ah ! c'est alors que toutes les idées fausses & flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusques-là représenté la passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentimens, cette tendresse née avec nous, cette destinée des panchans, vaines expressions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice ; c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses pro-

pres desirs ; qu'un avilissement qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devroit plus jetter les yeux que pour le frapper, & ensevelir dans l'abîme sa personne & son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce Pécheur, touché & déja éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où élevé sous les yeux du Père de famille, il goûtoit encore les douceurs & l'abondance de sa maison : il compare la candeur & la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins & les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ces premières années, où son cœur encore calme & innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles & les inquiétudes cruelles des engagemens profanes ; que ses joies alors étoient pures, ses desirs réglés & tranquilles,

ses mœurs ordonnées & douces ; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur ; & que depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; sa vie toujours agitée & inquiéte ; ses plaisirs mêmes tristes & sombres : *In se autem reversus.*

Mais en second lieu, si ses ténébres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du ciel se change en un saint desir de la vertu & de la justice. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, & je suis ici à mourir de faim !* Au lieu qu'autrefois la seule idée de la régle & de la vertu le faisoit frémir ; la seule présence des gens de bien le fatiguoit ; la seule vûe de la maison du Père de famille lui étoit insupportable ; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces ames fidéles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état ; leur tranquillité, à ses inquiétudes ; l'estime où ils vivent parmi les

hommes, au mépris honteux où il eſt tombé : plus il éxamine la condition des gens de bien, plus ſon état lui paroît inſupportable. Quoi ! ſe dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames fidéles jouiſſent des avantages de la maiſon paternelle, des ſecours de la religion, des conſolations ſecrettes de la grace, de l'eſtime même des hommes ; qu'elles mangent le pain des enfans, & eſpèrent de n'être pas exclues de l'héritage ; je me voi ici en proie à des paſſions honteuſes, dégoûté, déchiré, tirannisé par mon propre cœur ; vivant ſans conſolation, ſans honneur même devant les hommes ? Eh ! juſques à quand une injuſte foibleſſe prévaudra-t-elle ſur mon repos, ſur mes lumières, ſur mes véritables intérêts, & ſur ma deſtinée éternelle ? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo !*

Auſſi, mes Frères, notre heureux Pénitent veut à l'inſtant entrer dans la ſociété des Juſtes, & groſſir le nombre des ſerviteurs du Père de famille : *Fac me ſicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de ſim-

ples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire, qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, & qu'on ne desespère pas de suivre un jour leur éxemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, & qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre Prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir: il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les régles saintes; il n'éxagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira: la véritable douleur parle moins, & agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement; par cette vicissitude de pensées qui se défendent &

qui s'accuſent ; cherchant les ténébres & la ſolitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laiſſant couler des torrens de larmes ſur ſon viſage, n'étant plus maître de ſa douleur, baiſſant les yeux de confuſion, & n'oſant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins ſon ſalut & ſa délivrance : Que tardai-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne ſort plus qu'avec des ſoupirs ? qui me retient encore dans les liens honteux que je reſpećte ? les plaiſirs ? ah ! depuis long-tems, il n'en eſt plus pour moi, & mes jours ne ſont plus qu'ennui & qu'amertume ; les engagemens profanes, & la conſtance mille fois promiſe ? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, & de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures, qui n'en ont jamais eu pour moi ? le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais pourvû que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penſeront les hommes ? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes ſcandales ? & d'ailleurs que puis-je craindre du public

après le mépris & la honte que m'ont attiré mes désordres ? l'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un père tendre & miséricordieux ; il ne demande que le retour de son enfant, & ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me leverai donc, *surgam :* je ferai un effort sur la honte qui me retient & sur ma propre foiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir & à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebéle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai : mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame ; & là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, & devant vous ;* contre le ciel, par le scandale & le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les discours d'impiété & de libertinage que je tenois, pour me calmer & m'affermir dans le crime : contre le ciel, parce que comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder,

& me ſouvenir que c'étoit là ma patrie & mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de ſa lumière, & de tous les jours qui ont compoſé le cours de ma vie triſte & criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes déſordres à la face du ſoleil, n'en eſt que le côté le plus ſupportable ; les crimes qui n'ont eu que vous ſeul pour témoin, ſont bien plus dignes de votre colère; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum & coram te ;* devant vous, par tant d'œuvres de ténébres, que votre œil inviſible a éclairées en ſecret : devant vous, par les circonſtances les plus honteuſes, & dont le ſeul ſouvenir me trouble & me confond : devant vous, par l'uſage indigne des dons & des talens dont vous m'aviez favoriſé : devant vous enfin, par tant d'invitations ſecrettes toujours rejettées, vous qui m'aviez ſecouru dès mon enfance, & qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat & le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in cœlum & coram te.*

Quel changement, & quel éxem-

ple plein de consolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particuliérement le Père des ingrats, le Bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le Consolateur des pénitens. Aussi comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur & votre puissance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on
2. Cor. 1. 3. vous appelle, *le Père des miséricordes & le Dieu de toute consolation.* Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'allarme pas votre confiance : le Médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié & de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, & qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses & la puissance de sa grace. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre, qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux ? Si

vos péchés ſont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de ſa grace : peut-être la miſéricorde de Dieu a marqué le premier ſignal de ſes faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'eſt la défiance du reméde. Mais ſi le pardon accordé par le Père de famille à notre Prodigue ne vous touche pas aſſés, du moins que les conſolations qui accompagnent ſa pénitence, achévent de vaincre vos réſiſtances.

Oui, mes Frères, c'eſt ici la troiſiéme circonſtance du retour de notre heureux Pénitent : les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'abſinthe ; les premières démarches de ſa pénitence ſont ſuivies de mille conſolations.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le Père de famille apperçoit ſon fils de loin ; & le voyant foible, exténué, agité, & hors d'état preſque de ſe ſoutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit S. Ambroiſe ; il ſe hâte

d'aller au-devant pour le ſoutenir, de peur qu'il ne trouve ſur ſon chemin quelqu'obſtacle qui l'arréte : *Accurrit ne quis impediat ;* il faut ſi peu de choſe pour ébranler un pécheur dans ce commencement de ſa carrière : c'eſt un homme qui a été battu long-tems des flots & de l'orage, & qui en ſe relevant, voit encore tout tourner autour de lui, & eſt hors d'état de ſe ſoutenir, ſi une main ſecourable ne l'empêche de retomber : une occaſion, un dégoût, un obſtacle, tout eſt capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le démon même plus attentif alors que jamais à ne pas ſe laiſſer enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages ſur l'eſprit, & n'offre à une ame touchée, que des difficultés inſurmontables dans ſa nouvelle entrepriſe : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager ; difficultés du côté de ſes prétentions & de ſes eſpérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ſes liaiſons, de ſes proches, de ſes amis, de ſon rang, de

ſa

ſa naiſſance, de ſes emplois, autant de phantômes que le démon réaliſe, qu'il groſſit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il préſente ſans ceſſe à l'ame timide & irréſolue; de ſorte que ſuſpendue ſouvent entre ſes frayeurs & ſes bons deſirs, entre ſes réſolutions & ſes défiances, entre ſes anciennes erreurs & ſes nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle ſe décourage, elle recule; & après avoir ſupputé longtems ſa dépenſe & ſes forces, ſelon le mot de l'Evangile, elle en demeure là; & ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du Père de famille? Il court vers ſon enfant; il ſe hâte de le ſoutenir; il le raſſure contre ſes frayeurs & contre ſa propre foibleſſe; il calme ſes agitations; il diſſipe ſes nuages: *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'eſt pas aſſés: il raſſemble mille circonſtances qui lui facilitent toutes ſes démarches; il éloigne des occaſions où ſa foibleſſe auroit pu échouer; il renverſe des projets qui l'auroient expoſé à de nouveaux pé-

rils; il ménage des événemens qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ſes chaînes : *Accurrit ne quis impediat;* tout ſemble aider cette ame touchée, tout la ſoutient, tout la favoriſe; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, & ne pouvoir jamais franchir, s'applaniſſent comme par un ſoudain enchantement ; ces impoſſibilités tant redoutées, s'évanouiſſent; plus elle avance, plus les voies ſe dégagent ; & les obſtacles eux-mêmes qui l'allarmoient, deviennent les facilités de ſa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, conſolation du côté des douceurs ſecrettes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le Père de famille ne ſe contente pas de courir au-devant de ſon fils retrouvé; il ſe jette à ſon col, il l'embraſſe, il le baiſe; ſon cœur peut à peine ſuffire à toute ſa tendreſſe paternelle ; ſes faveurs ſont encore au-deſſous de ſa joie & de ſon amour : *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.* Il retrouve ſon fils qu'il avoit perdu : *Perierat, & inventus eſt :* il le retrouve à la vérité, ſale,

hideux, déchiré; mais ce qui devroit allumer ses foudres, ne réveille que son amour: il ne voit en lui que ses malheurs; il ne voit plus ses crimes: *Perierat, & inventus est:* il n'a pas oublié que c'est ici un enfant ingrat & rebelle; mais c'est le souvenir même qui le touche: il voit revivre un enfant qui étoit mort à ses yeux; il recouvre ce qu'il avoit perdu. *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum;* image tendre & consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, & des consolations secrettes que Dieu fait sentir à une ame de ces premières démarches de son retour vers lui: *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum.* O clémence paternelle! ô source inépuisable de bonté! ô miséricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du salut de la créature?

Troisiémement, consolation du côté de la participation aux saints mystères, dont on avoit si long-tems vécu privé par ses déréglemens. Le Père de famille fait tuer le veau gras; il appelle son fils retrouvé, à ce festin céleste; il le nourrit de la viande des

Elus : *Adducite vitulum ſaginatum ; manducemus & epulemur.* On avoit vécu tant d'années ſans Dieu, ſans religion, ſans eſpérance, éloigné de l'autel & des ſacrifices, exclu comme un anathême de l'aſſemblée ſainte, de la ſociété des Juſtes & de toutes les conſolations de la Foi ; quelle douceur de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes frères, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, ſecouru de leurs prières, fortifié par leurs éxemples, animé par l'harmonie des ſaints cantiques, qui accompagnent la ſolemnité & l'allégreſſe de ce divin banquet ! *Et cùm veniret, audivit ſimphoniam & chorum.* Ame heureuſe ! regrettez-vous alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter ? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez paſſé des jours ſi pleins d'amertume, quelque choſe qui puiſſe vous rappeller à lui, & qui vous paroiſſe digne de votre cœur ? & un ſeul jour paſſé dans la maiſon du Seigneur aux pieds de l'autel ſaint, n'eſt-il pas plus conſolant pour vous, que les années en-

tières paſſées dans les plaiſirs & dans les aſſemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonſtance des égaremens du Prodigue avoit été le mépris & l'aviliſſement où il étoit tombé : l'honneur & la gloire ſont le dernier privilége de ſa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence ; on met à ſon doigt une marque de puiſſance & d'autorité ; on lui donne même la préférence ſur ſon aîné : c'eſt-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos paſſions avoient, ou d'inſenſé, ou de mépriſable ; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le ſouvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont ſuccédé : elle change en eſtime & en reſpect le mépris que nos vices nous avoient attiré ; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naiſſance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos diſſolutions ; elle nous tire de la boue & de l'obſcurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous ſépare de la ſociété baſſe & honteuſe des hommes obſcurs & diſſolus, pour nous réunir aux

hommes ſages & illuſtres de notre rang & de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions comme le Prodigue, l'opprobre du ciel & de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la conſolation des Paſteurs, la gloire de la Religion, l'admiration même des mondains, un ſpectacle digne des Anges & des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous animer à ſuivre cet éxemple ? Vous errez depuis long-tems comme le Prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte & à l'opprobre de vos paſſions : pourquoi refuſeriez-vous de vous jetter dans le ſein que le Père céleſte vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a ſouffert durant les emportemens d'une jeuneſſe déréglée ; il ſe promettoit que ces premiers égaremens paſſés, l'âge, l'expérience, ſa grace, raméneroient enfin votre cœur : ce tems eſt venu ; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui ? Les premiers déſordres de votre vie pouvoient trouver leur excuſe dans la force des paſſions & de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il

eſt, qu'y a-t-il qui puiſſe vous excuſer ? des années qui s'écoulent ; la plus belle ſaiſon de votre vie qui vous échappe, la jeuneſſe éteinte, un viſage détruit, & vous annonçant tous les jours par ſon changement, qu'il eſt tems enfin de changer à votre tour ; le monde tous les jours moins agréable, parcèque tous les jours vous lui plaiſez moins ; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long uſage, ou vous faiſant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter ſur un monde où vous ne ſervez plus que d'un appareil incommode, & qu'il eſt inſenſé de courir encore après ce qui vous fuit, & de vous obſtiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore ?

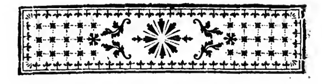
Et au fond, quelle vie malheureuſe menez-vous ? ſans foi, ſans religion, ſans la conſolation des Sacremens, ſans pouvoir vous adreſſer à Dieu dans vos prières, ſans aucune joie véritable dans le cœur, laſſé des plaiſirs que vous pourſuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts & de vos

crimes ; qu'attendez-vous pour finir vos peines & vos malheurs avec vos désordres ? Les Mystères saints qui approchent ; le tems de propitiation où nous sommes entrés ; toute l'Eglise occupée de la conversion des pécheurs ; la voix de ses Ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence ; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de Religion, qu'attendez-vous ? porterez-vous jusqu'au festin Pascal, jusqu'à la solemnité de la Résurrection, vos impuretés & votre ignominie ? serez-vous un anathême au milieu de vos frères, séparé de l'autel & des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'Azyme sacré, & qu'ils célébreront le jour du Seigneur ?

Quelle joie pour vous, mon cher Auditeur, si entrant aujourd'hui dans des sentimens de componction ; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence ; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable ; nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solemnels que nous

attendons ! quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il est retrouvé !* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre ame ! les cantiques célestes des Esprits qui sont autour du Trône de Dieu, solemniseront ce jour heureux : les Saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, & seront ébranlés par l'éxemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher Auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressans ; & vous, ô mon Dieu ! faire que mes souhaits ne soient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur, & mes vœux ardens pour le salut de mes frères ; & répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire & de votre immortalité.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du Salut.

Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc. 11. 26.

LA parabole de l'eſprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chaſſé, & rend ſon dernier état pire que le premier, n'eſt, ſelon ſaint Chryſoſtôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jeſus-Chriſt aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jéruſalem. Sous ces traits myſtérieux, le Sauveur du

monde prétend leur rappeller l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, & l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; & de-là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, & que son dernier état deviendra pire que le premier: *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenoit ce langage: Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, & que ses Princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts-lieux, & faisoient mourir mes Prophétes: cependant je ne l'abandonnai point en cet état; je suscitai d'autres Prophétes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone; je lui rendis le temple & l'autel saint, &

je chassai le démon impur qui s'étoit emparé de mon héritage : mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, & qu'après avoir fait mourir les autres Prophétes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du fils & de l'héritier ; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ; ses murs vont être démolis pour toujours ; son temple & son autel en qui elle mettoit sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de Sacrifice, plus de Tabernacle, plus de Prêtre, plus de
Luc. 11. 22. Prophéte ; *Universa arma ejus auferet in quibus confidebat, & spolia ejus distribuet* ; elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, & son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Appliquons-nous, mes Frères,

cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidéle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, & souvent nous l'avons rappellé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis ; autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes ; & de nouveaux plaisirs ont un moment après essuié nos larmes : dégoutés du monde & de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur ; & le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs jusques ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir & de crime. Tant de démarches de conversion, & tant de pas en arrière ; tant de Sacremens, & tant de rechutes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout-à-fait de nous, & que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes Frères, c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, de-

viennent inutiles à l'ame inconſtante & légère ; c'eſt-à-dire, que l'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères, celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut. Cette vérité eſt aſſés importante pour faire toute ſeule le ſujet de cette inſtruction.

I. REFLEX. Quoique la grace ait des reſſources infinies pour ramener un cœur rebelle, & qu'elle change ſouvent les inclinations les plus oppoſées au devoir, en des préparations mêmes de pénitence ; néanmoins il eſt des ames, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'eſpérance de ſalut, & ſemblent ne laiſſer plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité & à la juſtice.

Or tel eſt le caractère d'une ame légère & inconſtante, qui tantôt touchée de ſes misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes misères ; tantôt ſe dégoûte du monde, tantôt de la vertu ; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, & demain plus vive que jamais pour les plaiſirs, &

n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grace ni le péché ne sauroit fixer. Etat assés ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces ames foibles & légères, en qui la grace opère encore de saints desirs, & des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, & prévalent toujours sur la grace.

En effet il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciél, & les vertus du siécle à venir; qui ont été rendus participans de l'Esprit saint; & qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence: c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi, & de la doctrine sainte, & expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont, premiérement, les nouvelles lumières dont il les favorise: *semel sunt illuminati:* secondement, le nouveau goût de la justice & de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence: *gustaverunt* Hebr. 6. 4. Ibid.

etiam donum cœleste : troisiémement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grace de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau
Ibid. à la pénitence : *participes facti sunt Spiritûs Sancti.* Or toutes ces ressources deviennent inutiles à l'ame inconstante dont je parle ; de sorte que l'Apôtre desespérant presque pour elle d'un retour constant & durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible ; c'est-à-dire, si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les ames de ce caractère : établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité : *semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur & dans les ténébres sur les devoirs de la Foi ; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les régles dangereuses, les vérités mêmes affoiblies & corrompues, & que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grace employe pour la conversion d'une ame

mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vûs. Alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux tombe tout d'un coup ; de quelque côté que cette ame jette la vûe, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vû ; ſes devoirs, ſes eſpérances, ſes égaremens paſſés, ſes ſujets de craindre pour l'avenir, le vuide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaiſirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'eſt pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond ſommeil par l'éclat ſoudain de ces divines lumières, eſt ſurpriſe d'avoir ſi long-tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître ; eſt ſurpriſe d'avoir juſques-là dormi ſur le bord du précipice ſans l'avoir ſû ; eſt humiliée de s'être toujours piquée de raiſon, de conduite, de force d'eſprit, de diſcernement, & d'en avoir manqué pour le ſeul point eſſentiel, & d'avoir pris ſi groſſiérement le change ſur ſes intérêts éternels : & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impreſſions que fait la

vérité ſur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit, comme Auguſtin : Je vous ai connue & aimée trop tard, ô Vérité ancienne & toujours nouvelle ; & réglant ſes panchans, ſes mœurs, ſes devoirs, ſes regrets ſur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois ſi triſtement abuſée. Ainſi rappellez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des ames heureuſes ; & en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette reſſource de ſalut ſi infaillible pour les autres pécheurs, n'eſt plus d'aucun uſage pour vous, qui tant de fois éclairé & tant de fois infidéle, ſi ſouvent détrompé des erreurs & des abus du monde, & ſi ſouvent rendu à leur ſéduction, n'avez preſque plus rien à eſpérer de ces divines lumières : car quelle impreſſion pourront faire déſormais ſur vous les vérités de la Foi montrées ? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déja vû ? vous avez vû clair,

& dans la vanité de toutes les choses humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité ; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé ; & du moins elles ont perdu à votre égard la surprise & l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colomne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa ; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendoit visible au milieu d'eux ; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect, les rendit dociles aux ordres de Moyse : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparoître ; ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impression, & ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs : la première fois que Dieu vous montra sa lumière, & qu'il vous éclaira sur les misères & sur les plaies de votre ame, effrayé de votre état

vous fites des efforts pour en ſortir ; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vû, vous rompîtes à l'inſtant avec un certain monde, & avec ce que vos paſſions avoient de plus groſſier & de plus marqué ; vous fûtes quelque tems fidéle à la grace, & à la vérité qui s'étoit montrée à vous : mais depuis, rentraîné par votre foibleſſe, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes ſi promptement renouées; mais ſi vous vous en ſouvenez, ces efforts ont été plus languiſſans ; votre componction a été moins vive ; déja familiariſé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impreſſion ſur votre cœur ; & cette démarche de pénitence ne vous a pas mené ſi loin, & a eu encore moins de ſuite que la première : de ſorte que depuis, toujours éclairé & toujours infidéle ; toujours rappellé par la vérité, toujours rentraîné par vos injuſtes panchans ; votre vie n'a plus été qu'une triſte viciſſitude de lumières & de ténébres ; un état où la vérité ne ſe montre que

pour s'éclipser l'instant qui suit; & où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur & le mensonge.

Ame infidéle ! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connoissance de la vérité ? que vous apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde est un abus ? ah ! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence ; que les plaisirs ne laissent qu'une satiété & un vuide affreux dans le cœur ? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs ; qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'yvresse & de volupté ? c'est la première réfléxion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime ; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie ? que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite ; & qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu ? c'est de l'impression de cette vérité que vous sont venus tous ces inter-

valles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre ? de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois & suivies & abandonnées ? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déja & goûtée & méprisée, & sur laquelle vous ne vous soyez & allarmé & calmé presque dans le même instant ? Il peut encore vous éclairer, je le sai ; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre : vous vous êtes familiarisé & avec elle & avec vos passions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière & les ténébres ; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vûe des maximes saintes, & celle de vos foiblesses injustes. Ah ! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fussiez encore dans les ténébres de votre première ignorance ! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui sur vous, & qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité !

Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes ſur la honte de vos paſſions, & ſur les vérités de la vie éternelle ? pourquoi avons-nous diſſipé vos ténèbres, & porté la lumière juſques dans votre cœur par la force de la parole ſainte ? Nous avons rendu, ſans le vouloir, vos maux pires & déſeſpérés : notre miniſtère ſi heureux encore envers tant de pécheurs, vous eſt devenu déſormais inutile : nous ne ſommes plus pour vous qu'un airain ſonnant : en vous développant *la Loi de Dieu qui convertit les ames*, Pſ. 18. 8.
nous vous avons ôté la reſſource de ſalut, & le moyen de converſion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoſcere viam juſtitiæ, quàm poſt agnitionem retrorsùm converti.* 2. Petr. 2. 21.
Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le Livre de la Loi, perdu pour eux depuis long-tems, & tombé preſque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Eſdras; ils ſe frappent la poitrine ; ils renvoient les femmes étrangères ; ils reviennent des égaremens où les avoit jetté le commerce

des nations ; ils réglent leurs mœurs sur la Loi : telle est la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même Loi déja connue, les endurcit dans la suite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils savent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde & de la nécessité du salùt ; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuyent ; ils ne rappellent les premières impressions, que fit sur eux la vérité, & qui furent bien-tôt effacées, que pour s'en faire un rampart contre la vérité même ; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déja vaincre & étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même ; ils repoussent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même ; la connoissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles ; & comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connoître, ils se livrent

vrent sans remords à leurs passions, & vont paroître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, & qui va les condamner. Non, mes Frères, tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître sur les voies du salut, & qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la connoissance de la vérité : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, & prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.* Hebr. 6. 4. 6.

II. REFLEX.

UNE seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la justice : *Gustaverunt etiam donum cæleste ;* une consolation sensible que la grace répand sur les premières démarches d'un changement de vie ; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ses passions & de ses remords ; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, & qui n'avoit pas encore goûté la paix

& la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'eſt plus doux que ces premiers ſentimens qu'a le cœur de ſon retour & de ſa délivrance ; que ce premier témoignage que la conſcience ſe rend à elle-même de ſa paix & de ſa ſureté ; que ces premiers momens où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté. Vous avez briſé mes liens, Seigneur, diſoit un Roi pénitent dans ces premiers momens de ſa délivrance : *Dirupiſti vincula mea :* (Pſ. 115. 7.) auſſi dans l'excès de la joie & du ſaint plaiſir qui me tranſporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi ; les devoirs les plus pénibles de votre Loi ſainte, loin de me paroître onéreux, font toute ma conſolation & mes plus chères délices : *Calicem ſalutaris accipiam* (Ibid. ℣. 4.) : les diſcours des hommes, au lieu d'ébranler ma réſolution, animent ma foi, & ne me paroiſſent plus que des diſcours vains & puériles : *Ego dixi in exceſſu meo, Omnis homo mendax* (Ibid. ℣. 2.) : ô Seigneur ! qu'il eſt conſolant d'être au nombre de vos ſerviteurs ! & qu'il me paroît bien plus

glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule ame qui ait sû vous plaire, qu'une longue suite de princes & de conquérans! *Ego servus tuus, & filius ancillæ tuæ.* Ibid. ℣. 7.

Tels sont les premiers attraits de la grace, & ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force & à la douceur de ces divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, & qui avez dit si souvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur ! le monde au fond ne m'a jamais plû ; les plaisirs mêmes, dans le tems que je les poursuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laissé vuide, triste, inquiet ; & il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre Loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame : *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Ps. 93. 19. Vous qui passez sans cesse du goût de la vertu, au goût du monde & des plaisirs, ame inconstante & légère, que pourra vous offrir de doux & de consolant, une nouvelle & sainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté ?

Un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'une ame jusques-là insensible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, & après cela à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, & qui ne le sont jamais comme il faut : ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera ; c'est une sensibilité de conscience, qui vous amuse & qui ne vous corrige point : ce n'est pas un cœur sec & incapable de s'attendrir ; c'est un caractère susceptible des premières impressions, & qui laissant au monde le même empire qu'à Jesus-Christ sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah ! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir : mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophéte, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives : facile à émouvoir ; difficile à

fixer : vif dans un moment de grace ; plus vif encore dans un moment de plaisir : ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentimens de componction ; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentimens sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem & non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter ; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même ; toute votre vie n'est plus qu'un grand vuide que vous ne sauriez soutenir ; vous cherchez par-tout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, & rien ne vous en dédommage : *Quærens requiem & non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusemens, l'ivresse elle-même du crime : vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarrasse, & qui

vous eſt à charge ; & ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem & non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en ſecret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maiſon d'où j'étois ſorti ; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi ;* j'eſſayerai ſi les plaiſirs, dont j'étois ſi fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : & en voilà juſqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivreſſe des paſſions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la juſtice.

Ah ! mon cher Auditeur, ſi vous ſaviez quel eſt le danger de votre état, & combien il y a peu à eſpérer pour votre ſalut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jetter dans de vaines terreurs ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les converſions des ames qui vous reſſemblent ſont très-rares : l'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus eſt déciſif & terrible :
Luc. 9. 62. *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charue regarde derrière lui, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu : Non eſt*

aptus regno Dei. Jesus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu ; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais, Il n'est pas propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei ;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit & de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire, qu'il a porté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, & que certainement il n'y réussiroit pas ; & voilà ce que dit Jesus-Christ de l'ame inconstante par rapport au salut ; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah ! un impudique peut être touché ; & David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, & sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée ; & Manassès dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels : un Publicain peut renoncer à

ſes injuſtices ; & Zachée après avoir reſtitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement ſon propre bien dans le ſein des pauvres : une ame proſtituée aux plaiſirs & aux paſſions les plus honteuſes, peut être tout d'un coup éclairée ; & la Péchereſſe aux pieds de Jeſus-Chriſt, pleure des péchés que ſon amour efface encore plus heureuſement que ſes larmes. Mais un Achab, qui averti par Elie, tantôt ſe couvre de cendre & de cilice, puis retourne à ſes idoles ; & revient encore, & au Prophéte & à ſes faux dieux : mais un Sédécias, qui touché des remontrances de Jérémie, l'envoye chercher en ſecret, le conſulte ſur la volonté du Seigneur, & au ſortir de-là retombe dans ſon aveuglement, fait jetter le Prophéte dans une foſſe, & le rappelle enſuite pour le conſulter encore, & l'outrager encore le lendemain : mais cette Reine d'Iſrael, qui dans ſon affliction, prend des ornemens modeſtes pour aller conſulter l'homme de Dieu, paroît reſpecter la puiſſance & la majeſté du Dieu véritable en la perſonne de ſon Prophéte ; & de retour à Samarie,

ſacrifie à ſes veaux d'or comme auparavant ; ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, & les Livres ſaints nous les repréſentent partout comme des princes réprouvés & haïs de Dieu : d'où vient cela ? c'eſt que l'inconſtance & la légéreté, eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

D'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui fait prendre ſon parti, & qui, la droite voie une fois connue, y entre, & ne s'en détourne pas aiſément : elle ſuppoſe une ame forte, qui ſait être au-deſſus d'un dégoût, d'un obſtacle, d'un péril, de ſa propre foibleſſe ; une ame ſenſée, qui ne ſe conduit, ni par goût, ni par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence. D'où vient cela ? c'eſt que pour former une ame chrétienne, il faut quelque choſe de grand, d'élevé, de ſolide, & qui ſoit au-deſſus des préjugés & des foibleſſes vulgaires : c'eſt que la Religion elle-même n'eſt qu'une lumière & une raiſon divine, la perfection de

la raison humaine : c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les Livres saints sous l'idée de la sagesse ; le Juste, sous celle d'un homme sensé & prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, & ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait : c'est que dans le monde même, un esprit frivole & léger, n'est capable de rien, & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué : c'est en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuie bien-tôt d'un même parti : elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit ; qui ne met la raison à rien ; qui sur toutes choses ne consulte & ne suit que le goût, & n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, & telle qu'elle paroît aux yeux des hommes : l'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au-dehors paroissent égales & uniformes ; que vous évitez ces extrémités & ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une ame insensée & légère, à un égarement encore plus excessif ; & accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, & tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes : mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu ; par votre conduite intérieure ; par vos sentimens secrets ; par cette légéreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promesses tant de fois renouvellées, autant de fois violées ; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées & si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère & la plus inconstante de toutes les ames ; le cœur le plus incertain & le plus variable : vous êtes une de ces nuées

ſans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur gré; un de ces aſtres errans, qui n'ont jamais de route aſſurée; une mer inconſtante & orageuſe, qui après avoir jetté les cadavres hors de ſon ſein, s'enfle encore, & va les reprendre ſur les mêmes bords où elle venoit de les laiſ-
Ep. Jud. 13. ſer : *Fluctus feri maris deſpumantes ſuas confuſiones* : c'eſt-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.* Seconde reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, le goût de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui guſtaverunt donum cœleſte, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

III. REFLEX. MAIS ce qu'il y a ici de plus terrible, & de plus capable d'allarmer les ames dont je parle, c'eſt en dernier lieu, que la reſſource des Sacremens, ſi utile aux autres pécheurs, devient un écueil à l'ame inconſtante : *Participes facti ſunt Spiritûs ſancti.*

Un écueil, premiérement par l'uſage toujours inutile de ces divins re-

médes. Car une ame qui a vécu longtems éloignée de l'autel, & caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes & nouvelles, sans venir les découvrir au Tribunal sacré, porte en venant enfin se jetter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs & des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore senties : la majesté du lieu, la sainte sévérité du Juge, l'importance du reméde, la honte seule & la confusion de ses crimes ; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles & si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au Tribunal qu'une ame familiarisée avec sa confusion : le récit de vos foiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur : les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au Tribunal rassuré contre vous-même : vous ne rougissez plus de vos aveus : & comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible ;

la douleur auſſi qui les déteſte, n'a jamais de ſuite.

Secondement un écueil, par la diſſimulation inſéparable des rechutes. On traîne le poids de ſes crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau Confeſſeur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foibleſſes : on lui laiſſe ignorer toutes les inconſtances paſſées ; & on fait gémir les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qu'on n'eſt venu, ce ſemble, inſtruire de ſes honteuſes fragilités, que pour leur laiſſer plus de loiſir, en les abandonnant enſuite, de s'en affliger, & d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troiſiémement un écueil, par le ſacrilége inévitable dans les rechutes. Car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe ; ne venir ſe purifier, que pour ſe ſouiller encore ; ne dire, J'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'eſt pas être un pénitent, dit un Père ; c'eſt être un moqueur, & un profanateur des choſes ſaintes.

Je ſai que la grace du Sacrement

ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant & invariable de justice; & je ne prétens pas dire absolument qu'on ait profané le Sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas! il faudroit pour cela ne pas connoître la misérable condition de la nature humaine, & ignorer même sa propre foiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du Prêtre, si l'on est assés malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes: il faut que le tems & les occasions ayent insensiblement affoibli la grace; que mille infidélités secrettes ayent peu à peu préparé l'ame à une nouvelle chute; que des périls mille fois méprisés, nous ayent poussé, comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vû retomber: on ne passe pas en un instant d'un état de justice, à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment: c'est un ouvrage difficile; il faut que des

larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis; le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchiremens de tout le cœur : quand il en a tant couté pour se relever, on ne retombe pas si aisément; les difficultés d'une véritable conversion, en font, pour ainsi dire, la sureté.

L'ouvrage de la conversion, est un ouvrage solide : elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos panchans; elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc : or le premier mouvement ne renverse pas ce qui devoit tenir contre les vents & les orages, & défier la durée même des siécles ; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère long-

tems avant que de faire cette grande démarche ; on se la refuse long-tems à soi-même ; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, & on ne veut plus ; on s'épuise en réfléxions sur les obstacles & sur les suites ; les incertitudes & les lenteurs ne finissent pas : or une entreprise si long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé : & cependant au sortir de là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore : une complaisance vous rendoit infidéle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions ; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occu-

pation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, & les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, & dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, & tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, & tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot vous êtes encore le même, & le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre ame. Lorsque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace sont durables, & ne ressemblent point à ces prestiges des

impofteurs, qui s'évanouiffent & échapent à la vûe un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Auffi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidéles, comme des dérifions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la fainteté de nos myftères. On les éloignoit de l'autel facré; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomiffemens, & devant lefquels il ne falloit plus jetter les chofes faintes: on fe défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être fuivie d'une feconde infidélité: jugez, mon cher Auditeur, ce que les Saints auroient penfé des vôtres, & ce que l'Eglife en penfe encore aujourd'hui: jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Miniftres de la pénitence, lefquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvellant & vos promeffes & vos rechutes, n'ofent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jetter le Saint aux chiens.

Je fai que nous ne devons pas ag-

graver le joug ; qu'on ne décrie & ne deshonore pas moins la religion, lorſqu'on ajoûte un ſeul iota à la loi par un excès de ſévérité ; que lorſqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine oſtentation de zèle & de rigueur, des prétextes de s'éloigner des chôſes ſaintes. Mais auſſi faut-il confier à l'inſtant le ſang de Jeſus-Chriſt à des profanes qui l'ont mille fois ſouillé ? faut-il ajouter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ? faut-il accorder à la perſévérance dans l'occaſion & dans l'habitude du crime ; c'eſt-à-dire, à tous les ſignes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un ſincère repentir ? Ne devons-nous pas, comme le Prophéte Elizée, ſavoir arrêter l'huile de la grace, & ſuſpendre la vertu des Sacremens, lorſqu'on ne nous préſente que des vaſes pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes paſſions ?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuſe, que multiplier vos crimes,

& vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plût au ciel, ame infidéle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, & que vos fragilités tant de fois confessées, & autant de fois renouvellées, n'eussent pas rencontré un azile dans l'indulgence même du sanctuaire ! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses & dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser : vous ne seriez plus couverte de cette lépre, que vous avez presque portée dès l'enfance ; si comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un Législateur sage & sevère, qui sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair & au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, & du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, & à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidéles. Une seule confession faite à un Ministre saint & éclairé, vous auroit renouvellée ; &

vous voilà encore la même, après tant de Sacremens, & de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même ? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de Sacremens mille fois profanés : vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parceque vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut ; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, & ne faire jamais d'effort pour en sortir ? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah ! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jesus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége ? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel ? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses

ſaintes, ou de s'en éloigner ? Ah ! ce ne ſont pas ces remédes divins, qu'il faut fuir ; ce ſont les paſſions, qu'il faut vaincre : ce n'eſt pas en ſecouant le joug, qu'il faut éviter les profanations ; c'eſt en uſant avec piété des graces de l'Egliſe ! Ce n'eſt pas en diſant avec l'impie : Puiſque la loi m'eſt une occaſion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorſque je ne l'obſerve pas ? Mais c'eſt en diſant avec une ame touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les ſalirois-je encore ? vous avez briſé mes liens, ô mon Dieu ! on ne me verra plus en reſſerrer les funeſtes nœuds : vous avez chaſſé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Eſprit-ſaint ; ah ! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, & que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle reſſource de ſalut peut-il vous reſter encore ? la connoiſſance de la vérité ? perſonne n'en eſt plus inſtruit, & ne la connoît mieux que vous ; le goût de la piété, & les ſentimens de la grace ? jamais cœur n'y fut plus ſenſible que



le vôtre ; le ſecours des Sacremens ? mais ces divins remédes eux-mêmes ſont devenus vos maux les plus déſeſpérés, & vos plus grands crimes. Grand Dieu ! vous ſeul connoiſſez ceux qui vous appartiennent, & vous les avez marqués ſur le front d'un ſceau inéfaçable de ſalut ; c'eſt un ſecret éternel ſur lequel l'homme ne peut jetter les yeux ſans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légères dont je parle ? Dernière reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, la reſſource des Sacremens : *Impoſſibile eſt eos qui participes facti ſunt Spiritûs Sancti, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raiſon de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconſtance dans les voies du ſalut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il eſt des reſſources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci, il n'en eſt plus, ou du moins il n'en paroît plus : il faut ſortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la providence ſur le ſalut des hommes. Cependant

pendant le pécheur inconſtant eſt de tous les pécheurs le moins frappé du danger de ſon état : les ſentimens de religion, qui le conduiſent de tems en tems au tribunal & à l'autel ſaint, l'endorment & le raſſurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies ſans Dieu, ſans culte, ſans Sacremens, donne à ſes yeux un nouveau mérite à la différence de ſa conduite ; il ſe fait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurciſſement & d'irreligion ; il s'applaudit de conſerver encore du moins dans ſes foibleſſes, & dans ces inconſtances éternelles, la force de recourir de tems en tems au remède ; il ſe dit tout bas à lui-même, comme le Phariſien : *Je ne ſuis pas fait comme les autres hommes.* Luc. 18. 11.
Ce paralléle nourrit & flatte en ſecret ſa ſécurité : il ſe croit plus religieux ; & il ne voit pas que la profanation des choſes ſaintes, eſt la ſeule marque de religion qui lui reſte encore.

Mais ce n'eſt pas tout ; ces vains dehors mêmes, ces foibles reſtes ne ſe ſoutiennent pas long-tems, & diſparoiſſent enfin : on peut flotter quel-

ques années entre les Sacremens & les rechûtes ; cet abus des choses saintes méne toujours à l'endurcissement: Dieu, si long-tems méprisé, méprise à son tour ; le cœur se lasse de ses inconstances : comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impression ; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti, est émoussé ; que les Sacremens ne sont plus qu'une gêne inutile & incommode, on s'en épargne la cérémonie ; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre ; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faisoit pour le salut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser & d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos ; les inspirations cessent ; les remords s'appaisent ; la conscience se calme ; les

alternatives de vice & de vertu finissent enfin, par un état fixe & tranquille de crime ; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, & y établissent enfin une demeure constante & perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, & l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solemnité pascale ; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvoient encore sensible ; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des desirs secrets de vertu ; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses éxemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faisiez encore de tems en tems certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivrez sans joug & sans régle ; vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble que

ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasion de plaisir & de crime ; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment, que pour la volupté ; plus de dégoût, que pour la piété & la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux, qui après avoir suivi quelque tems le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, & se rendent au monde qu'ils avoient abandonné. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes & légères ; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé & à toute la corruption de leurs desirs : ce ne sont plus des pécheurs ordinaires ; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne ; & leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; & l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété,

& leur retour plus vif & plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* Tel est le sort d'une ame, qui élevée jusques dans le ciel par une conversion sincère, en retombe encore, pour ainsi dire, & vient de nouveau se corrompre sur la terre ; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; elle n'éxhale plus qu'une odeur de mort ; ses scandales répandent par-tout l'infection du vice ; & il n'est pas de corruption, dit un Prophéte, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ.*

Exod. 16. 20.

Mich. 2. 10.

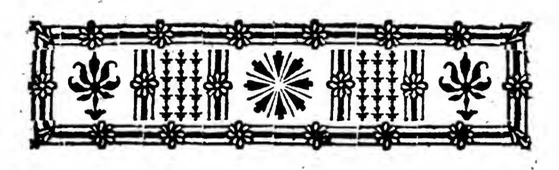
Vivez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grace & de péché ? déclarez-vous enfin ; c'est assés balancer entre le ciel & la terre, comme le disoit autrefois un Prophéte à des pécheurs

3. Reg. 18. 21. ſemblables à vous : *Uſquequo claudicatis in duas partes ?* Si Baal eſt votre dieu, adorez-le tout ſeul, à la bonne heure ; mais ſi le Seigneur eſt le Dieu véritable, n'adorez plus que lui ſeul

Ibid. auſſi : *Si Dominus eſt Deus, ſequimini eum ; ſi autem Baal, ſequimini illum.* Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, & ces foibleſſes qui vous en ſéparent ? pourquoi ces viciſſitudes puériles & éternelles, de crime & de vertu ? pourquoi ces plaiſirs & ces larmes ? Ah ! ou eſſuyez vos larmes pour toujours, & recevez votre conſolation en ce monde ; ou n'y cherchez plus d'autres conſolations, ni d'autres plaiſirs, que ceux de la grace & de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos : quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime & de repentir ! vous le ſavez : éternellement combattu, & par ces troubles ſecrets qui vous rappellent à l'innocence, & par ces panchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos foibleſſes, ou à ſurmonter vos remords : jamais heureux ;

ſoit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; ſoit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une ſituation durable : ayez donc pitié de votre ame; fixez-vous enfin : établiſſez une paix ſolide dans votre conſcience : mettez à profit ces derniers traits de miſéricorde que la bonté de Dieu laiſſe encore tomber ſur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette dernière inconſtance, qui va terminer par l'endurciſſement toutes les inégalités de votre vie; & que comme un arbre plus d'une fois mort & déraciné, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, vous allez reſter pour toujours ſur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame; afin que fondé & enraciné dans la charité vous ne ſoyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jeſus-Chriſt, qui ne croyent en lui que pour un peu de tems; & que vous puiſſiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du ſalut & de l'immortalité, promiſe à ceux qui auront perſévéré juſqu'à la fin.

Ainſi ſoit-il.



SERMON
POUR LE LUNDI
DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le petit nombre des Elus.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo Propheta ; & nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israel du tems du Prophéte Elisée, & aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc. 4. 27.

VOUS nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il est vrai que le chemin du ciel soit si difficile ; & si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, & encore plus souvent éclaircie, Jesus-Christ vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de Veuves en

Israel affligées de la famine ; & que la seule Veuve de Sarepta, mérita d'être secourue par le Prophéte Elie : que le nombre des lépreux étoit grand en Israel du tems du Prophéte Elisée ; & que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venois ici vous allarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les Livres saints sur cette grande vérité ; & parcourant de siécle en siécle l'histoire des Justes, vous montrer que dans tous les tems, les Elus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, & devenu le dépositaire de l'Alliance ; Josué & Caleb, seuls de six cens mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois Enfans Juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des Prophétes : vous auriez vû dans Isaïe

les Elus auſſi rares que ces grapes de raiſin qu'on trouve encore après la vendange, & qui ont échappé à la diligence du Vendangeur; auſſi rares que ces épis qui reſtent par hazard après la moiſſon, & que la faulx du Moiſſonneur a épargnée.

L'Evangile auroit encore ajoûté de nouveaux traits à la terreur de ces images: je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une eſt étroite, rude, & la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, ſpacieuſe, ſemée de fleurs, & qui eſt comme la voie publique de tous les hommes: enfin, en vous faiſant remarquer que partout dans les Livres ſaints, la multitude eſt toujours le parti des réprouvés; & que les Elus, comparés au reſte des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe preſque à la vûe; je vous aurois laiſſé, ſur votre ſalut, dans des allarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la Foi, & à l'eſpérance de ſa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette inſtruction, à vous prouver ſeulement que très-peu de

perſonnes ſe ſauvent ? hélas ! je découvrirois le danger, ſans apprendre à l'éviter ; je vous montrerois avec le Prophéte, le glaive de la colère de Dieu levé ſur vos têtes, & je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerois les conſciences, & je n'inſtruirois pas les pécheurs.

Mon deſſein donc aujourd'hui, eſt de chercher dans nos mœurs les raiſons de ce petit nombre : comme chacun ſe flatte qu'il n'en ſera pas exclu, il importe d'éxaminer ſi ſa confiance eſt bien fondée : je veux en vous marquant les cauſes qui rendent le ſalut ſi rare, non pas vous faire conclure en général que peu ſeront ſauvés ; mais vous réduire à vous demander à vous-même, ſi vivant comme vous vivez, vous pouvez eſpérer de l'être : qui ſuis-je ? que fais-je pour le ciel ? & quelles peuvent être mes eſpérances éternelles ?

Je ne me propoſe point d'autre ordre dans une matière auſſi importante. Quelles ſont les cauſes qui rendent le ſalut ſi rare ? je vais en marquer trois principales, & voilà le

ſeul plan de ce diſcours : l'art & les recherches ſeroient ici mal placées. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez : le ſujet ne ſauroit être plus digne de votre attention, puiſqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les eſpérances de votre deſtinée éternelle. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. PEU de gens ſe ſauvent, parcequ'on ne peut comprendre dans ce nombre, que deux ſortes de perſonnes : ou celles qui ont été aſſés heureuſes pour conſerver leur innocence pure & entière ; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence : première cauſe. Il n'y a que ces deux voies de ſalut ; & le ciel n'eſt ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de ſouillé n'entrera dans le Royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conſervée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent eſt un privilége, où peu d'ames peuvent aſpirer : vivre pénitent eſt une grace que les

adouciſſemens de la diſcipline, & le relâchement de nos mœurs rendent preſque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au ſalut par un titre d'innocence ? où ſont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, & qui aient conſervé juſqu'à la fin le tréſor ſacré de la première grace que l'Egliſe leur avoit confié dans le batême, & que Jeſus-Chriſt leur redemandera au jour terrible des vengeances.

Dans ces tems heureux, où toute l'Egliſe n'étoit encore qu'une aſſemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir reçu les dons de l'Eſprit-ſaint, & confeſſé Jeſus-Chriſt dans le Sacrement qui nous régénère, retombaſſent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie & Saphire furent les ſeuls prévaricateurs de l'Egliſe de Jéruſalem : celle de Corinthe ne vit qu'un inceſtueux : la pénitence canonique étoit alors un reméde rare ; & à peine, parmi ces vrais Iſraélites, ſe trouvoit-il un ſeul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel ſaint,

& de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la Foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des Justes diminuant à mesure que celui des Fidéles augmentoit, le progrès de l'Evangile a ce semble arrété celui de la piété ; & le monde entier devenu Chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Eglise, sa corruption & ses maximes. Hélas ! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères : le premier usage que nous faisons de notre cœur, est un crime : nos premiers panchans sont des passions ; & notre raison ne se développe & ne croît, que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un Prophéte, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; tous ont violé les loix, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement ; tous opèrent l'iniquité, & à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien : l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, & furtum, & adulterium*

inundaverunt. Le frère dreſſe des embuches au frère ; le père eſt ſéparé de ſes enfans ; l'époux de ſon épouſe : il n'eſt point de lien qu'un vil intérêt ne diviſe ; la bonne-foi n'eſt plus que la vertu des ſimples ; les haines ſont éternelles ; les réconciliations ſont des feintes : & jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on ſe déchire, on ſe dévore les uns les autres ; les aſſemblées ne ſont plus que des cenſures publiques ; la vertu la plus entière n'eſt plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux ſont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs ; les repas, ces liens innocens de la ſociété, des excès dont on n'oſeroit parler ; les plaiſirs publics, des écoles de lubricité : notre ſiécle voit des horreurs que nos pères ne connoiſſoient même pas ; la ville eſt une Ninive péchereſſe ; la Cour eſt le centre de toutes les paſſions humaines ; & la vertu autoriſée par l'éxemple du Souverain, honorée de ſa bienveillance, animée par ſes bienfaits, y rend le crime plus circonſpect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les condi-

Oſée, 4. 2.

tions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'Auteur de leur abondance ; les Grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes ; & la licence paroît le seul privilége de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi ; les lampes de Jacob se sont éteintes ; les pierres du Sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques , & le Prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu ! est-ce donc là votre Eglise & l'assemblée des Saints ? est-ce-là cet héritage si chéri, cette vigne bien aimée , l'objet de vos soins & de vos tendresses ? & qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem , lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déja une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes ; tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un tems où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos passions ; mais quelle a été votre jeunesse ? des infirmités habituelles vous ont peut-

être dégoûté du monde ; mais quel ufage faifiez-vous avant cela de la fanté ? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur ; mais tout le tems qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas fans ceffe le Seigneur qu'il l'efface de fon fouvenir ?

Mais à quoi m'amufai-je ? nous fommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! & vous nous connoiffez ; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en eft peut-être à vos yeux que l'endroit le plus fupportable ; & du côté de l'innocence, chacun de nous convient affés qu'il n'a plus rien à prétendre au falut. Il ne refte donc plus qu'une reffource ; c'eft la pénitence. Après le naufrage, difent les Saints, c'eft la planche heureufe, qui feule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de falut pour nous. Qui que vous foyez qui avez été pécheur, prince, fujet, grand, peuple, la pénitence feule peut vous fauver.

Or, fouffrez que je vous demande, où font les pénitens parmi nous ? où font-ils ? forment-ils dans l'Eglife un peuple nombreux ? Vous en trou-

verez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chûte, se soient relevés par une véritable pénitence ; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit-là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des Saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assés terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un Fidéle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois son Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir & les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parcequ'il s'en est permis de criminels ; qui ne souf-

ſre les plus néceſſaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus ſon corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir ; comme un rebelle qu'il faut châtier ; comme un coupable à qui déſormais il faut preſque tout refuſer ; comme un vaſe ſouillé qu'il faut purifier ; comme un débiteur infidéle, dont il faut éxiger juſqu'au dernier denier : un pénitent, c'eſt un criminel, qui s'enviſage comme un homme deſtiné à la mort, parcequ'il ne mérite plus de vivre ; ſes mœurs par conſéquent, ſa parure, ſes plaiſirs mêmes, doivent avoir je ne ſai quoi de triſte & d'auſtère, & il ne doit plus vivre que pour ſouffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ſes biens & de ſa ſanté, que la privation des faveurs dont il a abuſé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de ſon péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des ſupplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ſes frères, que le châtiment peut-être de ſes crimes particuliers : voilà ce que c'eſt qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où ſont parmi nous les

pénitens de ce caractère ? où sont-ils ?

Ah ! les siécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre & de cilice ; conjurant leurs frères, qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, & de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'éxercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solemnités ; vivant comme des anathêmes, séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un tems de toutes les marques de leur grandeur

ſelon le ſiécle ; & n'ayant plus d'autre conſolation, que celle de leurs larmes & de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Egliſe : ſi l'on y voyoit encore des pécheurs, le ſpectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'aſſemblée des Fidéles, que leurs chûtes ne l'avoient ſcandaliſée ; c'étoient de ces fautes heureuſes, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je ſai qu'une ſage diſpenſation a obligé l'Egliſe de ſe relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; & ſi j'en rappelle ici l'hiſtoire, ce n'eſt pas pour blâmer la prudence des Paſteurs qui en ont aboli l'uſage, mais pour déplorer la corruption générale des Fidéles qui les y a forcés : les changemens des mœurs & des ſiécles entraînent néceſſairement avec eux les variations de la diſcipline : la police extérieure fondée ſur les loix des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence établie ſur l'Evangile & ſur la parole de Dieu, eſt toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne ſubſiſtent plus, il eſt vrai ; mais les rigueurs & l'eſprit de la péni-

tence ſont encore les mêmes, & ne ſauroient jamais preſcrire. On peut ſatisfaire à l'Egliſe ſans ſubir les peines publiques qu'elle impoſoit autrefois : on ne peut ſatisfaire à Dieu ſans lui en offrir de particulières, qui les égalent & qui en ſoient une juſte compenſation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais éxaminez quelles ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont ſecoué le joug, & qui ne gardent plus de meſures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous reſſemblent, qui ſont dans des mœurs communes, & dont la vie n'offre rien de ſcandaleux ni de criant : ils ſont pécheurs; ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent; & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens ? & l'êtes-vous ? l'âge, les emplois, des ſoins plus ſérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeuneſſe : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaiſir de répandre ſur vos paſ-

ſions ; les perfidies, les bruits déſagréables, une fortune reculée, la ſanté ruinée, des affaires en décadence, tout cela a réfroidi & retenu les panchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les paſſions d'elles-mêmes ſe ſont peu à peu éteintes ; le tems & la ſeule inconſtance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, ſelon le monde, plus homme de probité, plus éxact à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez ceſſé vos déſordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, & qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore ſenti.

Cependant cet état ſi dangereux n'a rien qui vous allarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une ſincère pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; &

vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuſe, que vous mourrez ſans la connoître : ce n'eſt pas ici une ſimple expreſſion, & un mouvement de zèle ; rien n'eſt plus réel & plus éxactement vrai ; c'eſt la ſituation de preſque tous les hommes, & même des plus ſages & des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs ſont toujours licentieuſes ; l'âge, les dégoûts, un établiſſement fixent le cœur, retirent du déſordre, réconcilient même avec les ſaints Myſtères : mais où ſont ceux qui ſe convertiſſent ? où ſont ceux qui expient leurs crimes par des larmes & des macérations ? où ſont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finiſſent comme des pénitens ? où ſont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi ſeulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence : quoi ? les loix de l'Egliſe ? mais elles ne regardent plus les perſonnes d'un certain rang, & l'uſage en a preſque fait des devoirs obſcurs & populaires : quoi ? les ſoins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur &

de la profpérité ? les fatigues du fervice ? les dégoûts & les gênes de la Cour ? les affujettiffemens des emplois & des bienféances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeaffent d'une obligation qu'elles-mêmes vous impofent ? vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jefus-Chrift. Quoi enfin? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous fufcite ? les difgraces & les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec foumiffion feulement ? & loin d'y trouver des occafions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? Mais quand vous feriez fidéle fur tous ces points, feriez-vous pénitent ? ce font les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec foumiffion les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de fon état ; d'être fidéle aux loix de l'Eglife : mais vous, qui êtes pé-

cheur, ne devez-vous rien au-delà? & cependant vous prétendez au salut; mais sur quel titre? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô
Rom. 3. 27. homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergo gloriatio tua?*

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous; (car je suppose qu'il vous reste encore des sentimens de religion, & quelque soin de votre salut;) mais de véritables pénitens en connoissez-vous? il faut les aller chercher dans les cloîtres & dans les solitudes : vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang & de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, & peut-être aussi la censure du public;

tout le reste marche dans la même voie. Je voi que chacun se rassure sur son voisin ; que les enfans succédent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le voi, & je m'écrie : O Dieu ! si vous ne nous avez pas trompé ; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point ; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre, ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos loix, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux ? où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédé ? & quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts ? que serons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorsqu'autrefois un Prophéte se plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné son alliance dans Israel, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un Royaume entier renfermoit alors d'ames pures

& fidéles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance ? Je sai que votre œil discerne encore des Justes au milieu de nous ; que le Sacerdoce a encore ses Phinéès ; la magistrature ses Samuel ; l'épée ses Josué ; la Cour ses Daniel, ses Esther & ses David ; car le monde ne subsiste que pour vos élus, & tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli : mais ces restes heureux des enfans d'Israel qui se sauveront, que sont-ils comparés aux grains de sable de la mer ; je veux dire, à cette multitude infinie qui se damne ?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! & par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand il ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes ; les loix sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les régles de la multitude ; & c'est ici la seconde cause de la rareté des Elus,

qui n'eſt proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes & des uſages.

PEU de gens ſe ſauvent, parceque les maximes les plus univerſellement reçues dans tous les états, & ſur leſquelles roulent les mœurs de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut : ſur l'uſage des biens, ſur l'amour de la gloire, ſur la modération chrétienne, ſur les devoirs des charges & des conditions, ſur le détail des œuvres preſcrites, les régles reçues, approuvées, autoriſées dans le monde, contrediſent celles de l'Evangile ; & dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort. II. PARTIE.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaſte pour un diſcours, & trop peu ſérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage établi dans le monde, qu'on peut meſurer ſa dépenſe ſur ſon bien & ſur ſon rang ; & que pourvu que ce ſoit du patrimoine de ſes pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à ſon luxe, & ne conſulter dans ſes profuſions,

que ſon orgueil & ſes caprices. Mais la modération chrétienne a ſes régles; mais vous n'êtes pas le maître abſolu de vos biens, & tandis ſurtout que mille malheureux ſouffrent, tout ce que vous employez au-delà des beſoins & des bienſéances de votre état, eſt une inhumanité & un vol que vous faites aux pauvres. Ce ſont-là des rafinemens de dévotion; & en matière de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blâmable & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle, ou de l'Egliſe; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu! prend-elle ſa ſource dans les loix humaines d'une naiſſance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, & il ſeroit triſte de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang & de leur naiſſance.

Je ne vous dis pas que l'uſage veut

que les jeunes perſonnes du ſexe, qu'on éléve pour le monde, ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire, & éxercées avec ſoin dans une ſcience funeſte, ſur laquelle nos cœurs ne naiſſent que trop inſtruits. Mais l'éducation chrétienne eſt une éducation de retraite, de pudeur, de modeſtie, de haine du monde. On a beau dire ; il faut vivre comme on vit : & des mères, d'ailleurs chrétiennes & timorées, ne s'aviſent pas même d'entrer en ſcrupule ſur cet article.

Ainſi vous êtes jeune encore ; c'eſt la ſaiſon des plaiſirs : il ne ſeroit pas juſte de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres ſe ſont permis : des années plus mûres améneront des mœurs plus ſérieuſes.

Vous êtes né avec un nom ; il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, de dépenſe, faire votre idole de votre fortune : l'ambition, ſi condamnée par les régles de la Foi, n'eſt plus qu'un ſentiment digne de votre nom & de votre naiſſance.

Vous êtes d'un ſexe & d'un rang qui

vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang & de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, & vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici ; qui vous rassure dans ces voies ? quelle est la régle qui les justifie dans votre esprit ? qui vous autorise, vous à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre batême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres ? vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocens, que parceque votre ame trop familiarisée avec le crime, n'en sent plus les dangereuses impressions? vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie ? vous, à vous dispenser de toutes les loix de l'Eglise ; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice

pénible de religion ? vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du Sanctuaire, qu'il suffit d'avoir desiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison ; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous ; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, & s'ils remplissent les devoirs de la Religion que vous professez ? qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes ? est-ce l'Evangile de Jesus-Christ ? est-ce la doctrine des Saints ? sont-ce les loix de l'Eglise ? car il faut une régle pour être en sûreté ; quelle est la vôtre ? l'usage ; voilà tout ce que vous avez à nous opposer ; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes régles ; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avoient ainsi vécu, & c'est d'eux que nous les tenons ; les plus sensés du siécle s'y conforment ; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, & ne vou-

loir pas être tout ſeul de ſon côté.

Voilà ce qui vous raſſure contre toutes les terreurs de la Religion ; perſonne ne remonte juſqu'à la Loi ; l'éxemple public eſt le ſeul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les loix des peuples ſont vaines, comme dit l'Eſprit-ſaint : *Quia leges populorum vanæ ſunt* ; que Jeſus-Chriſt nous a laiſſé des régles auxquelles ni les tems, ni les ſiécles, ni les mœurs ne ſauroient jamais rien changer ; que le ciel & la terre paſſeront ; que les mœurs & les uſages changeront ; mais que ces régles divines ſeront toujours les mêmes.

Jerem. 10. 3.

On ſe contente de regarder autour de ſoi : on ne penſe pas que ce qu'on appelle aujourd'hui uſage, étoient des ſingularités monſtrueuſes avant que les mœurs des Chrétiens euſſent dégénéré ; & que ſi la corruption a depuis gagné, les déréglemens, pour avoir perdu leur ſingularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous ſerons jugés ſur l'Evangile, & non ſur l'uſage ; ſur les éxemples des Saints, & non ſur les opinions des hommes ; que les cou-

tumes qui ne se sont établies parmi les Fidéles qu'avec l'affoiblissement de la Foi, sont des abus dont il faut gémir, & non des modéles à suivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'éxemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis; & en un mot, que la piété & la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance? quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'est-ce pas celle où marche le grand nombre? quel est le parti des réprouvés? n'est-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainsi périrent du tems de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du tems de Nabucodonosor, tous ceux qui se prof-

ternèrent devant la statue sacrilége ; du tems d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du tems d'Eléasar tous ceux qui abandonnèrent la Loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siécle corrompu*, nous dit-on : or, le siécle corrompu n'est pas le petit nombre de Justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois S. Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immense & terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum & formidolosum ?*

Rom. 12. 2.

S. Aug. in conf. l. 1. n. 6.

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances ? il y a dans l'Eglise deux voies ; l'une large, où passe presque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui

conduit à la vie : de quel côté ſuis-je ? mes mœurs, ſont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ? ſuis-je avec le grand nombre ? je ne ſuis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'eſt pas le parti de ceux qui ſe ſauvent. Loin de raiſonner de la ſorte, on ſe dit à ſoi-même : Je ne ſuis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang & de mon âge vivent ainſi; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher Auditeur ? pour cela même : la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; les Saints ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; & ils n'ont été ſaints, que parcequ'ils n'ont pas reſſemblé au reſte des hommes.

L'uſage avoit prévalu au ſiécle d'Eſdras, qu'on s'alliât, malgré la défenſe, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit univerſel ; les Prêtres & le peuple n'en faiſoient plus de ſcrupule. Mais que fit ce ſaint reſtaurateur de la Loi ? ſuivit-il l'exemple de ſes frères ? crut-il qu'une tranſ-

greſſion commune fût devenue plus légitime ? il en appella de l'abus à la régle : il prit le Livre de la Loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple conſterné, & corrigea l'uſage par la vérité.

Suivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, & voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodome, & ſi rien ne le diſtinguoit de ſes citoyens ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Job étoit ſemblable aux autres Princes de ſa nation ; ſi Eſther, dans la cour d'Aſſuérus, ſe conduiſoit comme les autres femmes de ce Prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie & dans Iſrael, qui reſſemblaſſent à Judith ; ſi parmi les enfans de la captivité, il n'eſt pas dit de Tobie ſeul qu'il n'imitoit pas la conduite de ſes frères, & qu'il fuyoit même le danger de leur ſociété & de leur commerce : voyez ſi dans ces ſiécles heureux, où les Chrétiens étoient encore ſaints, ils ne brilloient pas comme des aſtres au milieu des nations corrompues, & s'ils ne ſervoient pas de ſpectacle aux Anges & aux hommes, par la ſingularité de leurs mœurs ; ſi les

Payens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des Théâtres, des cirques, & des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignoient pas que les Chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens ; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs loix & leurs usages particuliers ; & si dès-là qu'un homme avoit passé du côté des Chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées & pour leurs coutumes : enfin, voyez si dans tous les siécles, les Saints dont la vie & les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont-là des singularités & des exceptions, plutôt que des régles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la régle générale est de se perdre ; c'est qu'une ame fidéle au milieu du monde, est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces éxemples : mais est-ce

que la ſainteté n'eſt pas la vocation générale de tous les Fidéles ? eſt-ce que pour être ſauvé, il ne faut pas être Saint ? eſt-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, & rien du tout aux autres ? eſt-ce que vous avez un autre Evangile à ſuivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promeſſes à eſpérer que les Saints ? Ah ! puiſqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au ſalut, pieux Fidéles qui jouiſſez dans le ciel d'un Royaume que vous n'avez emporté que par la violence, & qui a été le prix de votre ſang & de vos travaux, pourquoi nous laiſſiez-vous des éxemples ſi dangereux & ſi inutiles ? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, déſagréable, & tout propre à rebuter notre foibleſſe, puiſqu'il y en avoit un autre plus doux & plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager & nous attirer, en nous facilitant notre carrière ? Grand Dieu ! que les hommes conſultent peu la raiſon dans l'affaire de leur ſalut éternel !

Raſſurez-vous après cela ſur la mul-

titude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, & que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? la multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au tems du déluge; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon & toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert ? Ah ! les Rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parceque la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement; Dieu, devant qui les peuples & les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; & tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parceque les maximes les plus universellement reçues, sont des maximes de péché; peu de gens se sauvent, parceque les maximes & les obligations les plus universellement ignorées ou rejettées, sont les plus indispensables au salut. Dernière réfléxion qui n'est encore que la preuve & l'éclaircissement des précédentes.

III. PARTIE. QUELS sont les engagemens de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appellés? les promesses solemnelles du batême: qu'avons-nous promis au batême? de renoncer au monde, à la chair, à satan & à ses œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du Chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu & nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise: ces vérités paroissent familières & destinées au simple peuple; mais c'est un abus: il n'en est pas de plus sublimes, & il n'en est pas aussi de plus ignorées: c'est à la cour des Rois, c'est aux Grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer: *Regibus & Principibus terræ.*

Hélas ! ils ſont des enfans de lumière pour les affaires du ſiécle ; & les premiers principes de la morale chrétienne leur ſont quelquefois plus inconnus qu'aux ames ſimples & vulgaires : ils auroient beſoin de lait, & ils éxigent de nous une nourriture ſolide, & que nous parlions le langage de la ſageſſe, comme ſi nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premiérement renoncé au monde dans votre batême : c'eſt une promeſſe que vous avez faite à Dieu à la face des autels ſaints ; l'Egliſe en a été le garand & la dépoſitaire ; & vous n'avez été admis au nombre des Fidéles, & marqué du ſceau inéfaçable du ſalut, que ſur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous euſſiez répondu alors ſur les fonts ſacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde ſi noir & ſi pernicieux que nous le diſons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parcequ'on ne le connoît pas ; & que puiſque vous avez à

vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein; de vous associer à l'espérance des Chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde: elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidéles qui ne connoissent pas Jesus-Christ, & où le Prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers tems, ceux des Catéchuménes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde & à ses plaisirs, différoient leur batême jusqu'à la mort, & n'osoient venir contracter aux pieds des autels dans le Sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connoissoient l'étendue & la sainteté, & auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les sermens, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui: si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs & ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de

Dieu, comme dit S. Jean, mais de plus vous renoncez à la Foi donnée dans le batême ; vous abjurez l'Evangile de Jesus-Christ ; vous êtes un apostat dans la Religion, & foulez aux pieds les vœux les plus saints & les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr ? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez ; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs, dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens, qui regardent la terre comme leur patrie ; le siécle à venir, comme un éxil ; les promesses de la Foi, comme un songe ; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un Royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jesus-Christ ; où ceux qui le connoissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes,

le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses Sacremens & dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos éxemples ; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathême & un objet d'horreur, & à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce-là votre situation par rapport au monde ? ses plaisirs vous sont-ils à charge ? ses scandales affligent-ils votre Foi ? y gémissez-vous sur la durée de votre pélerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ses loix ne sont-elles pas les vôtres ? ses maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? & quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas

dire que ce monde corrompu revivroit en vous, & que vous en laisseriez un modéle à vos descendans? Et quand je dis, vous, je m'adresse presqu'à tous les hommes : où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde? tous l'ont promis; qui le tient? on voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui; qui parlent vivement de ses abus & de ses erreurs; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connoissent pas ses dangers; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent? Et de-là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre batême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même & la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les

desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier : ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la Foi : or, où sont les Chrétiens qui là-dessus soient plus fidéles que vous ?

Enfin, vous avez dit anathême à satan & à ses œuvres; & quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil, & comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modéle, les jalousies & les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathême qu'ils avoient prononcé là-dessus contre satan ?

Et de-là, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles & les autres plaisirs publics sont innocens pour des Chrétiens ? je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de satan, ou des œuvres de Jesus-Christ ? car dans la Religion il

n'est

n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassemens & des plaisirs qu'on peut appeller indifférens ; mais les plaisirs les plus indifférens que la Religion permet, & que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à Jesus-Christ, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints & plus sérieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à Jesus-Christ, & le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jesus-Christ les plaisirs des théâtres ? Jesus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens ? & avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire & le desir de lui plaire ? quoi ? les spectacles, tels que nous les voyons au-

jourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent ſur le théâtre, que par les ſcènes impures ou paſſionnées qu'elles débitent, les ſpectacles ſeroient des œuvres de Jeſus-Chriſt ? Jeſus-Chriſt animeroit une bouche d'où ſortent des airs profanes & laſcifs ? Jeſus-Chriſt formeroit lui-même les ſons d'une voix qui corrompt les cœurs ? Jeſus-Chriſt paroîtroit ſur les théâtres en la perſonne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même ſelon les loix des hommes ? Mais ces blaſphêmes me font horreur ; Jeſus-Chriſt préſideroit à des aſſemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit ſa doctrine, où le poiſon entre par tous les ſens dans l'ame, où tout l'art ſe réduit à inſpirer, à réveiller, à juſtifier les paſſions qu'il condamne ? Or, ſi ce ne ſont pas des œuvres de Jeſus-Chriſt dans le ſens déja expliqué, c'eſt-à-dire, des œuvres qui puiſſent du moins être rapportées à Jeſus-Chriſt, ce ſont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien ? *Nihil enim non diaboli eſt, quidquid non Dei*

est . . . . . . hoc ergo erit pompa diaboli. Donc tout Chrétien doit s'en abstenir ; donc il viole les vœux de son batême lorsqu'il y participe ; donc de quelqu'innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur éxempt d'impression, il en sort souillé ; puisque par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son batême, & violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à Jesus-Christ & à son Eglise.

Voilà les vœux de notre batême, mes Frères : ce ne sont point ici des conseils & des pratiques pieuses, je vous l'ai déja dit ; ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant ; il s'agit d'être Chrétien ou de ne l'être pas : cependant qui les observe ? qui les connoît seulement ? qui s'avise de venir s'accuser au Tribunal d'y avoir été infidéle ? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession ; & après une vie toute mondaine, on n'a presque rien à dire au Prêtre. Hélas ! mes Frères, si vous

ſaviez à quoi vous engage le titre de Chrétien que vous portez : ſi vous compreniez la ſainteté de votre état ; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impoſe ; la haine du monde, de vous-même, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la Foi, la vigilance continuelle, la garde des ſens ; en un mot, la conformité avec Jeſus-Chriſt crucifié, qu'il éxige de vous : ſi vous le compreniez ; ſi vous faiſiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur & de toutes vos forces, un ſeul deſir qui ne peut ſe rapporter à lui vous ſouille ; ſi vous le compreniez, vous vous trouveriez un monſtre devant ſes yeux. Quoi ? diriez-vous, des obligations ſi ſaintes, & des mœurs ſi profanes ? une vigilance ſi continuelle, & une vie ſi peu attentive & ſi diſſipée ? un amour de Dieu ſi pur, ſi plein, ſi univerſel, & un cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles ? Si cela eſt ainſi, ô mon Dieu ! qui pourra donc ſe ſauver ? *Quis poterit ſalvus eſſe ?* peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne ſera pas vous, du

Matth 19. 25.

moins si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? voulez-vous le savoir ? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? cette Femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, éléve ses enfans dans la Foi & dans la piété ; laisse au Seigneur la décision de leur destinée ; ne partage son cœur qu'entre Jesus-Christ & son époux ; est ornée de pudeur & de modestie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde ; mais corrige les usages par la Loi de Dieu, & donne du crédit à la vertu par son rang & par ses éxemples.

Qui pourra se sauver ? ce Fidéle, qui dans le relâchement de ces derniers tems, imite les premières mœurs des Chrétiens ; qui a les mains innocentes & le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son ame en vain*, mais Ps. 23. 4.
qui, au milieu même des périls du

grand monde, s'applique ſans ceſſe à
Ibid. la purifier : juſte, *qui ne jure pas frauduleuſement à ſon prochain*, & ne doit pas à des voies douteuſes l'innocent accroiſſement de ſa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, & ne nuit à ſes concurrens que par ſon mérite : ſincère, qui ne ſacrifie pas la vérité à un vil intérêt, & ne ſait point plaire en trahiſſant ſa conſcience : charitable, qui fait de ſa maiſon & de ſon crédit, l'azile de ſes frères ; de ſa perſonne, la conſolation des affligés ; de ſon bien, le bien des pauvres : ſoumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la proſpérité.

Qui pourra ſe ſauver? vous, mon cher Auditeur, ſi vous voulez ſuivre ces éxemples ; voilà les gens qui ſe ſauveront : or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre ; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il eſt de Foi que vous ne devez pas prétendre au ſalut : car ſi en vivant ainſi vous pouviez vous ſauver, tous les hommes preſque ſe ſauveroient ; puiſqu'à

un petit nombre d'impies près qui ſe livrent à des excès monſtrueux, tous les autres hommes ne ſont que ce que vous faites : or, que tous les hommes preſque ſe ſauvent, la Foi nous défend de le croire: il eſt donc de Foi, que vous ne devez rien prétendre au ſalut, tandis que vous ne pourrez vous ſauver ſi le grand nombre ne ſe ſauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; & ce ne ſont pas ici de ces vérités vagues qui ſe diſent à tous les hommes, & que nul ne prend pour ſoi, & ne ſe dit à ſoi-même ; il n'eſt peut-être perſonne ici qui ne puiſſe dire de ſoi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je ſuis perdu, ſi je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reſte encore quelque ſoin de ſon ſalut ? cependant c'eſt la multitude qui ne tremble point ; il n'eſt qu'un petit nombre de Juſtes, qui opèrent à l'écart leur ſalut avec crainte ; tout le reſte eſt calme : on ſait en général que le grand nombre ſe damne ; mais on ſe flatte qu'après

avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arréte à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : & voici la pensée qui m'occupe & qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure & la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jesus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce Temple, & que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, & comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siécles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que

celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; & sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, & je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, & me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jesus-Christ paroissoit dans ce Temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs & des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix Justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, & je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connoissez ceux qui vous appartiennent ; mais si nous ne connoissons pas ceux

qui lui appartiennent, nous ſavons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui ſont les Fidéles ici aſſemblés ? les titres & les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en ſerez dépouillés devant Jeſus-Chriſt : qui ſont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas ſe convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui différent leur converſion ; pluſieurs autres qui ne ſe convertiſſent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croyent n'avoir pas beſoin de converſion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre ſortes de pécheurs de cette aſſemblée ſainte ; car ils en ſeront retranchés au grand jour : paroiſſez maintenant, Juſtes ; où êtes-vous ? reſtes d'Iſrael, paſſez à la droite : froment de Jeſus-Chriſt, démêlez-vous de cette paille deſtinée au feu : ô Dieu ! où ſont vos Elus ? & que reſte-t-il pour votre partage ?

Mes Frères, notre perte eſt preſque aſſurée, & nous n'y penſons pas. Quand même dans cette terrible ſéparation, qui ſe fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un ſeul pécheur de

cette aſſemblée du côté des réprouvés, & qu'une voix du ciel viendroit nous en aſſurer dans ce Temple, ſans le déſigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord ſur ſa conſcience, pour éxaminer ſi ſes crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous ſaiſi de frayeur ne demanderoit pas à Jeſus-Chriſt, comme autrefois les Apôtres, Seigneur, ne ſeroit-ce pas moi ? *Numquid ego ſum, Domine ?* & ſi l'on laiſſoit quelque délai, qui ne ſe mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes & les gémiſſemens d'une ſincère pénitence ? Matth. 26. 22.

Sommes-nous ſages, mes chers Auditeurs ? peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne ſe trouvera pas dix Juſtes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que ſai-je ? ô mon Dieu ! je n'oſe regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens & de votre juſtice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un ſeul; & ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur ? & vous croyez être ce ſeul heureux dans le grand nom-

bre qui périra ? vous qui avez moins ſujet de le croire que tout autre ; vous ſur qui ſeul la ſentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que ſur un ſeul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre Loi ! Les Juſtes de tous les ſiécles ont ſéché de frayeur, en méditant la ſévérité & la profondeur de vos jugemens ſur la deſtinée des hommes : on a vû de ſaints Solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit preſque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre & auſtère, demander ſans ceſſe d'une voix mourante à leurs frères: Croyez-vous que le Seigneur me faſſe miſéricorde ? & être preſque ſur le point de tomber dans le déſeſpoir, ſi votre préſence, ô mon Dieu ! n'eût à l'inſtant appaiſé l'orage, & commandé encore une fois aux vents & à la mer de ſe calmer : & aujourd'hui après une vie commune, mondaine, ſenſuelle, profane, chacun meurt tran-

quille ; & le Miniſtre de Jeſus-Chriſt appellé, eſt obligé de nourrir la fauſſe paix du mourant, de ne lui parler que des tréſors infinis des miſéricordes divines, & de l'aider, pour ainſi dire, à ſe ſéduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la ſévérité de votre juſtice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut ? à Dieu ne plaiſe ; il n'y a que l'impie qui, pour ſe calmer ſur ſes déſordres, tâche ici de conclure en ſecret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce diſcours ; mais de vous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie ſûre ; mais de vous convaincre que pour ſe ſauver il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

Lorſque les Juifs emmenés en ſervitude, furent ſur le point de quitter la Judée & de partir pour Babylone, le Prophéte Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas aban-

donner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfans d'Israel, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or & d'argent ; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces éxemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* Baruch. 6. 5.

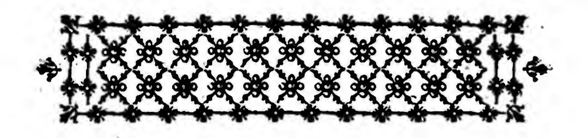
Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce Temple & de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or & d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent ; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines, les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, & que presque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise, ces désordres dont une coutume impie a presque fait des loix. Alors, mon cher Auditeur, si vous voulez

être du petit nombre des vrais Iſraélites, dites dans le ſecret de votre cœur : C'eſt vous ſeul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre Loi que votre Loi ſainte : les dieux que cette multitude inſenſée adore, ne ſont pas des dieux ; ils ſont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous ſeul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! & vous ſeul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les ſaintes Loix de Jéruſalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui compoſent encore votre peuple au milieu d'une nation infidéle ; je tournerai avec eux tous mes deſirs vers la ſainte Sion : on traitera de foibleſſe la ſingularité de mes mœurs ; mais heureuſe foibleſſe, Seigneur, qui me donnera la force de réſiſter au torrent & à la ſéduction des exemples ! & vous ſerez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le ſerez un jour dans la

sainte Jérusalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le tems de la captivité finira enfin ; vous vous souviendrez d'Abraham & de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous transporterez dans la sainte Cité ; & alors vous régnerez seul sur Israel, & sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, & vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part ; pensez sans cesse que le grand nombre se damne ; ne comptez pour rien les usages, si la Loi de Dieu ne les autorise ; & souvenez-vous que les Saints ont été dans tous les siécles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE MARDI

DE LA TROISIÉME SEMAINE

DE CARÊME.

Sur le mélange des bons & des méchans.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, & reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Matth. 18. 15.

UN des devoirs les plus essentiels & les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie & du bon grain, des bons &

des méchans dans l'Eglise, que pour ménager aux uns & aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; & lorsque les serviteurs du Père de famille touchés des scandales qui deshonorent son Royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, & leur fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons & ses usages dans l'ordre adorable de sa Providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice & pour purifier & éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, & ne fournit que des censures à l'autre: ce mélange si utile à tous, est devenu pernicieux à tous; & encore aujourd'hui, dit S. Augustin, les Justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des Justes, & ils sont à charge les uns aux autres: *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles & les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise;

& cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice & la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les régles de la Foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des Justes avec lesquels ils vivent; & aux Justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, & exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons & des méchans sur la terre. En voici deux principales; & d'elles nous allons tirer toutes les régles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchans: c'est la première.

Les méchans sont soufferts pour

l'instruction, ou pour le mérite des Justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, & qui réglent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. NE semble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jesus-Christ de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'Elus, sans tache dans les mœurs comme dans la Foi, & l'image naturelle & anticipée de la Jérusalem céleste, & de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans le ciel ? un champ arrosé de son sang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain ? un bercail dont il est le Pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis ? un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie ? & l'Eglise ne seroit-elle pas plus digne de son

Epoux, si refusant ici bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix & de l'unité, elle ne reconnoissoit pour siens sur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il est vrai, mes Frères, que les Justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle & la plus inséparable: c'est eux proprement qui la représentent toute devant Jesus-Christ; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses Sacremens, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; & toutes choses seroient consommées, si leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins: l'Eglise les regarde comme ses enfans; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des Sacremens & de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la Foi & de la grace, &

qui peuvent même trouver dans leur ſociété avec les Juſtes, ou mille reſſources heureuſes de ſalut qui leur manqueroient, s'ils vivoient ſéparés d'eux comme des anathêmes, ou un ſujet terrible de condamnation qui juſtifiera la ſévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premiérement mille reſſources heureuſes de ſalut, puiſqu'ils trouvent dans leur mélange avec les Juſtes, les ſecours des inſtructions, des éxemples & des prières; c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.

Le ſecours des inſtructions eſt la première utilité que les pécheurs retirent de la ſociété des gens de bien; & ces inſtructions font d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en ſont les caractères inſéparables.

La vérité. Les Juſtes ont l'œil trop ſimple & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les deſirs de ſon cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes ſe ſervent

pour se séduire les uns les autres ; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, & le mal un mal : ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité ; que le Chrétien en est un témoin public ; qu'il seroit honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de Fidéles ont autrefois sacrifié leur propre vie ; qu'ils ont dans le ciel le témoin invisible de leurs pensées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au Scrutateur des cœurs ; & que la Religion toute seule forme des hommes véritables & sincères : ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper ; ils sont trop touchés de leurs égaremens pour y applaudir ; ils desirent trop vivement leur salut pour devenir par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours tems de parler ; mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité ; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucis-

ſemens artificieux qui le juſtifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous ſur-tout que votre rang & votre naiſſance éléve au-deſſus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laiſſe ignorer : eux ſeuls vous parlent dans la ſincérité de Dieu ; parcequ'eux ſeuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jeſus-Chriſt : eux ſeuls oſent vous contredire, & prendre le parti de la vérité contre vous-même ; parcequ'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvu qu'ils ſe rendent plus utiles : eux ſeuls n'étudient pas vos panchans pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos panchans ; parcequ'eux ſeuls aiment plus votre perſonne, que votre élévation ; & ſont plus touchés de votre ſalut, que de vos bienfaits. Tout le reſte des hommes, ou vous ſéduit, ou ſe taît, ou vous flatte ; plus même vous êtes élevé, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche ; plus on ſe déguiſe

à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne, n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands : l'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous eſt refuſé : vous n'avez plus d'ami, parcequ'il eſt trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoiſſez pas, qui mettent tous le maſque en vous approchant, & dont vous ne voyez jamais que l'art & la ſurface : les Juſtes ſeuls ſe montrent à vous tels qu'ils ſont ; & en eux ſeuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, & que votre puiſſance qui vous donne tout, vous ôte elle-même & vous cache. Voyez comme tandis que tous les Officiers de l'armée d'Holoferne lui promettent la conquête de Béthulie, & que tout flatte ſon orgueil & ſon ambition, Achior tout ſeul oſe parler ſans artifice, prendre les intérêts du Dieu de

Juda, & faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder & la défendre. Aussi un saint Roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de son régne, de voir assis auprès de lui des hommes justes & fidéles : parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ses pères, ce n'étoient pas ses victoires & ses prospérités, dont il étoit le plus touché ; c'étoit la vertu & la justice des sujets qui présidoient à ses conseils, & qui environnoient son trône : & la piété des Nathan & des Chusaï, lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, & les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam & judicium cantabo tibi, Domine. . . . . . Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum : ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat.* Un homme juste est un présent du ciel ; & les Grands sur-tout ne sauroient trop honorer la vertu,

Ps. 100. v. 6.

parceque la puissance ne peut leur donner que des sujets, & que la vertu toute seule leur donne des amis fidéles & sincères.

Mais non-seulement les Justes seuls conservent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids & une force qui ne se trouve pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd par ses égaremens le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affoiblissent ses instructions : les foiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, & ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le Juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite : son innocence rend ses censures respectables, & tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y pénser, aux véritables Justes, une espéce d'empire sur nous.

mêmes : quelque élevés que nous ſoyons d'ailleurs, la vertu ſe forme comme un Tribunal à part, auquel nous ſoumettons avec plaiſir notre élévation & notre puiſſance ; & il ſemble que les Juſtes, qui jugeront un jour les Anges, ont droit d'être dès à préſent les Juges des hommes.

Un Jean-Baptiſte accompagné de ſa ſeule vertu, devient le cenſeur d'une Cour voluptueuſe ; & Hérodes ne peut s'empêcher de craindre ſes cenſures, & de reſpecter ſa vertu. Un Michée s'oppoſe ſeul aux vains projets de deux Rois & de deux armées ; & tout eſt ébranlé à la ſeule voix de l'homme de Dieu. Un Prophéte inconnu, vient de la part de Dieu reprocher au Roi d'Iſrael aſſemblé à Bethel avec tout ſon peuple pour ſacrifier à Baal, l'impiété de ſes ſacrifices;& les myſtères profanes ſont ſuſpendus. Elie tout ſeul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; & le Prince tremblant s'humilie, & conjure le Prophéte d'obtenir ſa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la ſeule dignité de ſon âge & de

ſon miniſtère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec & encore environné de ſes troupes victorieuſes, ſon ingratitude & ſa déſobéiſſance; & ce Prince ſi intrépide devant ſes ennemis, ſent toute ſa fierté tomber devant le Prophéte, & met tout en uſage pour l'appaiſer. O ſainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères auguſtes de ſa céleſte origine!

Il eſt vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inſéparable de la vertu, les Juſtes ajoûtent les ſaints artifices & les ſages circonſpections d'une charité tendre & prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à tems & à contre-tems, il eſt vrai; mais ils ſavent auſſi que ſi tout leur eſt permis, tout n'eſt pas expédient; que les plaies qui ſont dans le cœur demandent de grandes précautions, & qu'il faut lui faire aimer les remédes, ſi l'on veut qu'ils ſoient utiles: ils ſavent que la vérité ne doit d'ordinaire ſes victoires qu'aux ménagemens de la prudence & de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un tems de gémir en ſecret, & un tems de parler; que la

même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; & que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de diſcrétion & de prudence.

Ainſi la vertu eſt aimable lors même qu'elle reprend : ce n'eſt pas la connoître de ſe la repréſenter ſous l'idée d'un zèle amer & imprudent, qui condamne ſans indulgence, & qui corrige ſans diſcernement : la charité n'eſt ni téméraire, ni inhumaine ; elle ſait choiſir ſes momens, & ménager ſes conſeils ; elle ſait ſe rendre utile ſans ſe rendre odieuſe ; & quand on aime ſincérement, la douceur & les précautions ſont naturelles : ſi ces caractères manquent, ce n'eſt plus la charité qui reprend & qui édifie, c'eſt l'humeur qui cenſure & qui ſcandaliſe : la charité eſt douce & prudente, & l'humeur eſt toujours piquante & téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le ſcandale de ſa conduite : il s'inſinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable ; & par les ménagemens innocens d'une

parabole ingénieuſe, il trouve le ſecret de corriger le vice ſans offenſer le pécheur, & de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami ſaint & vertueux, & qui joint à la vertu cette douceur tendre & cette diſcrétion que la charité inſpire, ne trouve preſque point de cœur, quelque livré qu'il ſoit aux paſſions, inſenſible à ſes ſages remontrances. Car ce n'eſt pas ici un Anacoréte auſtère, qui par les ſuites de ſa profeſſion, ne pouvant vous tenir que des diſcours ſaints, vous trouve moins diſpoſé à l'écouter ; c'eſt un Juſte de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaiſirs & de vos débauches, qui vous fait ſentir le vuide des amuſemens dont il a été lui-même l'adorateur inſenſé; qui vous inſpire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie ſage & chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, & une paix du cœur, qu'il a lui-même cru autrefois puérile & chi-

mérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette reſſemblance ; il vous ébranle ; il vous enléve preſque malgré vous à vous-même ; & la ſimplicité de ſes diſcours eſt mille fois plus puiſſante pour perſuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le tems que vous ſuiviez avec plus de fureur les égaremens du monde & des paſſions, un ami Chrétien a rappellé l'ivreſſe de votre cœur aux lumières d'une raiſon plus tranquille, vous a fait convenir de l'injuſtice de vos voies, des amertumes ſecrettes de votre état, de l'abus du monde & de la vanité de ſes eſpérances, & a laiſſé au fond de votre ame un trait de lumière & de vérité, qui depuis ne s'eſt jamais effacé, & vous a toujours rappellé en ſecret à la vertu & à l'innocence ? Auguſtin ſentit ſes irréſolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroiſe ; Alipe, ſa foibleſſe ſe ranimer dans la ſainte familiarité d'Auguſtin. Non, la vérité ſemble avoir un nouveau droit ſur nos cœurs, quand elle eſt aidée des

persuasions douces & sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grace a retirés des égaremens du monde. Souvent, contens, ce semble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde & les plaisirs vous avoient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères & plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir, sous prétexte d'éviter l'indiscrétion, & ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux régles de la charité & aux devoirs d'une amitié sainte : il n'est jamais question de salut entre vos amis & vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens : vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusemens,

& de la vanité de leurs eſpérances ; & vous vous obſervez pour ne pas leur parler du bonheur & des avantages d'une vie chrétienne, & des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'eſt-ce qu'une liaiſon dont le Seigneur n'eſt pas le principe, dont la charité n'eſt pas le nœud, dont le ſalut n'eſt pas le fruit ?

Déja c'eſt une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conſcience : l'Evangile vous preſcrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, & de lui donner en particulier des avis tendres & charitables : d'ailleurs il vous eſt ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeller & de ſoutenir vos frères. Mais quand la Religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'eſpérance d'une même vocation vous unit, & que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouv z-vous les voir ennemis de Jeſus-Chriſt, eſclaves du démon, deſtinés par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels,

sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez ? sans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins & leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut ; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendresse, dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déja converti, disoit à un de ses amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? les nœuds de notre amitié sont donc fragiles & périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun : la mort va donc nous séparer à jamais; car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, & une haine éternelle succédera à cette amitié rapide & passagère qui nous unit sur la terre : mais que sont les liaisons les

plus tendres que la piété n'a pas formées ? & peut-on aimer un ſeul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ?

Mais ce qui donne en ſecond lieu une nouvelle force aux inſtructions des Juſtes, c'eſt qu'elles ſont ſoutenues de leurs éxemples : ſecond moyen de ſalut que leur ſociété fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, ſi vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu ; ſi tous les hommes vous reſſembloient, & que vos yeux ne rencontraſſent de toutes parts que des éxemples de diſſolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais deſirable ; le crime ſeroit toujours tranquille, parceque ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs ; vous ne ſentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles ſecrets qui vous reprochent votre propre foibleſſe ; & vous croiriez la vie chrétienne impoſſible, parceque vous la verriez ſans éxemple. Mais dans quelque ſituation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des Juſtes de votre

âge & de votre état, qui obfervent la Loi du Seigneur, & qui marchent devant lui dans la fainteté & dans l'innocence ; leur éxemple feul eft une voix puiffante qui vous parle fans ceffe au fond du cœur, & qui vous rappelle malgré vous à la vérité & à la juftice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais leur éxemple vous la perfuade : nous vous montrons la voie de loin ; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin & vous animer à les fuivre : nous vous prefcrivons les régles ; ils vous fourniffent le modéle. Auffi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des éxemples d'un Jufte de votre rang & de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les panchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui reffembler ? combien de fois le fouvenir de fon innocence vous a couvert de confufion, arraché des foupirs à votre foibleffe, & fait balancer quelque tems entre le devoir & la paffion ? combien de fois fa préfence feule a réveillé en vous des defirs de falut, & vous a fait pro-

mettre en ſecret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez ſur ſes traces ? Non, mes Frères, nous ne voyons point de converſion dans le monde, qui n'ait trouvé ſa ſource & ſon motif dans les éxemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la Foi, & la ſociété d'un même eſprit, établit entr'eux & vous une eſpéce de commerce ſaint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le tréſor qu'ils amaſſent, la meſure ſurabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, ſont des biens qui vous appartiennent, & que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres juſtices. Ce n'eſt pas que des ſatisfactions étrangères puiſſent ſuffire pour effacer des offenſes qui vous ſont propres ; il faut que les mêmes membres qui ont ſervi à l'iniquité, ſervent à la juſtice, & que le péché ſe répare où il a été commis : mais les œuvres des Juſtes offrent ſans ceſſe au Seigneur, ou le prix de votre converſion, ou l'heureux ſupplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours

ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du Roi Sédécias accusoient les larmes & les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret desir de plaire au Roi de Babylone qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assés aimable pour être servi dans la seule vûe de vous-même; & que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, & un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant par des soupçons téméraires, le mérite des œuvres des Justes ? vous diminuez les ressources heureuses de votre salut ;

vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolans de votre espérance : ce sont vos propres vertus, que vous deshonorez, & vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les Justes servent encore à votre salut par leurs gémissemens & par leurs prières ; & c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

Jac. 5. 16. *La prière continuelle du Juste*, dit un Apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur.* Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les Empires & sur les Royaumes, ce sont les prières & les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent ; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père ; c'est-là cette colombe qui gémit sans cesse, & qui ne gémit jamais en vain ; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'E-

glise ; c'est à eux que les siécles doivent les Princes religieux, les Pasteurs fidéles, la paix des Eglises, les victoires de la Foi, ces hommes célébres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoiblissemens de la discipline : que dirai-je encore ? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siécles ; tout vient de-là : car tout se fait pour les Elus. Nous en faisons honneur, nous, qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des Souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais si nous voyions les événemens dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissemens secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une ame simple & obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Césars & leurs Ministres, qui paroissent à la tête des affaires, & qui semblent tenir entre leurs

mains la destinée des peuples & des Empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux Payens, les malheurs passés de l'Empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? n'est-ce pas depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde ? *Ex quo Christianos à Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les Princes & pour les Rois, que les Césars sont plus heureux, l'Empire plus florissant, les peuples plus tranquilles : c'est nous seuls, qui levant des mains pures au ciel, le fléchissons par nos clameurs ; & cependant, lorsque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit : *Et cùm misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un Elu ! quel trésor pour un peuple, pour un Empire, pour le monde entier ! quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux

des serviteurs de Jesus - Christ !

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une foiblesse ; & la piété des Justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions & des censures : mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre ; quand ce ne seroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sureté publique, la bonne-foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité ; qu'y a-t-il de plus grand & de plus respectable dans le monde, que la vertu ?

Mais elle est rare, dites-vous ; je le veux, & c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons-là les discours puériles du libertinage ; il est encore sur la terre des ames pures & fidéles ; vous en connoissez dans votre rang & dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu : or, c'est par-là en dernier lieu, que les bons servent

à la condamnation des méchans ; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le Tribunal de Jesus-Christ, que leur éxemple, ou n'affoiblisse, ou ne confonde ? Direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, & qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser ? mais les Justes, qui sont parmi vous, s'y conforment-ils? Vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre ? vous en connoissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, & trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la délicatesse du sexe ? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeunesse florissante, & avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, & n'ont de pensée que pour le ciel. Quoi ? la dissipation des emplois ? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, & qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir ? l'amour du plaisir est le premier panchant de tous

les hommes ; & il eſt des Juſtes en qui il eſt encore plus violent, & qui ſont nés avec des diſpoſitions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions ? il y a des gens de bien malheureux. Votre proſpérité ? il s'en trouve qui ſe ſanctifient dans l'abondance. Votre ſanté ? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés ; autant de Juſtes, autant de témoins qui dépoſent contre vous : placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira ; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Eſther pour modéle ; les filles chrétiennes, des Rébecca ; les hommes de guerre, des Joſué ; les courtiſans, des Néhémias ; ceux qui ſont aſſis ſur le trône, des Joſias & des David ; les affligés, des Job ; les infirmes, des Timothée ; ceux qui ſentent l'aiguillon de la chair, des Paul : chaque ſituation a ſes Saints ; chaque âge a ſes éxemples ; chaque état fournit ſes modéles. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que s'accompliſſent ſur les hommes vos

desseins de justice & de miséricorde ; & que si vous vous servez des Justes, pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des Justes.

II. PARTIE. LE corps des Justes, dit S. Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement & son utilité dans les chûtes & dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos* ; & les Livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux & tous les désordres de la Cité, que parceque sa Providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des grâces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Justes ; & que le mélange des méchans sert en premier lieu, à leur instruction, en les préservant de ces écueils, & leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité & de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencemens de la converſion & de la piété des Juſtes, ſont toujours timides & défians : le cœur, inſtruit alors par le ſouvenir encore tout nouveau de ſes chûtes paſſées, veille ſur ſa propre foibleſſe, frémit à la ſeule préſence des objets qui lui en retracent les funeſtes images : tout l'allarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi eſſuyé du naufrage, il ne marche ſur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, & le moindre mouvement lui montre le ſein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuſes frayeurs, ſi néceſſaires à la vertu, ne ſe calment que trop dans les ſuites : à meſure que le ſouvenir de nos chûtes s'éloigne, le ſentiment de notre fragilité s'affoiblit : les jours déja paſſés dans la piété, ſemblent nous répondre de ceux qui ſuivent ; les frayeurs ceſſent ; les précautions ſe négligent ; &, comme le Roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, & délivré Jéruſalem des ennemis qui avoient juré ſa perte, on en introduit d'autres dans la Cité ſainte, & on ne craint

plus même d'expoſer avec complaiſance à leurs yeux, des tréſors qui ne ſont en ſûreté, que lorſqu'ils ſont inconnus.

Or, contre un affoibliſſement ſi dangereux, rien n'eſt plus utile aux Juſtes que le mélange des méchans : ils liſent ſans ceſſe dans les chûtes de leurs frères, les raiſons de leur vigilance : ils voient dans une ſource commune les mêmes foibleſſes à craindre, & que l'uſage tout ſeul d'une foi toujours attentive, fait ici le diſcernement : ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les dégrés qui conduiſent inſenſiblement au crime ; que les commencemens en ſont toujours légers ; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire ſont funeſtes à l'ame ; & qu'il eſt plus à craindre lorſqu'il inſpire des adouciſſemens, que lors même qu'il propoſe des crimes : ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en eſt pluſieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de Dieu, & qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chûtes

tes honteuſes de cet état de ferveur & de juſtice. Ainſi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs frères, qu'il n'y a de ſûreté pour la vertu, que dans la vigilance ; & qu'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chûte.

Le mélange des pécheurs ſoutient donc la vigilance des Juſtes contre la tentation du relâchement ; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, ſi cachés au ſiécle, ils vivoient tous ſéparés des pécheurs ; peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe ſous ſon propre poids, où l'on ſe laſſe de ſoi-même, où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu ; peut-être qu'alors ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété, & une deſtinée plus heureuſe. Mais la ſeule préſence des pécheurs diſſipe cette illuſion : le Juſte n'a pas beſoin de ſa foi pour ſe détromper ſur leur fauſſe félicité ; il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans le monde, & il n'en trouve point ; il voit par tout des agitations qu'on appelle

plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur ; il conſulte les mondains eux-mêmes, & ils dépoſent tous contre le monde & ſa prétendue félicité ; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu ; il voit que leurs paſſions font tous leurs malheurs & tous leurs chagrins, & que le cœur de l'homme de bien qui en eſt éxempt, ne ſauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas ſentir aſſés vivement ſon bonheur. Ainſi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des Juſtes contre la tentation du dégoût : mais de plus, il réveille leur reconnoiſſance, & les défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troiſiéme manière dont le mélange des méchans contribue à l'inſtruction des Juſtes. Ils voyent que le Seigneur laiſſe périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux ; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même ; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les Juſtes, &

qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monstrueux, & qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, & appellés à la connoissance de la vérité: ces objets toujours présens font sentir chaque instant au Juste, le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assés; il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui desirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les desirs de la vertu & la tyrannie des passions, & qui cependant n'arrivent jamais au salut; soit parcequ'ils le desirent trop foiblement, soit parceque le Seigneur est maître de ses dons, & qu'il a pitié de qui bon lui semble: il les connoît, & il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque loin de l'attendre & de l'appeller, il fuyoit encore sa présence; & il se souvient que lors-

qu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, & sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain ; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes ; le Maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris & de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, & de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux ; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource ; ou à les censurer, comme si la charité toujours inéxorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, & désespérer du salut de votre frère ? Si la grace a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il

n'eſt plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre converſion doit vous préparer à voir ſans ſurpriſe les changemens les moins attendus. Que ſavez-vous ſi ceux qui vous paroiſſent aujourd'hui les ennemis de la vertu ; qui s'oppoſent au zèle & aux bonnes intentions des gens de bien ; qui font de leur autorité un azile aux déſordres publics, ne ſeront pas un jour à la tête de toutes les œuvres ſaintes, les protecteurs de la piété, les reſſources de la miſéricorde, les appuis du zèle & de la vérité ? Qui ſe ſeroit jamais défié que Manaſsès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu ſaint, & effacé juſqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jéruſalem, dût devenir un jour le reſtaurateur du Temple & des ſacrifices, & le protecteur du miniſtère des enfans d'Aaron ? Je vais plus loin ; que ſavez-vous ſi ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne ſera pas appellé, & ſi vous ne ſerez pas rejetté ? s'il ne ſe relevera pas, & ſi vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever ? On

n'eût pas cru, ſans doute, que la Pécheresse de la Cité dût de venir l'amante la plus illuſtre de Jeſus-Chriſt; & que Judas, qui étoit ſon Diſciple & le Vicaire de ſon amour, dût mourir traître & déſeſpéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ſes mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ſes conſeils éternels ſur leurs deſtinées; & reſpectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grace ſe réſerve ſur leur volonté pour les ſanctifier, ou l'uſage qu'elle en peut faire, non-ſeulement pour l'inſtruction, mais encore pour l'épreuve & pour le mérite des Juſtes.

En effet premiérement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du Juſte par la ſéduction de leurs éxemples, ce ſeroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y réſiſter. Car outre qu'on a beſoin de force pour ſe défendre des éxemples qu'on a ſans ceſſe devant les yeux, lors ſur-tout qu'ils favoriſent les inclinations corrompues de la nature; ce ſont des éxemples que l'amitié, le ſang, l'intérêt, la complaiſance, le reſpect,

rendent encore plus puiſſans, & plus propres à ſéduire le Juſte ; ce ſont ſes maîtres, ſes amis, ſes proches, ſes protecteurs, dont il a à ſe défendre : il faut qu'il puiſſe les aimer, les reſpecter, les cultiver, leur plaire, & qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés ſoient pour lui des loix, & que leurs actions ne ſoient pas des modéles. Enfin, des éxemples autoriſés par la multitude : ce ſont les mœurs communes, qu'il faut éviter; les uſages établis, qu'il ne faut pas ſuivre : il faut avoir la force d'être ſingulier, & de ſoutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la ſingularité : il faut oſer condamner tout ſeul par ſa conduite ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les hommes ; paſſer pour un eſprit foible & frappé, & ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs éxemples. C'eſt ici que la fidélité du Juſte honore la grandeur du Maître qu'il ſert, & qu'il devient au milieu du monde un ſpectacle digne des Anges & de Dieu même.

Mais non-ſeulement les éxemples des pécheurs donnent un nouveau

prix à la fidélité du Juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, mes Frères, si la vertu n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les Justes pourroient avoir le mérite de l'innocence; mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : si leur piété ne trouvoit ici bas que des applaudissemens & des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre : si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bien-tôt elle-même; ce calme dangereux l'endormiroit; ces faveurs humaines l'amoliroient; ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son régne n'est pas de ce monde : les contradictions la soutiennent; les tempêtes l'affermissent; les persécutions l'éprouvent; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit S. Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre; que dis-je ? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le prophéte de la

prospérité des impies : aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les éléve, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les Justes : ce sont des instrumens de justice destinés à éxercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout & les impies mêmes, coopèrent au bien des Elus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les traitant de séducteurs & d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens & des louanges ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement ; en suscitant des obstacles & des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance ; & la fureur des tyrans a fait autrefois plus de Saints, que

le zèle même des Apôtres.

Et c'est ici, mes Frères, vous qui servez le Seigneur, & qui marchez dans la voie de ses commandemens; c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces & des honneurs, au vice: vous ne regardez pas assés les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assés dans la main de Dieu, & dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié; & que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur & de puissance qui les éléve, & dont ils se servent pour affliger les siens: vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, & les contempteurs de la vertu: vous desireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense; & qu'au lieu des croix & des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été pro-

mises sur la terre. Mais vous n'appercevez pas que vos desirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siécles à ses serviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion & le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve & purifie la foi des Justes, leurs scandales & leurs déréglemens les affligent, & arrachent à leur piété des gémissemens de zèle & de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchans ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale & de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils séchent de douleur comme le Prophéte : ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'Esprit de Dieu, comme Paul à la vûe des désordres & des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* : ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Elie au pied de la montagne, spectateur des

Act. 17. 1

prévarications d'Israel : ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer sur les excès & sur les iniquités de leur peuple : ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils desirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du régne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des Justes, des déréglemens & des scandales dont ils sont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la Foi, & qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert & qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent ? Les maximes de Jesus-Christ anéanties, ses mystères deshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées ; la terreur même de ses menaces affoiblie par les blasphêmes de l'incrédulité ; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, &

des chanſons ſatyriques & profanes ; les vices autoriſés, les théâtres impurs devenus les plaiſirs publics des Chrétiens, & l'art d'inſpirer les paſſions les plus honteuſes, placé parmi les arts qui ſont utiles aux peuples, glorieux aux Royaumes, & qui font dreſſer des ſtatues à leurs inventeurs.

Eh ! vous vous perſuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde & de ſes plaiſirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'eſt pas interdit à la vertu, & que les gens de bien doivent plus ſe diſtinguer des mondains par les diſpoſitions du cœur, que par les mœurs extérieures, & la fuite trop rigoureuſe de leurs aſſemblées & de leurs plaiſirs. Mais ſi les intérêts de Jeſus-Chriſt vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde ? Eh ! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur ? pourrez-vous ſourire à une impiété ; ouvrir les oreilles aux médiſances les plus atroces ; applau-

dir au langage profane des passions ; louer les projets frivoles & insensés de la vanité ; devenir l'approbateur des préjugés & des usages ? pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jesus, & prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime ? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice ; & vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis ?

Je dis bien plus ; pourrez-vous y retenir vos larmes ? quelle contrainte ! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime son Dieu, lors même que l'ordre & le devoir l'y engage ! Vous cherchez le monde pour vous délasser ? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement ; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler

aux pieds de J. C. Ah! si vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde; mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugemens de colère que Dieu y éxerce sur les hommes; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous allarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'Ange exterminateur; marquez sur le front, & épargnez les hommes qui gémissent & qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle: *Transi per mediam Jerusalem, & notabis signum super frontes virorum qui ingemunt & mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus*; c'est le caractère le plus essentiel des Justes; c'est là marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitans de Jérusalem est livré à la fureur du glaive & de la vengeance céleste: ce petit nombre tout seul de Justes qui gémissent, est épargné & marqué du sceau de salut: le Seigneur ne recon-

Ezech. 9. 4.

noît pour siens que ces ames touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, & qui lui disent tous les jours avec un Prophéte :

Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, & voyez :
Is. 63. 15. 16. 17. 19. *Attende, Domine, de cœlo ; & vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ.* Où est votre zèle ? où est la force de votre bras? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple ? *Ubi est zelus tuus ? fortitudo tua ? multitudo viscerum tuorum ?* Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père ; & Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfans, & tous les saints Protecteurs de cet Empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jettez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, & Abraham nescivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes ? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis ?* Pourquoi avez-

vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te?* Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les Tribus de votre héritage : si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la Foi & la piété de tant d'ames saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hereditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce Royaume autrefois si illustre par la Foi de nos pères, par la piété de ses Souverains, par le sang de tant de Martyrs, & par la sainteté & la science de vos Ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues & perverses : l'incrédulité s'y éléve insensiblement sur les débris de votre culte : nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes Apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer la Foi à nos ancêtres encore assis dans les ténébres de la mort & de l'idolâtrie; &

nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, & que votre saint nom fût invoqué parmi nous: *Facti sumus quasi in principio, cùm non dominareris nostrî, neque invocaretur nomen tuum super nos.*

Tels sont les gémissemens de la Foi, & l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec lesquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les Justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut: respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore: liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre: desirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir que des desirs de votre foiblesse: favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même: & par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de Foi & de piété ne demeure sans récompense. *Ainsi soit-il.*

ANALYSES DES SERMONS contenus dans ce Volume.

LE VEND. DE LA I. SEMAINE.

Sur la Confession.

DIVISION. *Trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'éxamen. II. Un défaut de sincérité dans la manifestation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

I. PARTIE. L'aveuglement est de toutes les peines du péché la plus universelle ; l'œil de la foi peut seul le dissiper : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître. Or ce défaut de connoissance de soi-même qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, vient de trois sources.

1°. On ne s'éxamine pas avec assés de loisir. Toute la vie du Chrétien doit être un éxamen continuel & une censure secrette de ses actions, de ses desirs, de ses pensées. Comme chaque instant voit naître en nous de nouvelles impressions ; si nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoissons plus, & notre cœur devient un abî-

me que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface. C'est donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connoissance éxacte de soi-même, il suffise de donner quelques momens seulement à la révision de sa conscience; la vigilance continuelle peut seule nous disposer à la confession de nos fautes. Aussi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas, qui racontent l'histoire de leur vie & de leurs désordres, & qui ignorent celle de leur cœur?

2°. Le second défaut des éxamens, c'est qu'on ne s'éxamine que dans ses propres préjugés. S'éxaminer, c'est mettre d'un côté les maximes de Jesus-Christ, & de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître; voir sur chaque action, ce que l'Evangile permet ou défend: or, à cette régle, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour propre. Premiérement, sur la naissance; la régle, c'est que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux grands & au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, est plutôt un obstacle, & par conséquent un malheur par rapport au salut; le préjugé, c'est que plus la naissance est élevée, plus elle devient une prérogative qui dispense des devoirs. Secondement, sur les dignités; la régle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense & l'utilité des peuples; le préjugé, c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, & non sur leur institution, & qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits incontestablement attachés à ces charges. Troisiémement, sur l'ambition; la régle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le

monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre éxil trop aimable; le préjugé, c'est que l'ambition n'est qu'une émulation que la naissance donne, une inclination sage, sérieuse, & digne de la raison. Quatriémement, sur les biens; la régle, c'est que les riches ne sont pas les maîtres absolus de leurs biens; le préjugé, c'est que les profusions que le revenu peut supporter, on ne les croit jamais excessives, ou que celles qui le sont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conscience. Cinquiémement, enfin sur les coutumes; la régle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de Jesus-Christ, & non sur les mœurs de notre siécle; le préjugé, c'est que tout ce que l'éxemple public autorise ne peut être un crime.

3°. Le dernier défaut de nos éxamens, c'est qu'on ne s'éxamine jamais sur tous les devoirs, de père de famille, de personne publique, de membre du corps des Fidéles: on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Que voit-on chaque jour dans les Tribunaux? des personnes livrées à toutes les passions, & qui sont en peine de trouver des sujets d'accusation, tandis qu'une ame juste repasse dans l'amertume de son cœur les imperfections les plus légères que sa piété lui grossit, & craint toujours de ne se pas faire assés connoître. D'où vient cette différence? c'est que l'un veille à la garde de son cœur, & s'éxamine sur les lumières de la foi; & que l'autre plein des préjugés de son amour propre ne s'éxamine que sur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

II. PARTIE. Rien ne coute plus à l'homme que de s'avouer coupable; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos

humiliations mêmes, & que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise. J'avoue qu'il est rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Esprit, & cacher au Prêtre les horreurs de leurs consciences; mais il est des déguisemens d'une autre nature sur lesquels on se fait une sorte de conscience, qui ne laissent voir qu'à demi ce que l'on est, & qui découvrant le péché, cachent pour ainsi dire le pécheur. Ce défaut de droiture & de sincérité dans le tribunal se trouve :

1°. Dans les expressions qu'on adoucit & qu'on embarrasse. Le premier soin de la plupart des pécheurs n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Ministre qui doit les entendre; l'arrangement des expressions fait toute leur étude. On passe rapidement sur les plaies les plus honteuses; on tait les circonstances souvent plus honteuses encore que le crime même; on substitue à un détail qui manifesteroit trop ce que l'on est, des expressions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuse avec complaisance de certains défauts qui sont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau témoin de ses foiblesses; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence, & on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation qui réussit à se faire méconnoître. Or, outre que se confesser avec ces adoucissemens & ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, n'est-ce pas oublier que c'est à Jesus-Christ même que l'on parle, à Jesus-Christ témoin in-

visible de toute l'histoire secrette de notre vie, & qui dans le tems même que nous tâchons par tous nos déguisemens de nous dérober à ses yeux, nous dit comme autrefois un Prophéte à cette Reine d'Israel, qui déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'Homme de Dieu, & tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas ?*

2°. Le second défaut se trouve dans les motifs & les principes des actions auxquels on ne remonte presque jamais. Comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres ; c'est-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit. C'est le cœur qui décide de tout l'homme ; or c'est le cœur qu'on ne manifeste jamais au tribunal : on expose les actions sans entrer dans les motifs ; on raconte ses péchés ; on ne découvre pas sa conscience. Aussi la confession de vos fautes achevée, votre Confesseur ne vous connoît pas, & il faut qu'il devine l'état de votre ame.

3°. Enfin le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose à son avantage ; ne voulant pas rompre avec les passions, on ne cherche qu'à les exposer dans un jour si favorable, que le Ministre de Jesus-Christ n'ose plus les condamner. Aussi au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère? Quelle folie de souffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration si desagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

III. Partie. Toutes les autres dispositions

dont on vient de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en est l'ame & la vérité. Or, 1°. Cette douleur est un mouvement de la grace & non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'esprit de Dieu qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire, & qu'il soit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs, est un trouble d'amour propre, & auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Ce n'est pas que la même grace qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut : mais cette honte formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même ; ce n'est ni le jugement du Ministre de la confession, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre ame, mais l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de son état.

2°. Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines de l'enfer. Je sai que la crainte de ces abîmes de feu & de ces ténébres éternelles, est un moyen de salut & un motif de componction que Jesus-Christ propose aux pécheurs, & que l'Eglise leur recommande : ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence ; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame & le fond : mais c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels sans un enfer & ses tourmens vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans sacremens, & qui dans le fond de leur cœur sont fâchés que Dieu soit juste,

&

& qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peut discerner les vrais pénitens, je dis que la douleur des péchés renferme une résolution réelle & sincère de finir les désordres, & de commencer une vie sainte & chrétienne ; c'est ce qui est figuré dans la guérison de notre paralitique ; souhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jesus-Christ, *vis sanus fieri*. Or, lorsque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne-foi dans cette résolution ? pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde & à ses plaisirs criminels ? On ne vous demande pas si vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de suite : mais si vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui produit déja des larmes de pénitence, & ces préludes d'une conversion sincère, des combats, des agitations, des vûes nouvelles, des démarches sérieuses & pénibles : rappellez-vous les conversions des pécheresses, des Saul, des Augustin. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement sincère prend sa source dans un amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insçu de notre cœur même.

3°. Enfin non seulement la douleur de la pénitence est une résolution sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des mesures solides de changement : or la principale est le choix d'un Ministre fidéle qui coopère avec Jesus-Christ à la guérison de votre ame ; c'est la suite de notre Evangile, qui me fournit cette dernière réfléxion : *Domine, hominem non*

habeo. Avant de vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jesus-Christ, afin qu'il vous suscite ce guide fidéle pour vous conduire dans la voie du salut : un Ministre plein de piété, d'expérience, de desintéressement, de zèle, de charité ? Est-ce ce guide que vous cherchez ? les plus inconnus, ceux que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indiscrettement les plaies de votre cœur. Voilà les sources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de pénitence.

LE II. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur le Danger des prospérités temporelles.

DIVISION. I. *Parceque dans la prospérité les chutes sont presque inévitables.* II. *Parceque la pénitence y est presque impossible.*

I. PARTIE. *Les chutes sont presque inévitables dans la prospérité.*

1°. Par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre ; & si elle se plaît dans son éxil, elle n'est plus digne de l'héritage. Or, cette disposition si essentielle à la foi s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre : on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère en ce monde ; il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs : mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité ; comment se déplaire dans un lieu où tout nous rit ? Or, en quoi consiste le crime de cette disposition ; le voici ; c'est que dès lors, dit

Saint Augustin, si vos desirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, & vous regarderiez comme une grace de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens & des plaisirs sensibles, c'est-à-dire, que le monde vous tiendroit la place de Dieu. Cette disposition est si cachée au fond du cœur, qu'on ne s'en apperçoit pas soi-même : cependant elle est le ressort qui donne le mouvement à toutes vos œuvres ; elle établit par conséquent votre cœur dans un état de péché, qui souvent n'est jamais connu, jamais expié, & par une suite nécessaire, jamais remis. Cette première impression que la prospérité fait sur le cœur, est suivie d'une seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous devons nous haïr nous-mêmes, autrement nous sommes injustes : or, dans la prospérité, toute la vie est une recherche éternelle de soi-même ; de-là tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont on ne peut plus se passer ; de-là les loix les plus saintes de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre sur soi pour les observer ; on diroit que tout est fait pour vous, & tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, & à les justifier. Enfin l'élévement du cœur est la troisiéme impression que la prospérité fait sur le cœur : je ne parle pas de cet orgueil grossier qui faisoit dire à un Prince de Babylone. J'éleverai mon trône, & je serai semblable au Très-haut ; je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, & presque inséparable de la grandeur : c'est un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée au-dessus de tous ceux que son rang & sa prospérité

laiſſent au-deſſous d'elle ; c'eſt cette ſecrette erreur de vanité qui fait que l'on confond ſa fortune avec ſoi-même, & qui groſſit l'idée que l'on a de ſoi, en y ajoutant celle de tous ſes avantages humains. Tout fortifie ce ſentiment dans les grands ; leurs vices ſont applaudis, & tout s'empreſſe à leur perſuader qu'ils ſont paitris d'une autre boue que les autres hommes : il n'eſt pas juſqu'aux miniſtres de la vérité qui ne ſe croyent obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion deſavoue.

2°. Les facilités que la proſpérité fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déja corrompu, ſont encore bien plus à craindre. Car premiérement, l'attachement aux choſes d'ici-bas, fait naître ces deſirs infinis & inſatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, & vous voudriez ſeul l'occuper toute entière ; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, & les dignités de l'Egliſe ne vous paroiſſent plus devoir ſervir qu'à l'établiſſement de vos enfans. Secondement, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie qui deshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne ſait que la proſpérité fraye mille voies à ce vice honteux ? Où naiſſent les paſſions exécrables, que dans les palais des grands ? Liſez les Ecritures : de-là vient la chute de David, les égaremens inſenſés de Salomon. De plus une vertu commune ſuffit pour éloigner de chercher les occaſions du déſordre ; mais la vertu même des Saints ne ſuffit pas pour nous défendre des occaſions qui nous cherchent : or elles naiſſent ces occaſions ſous les pas des

grands & des heureux du monde. Troisiémement, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les desirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances; toutes passions que la prospérité favorise.

Quel fruit tirer de ces vérités? c'est de comprendre que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité de nos sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; c'est de penser souvent que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien en effet à ce que nous sommes devant Dieu; c'est de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enyvrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme sur la terre.

II. Partie. *La pénitence est presque impossible dans l'état de la prospérité.*

1°. Parceque les graces spéciales y sont plus rares: lisez les Ecritures; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naissance & leur orgueil éléve au-dessus des autres. Ce n'est pas qu'en Dieu il y ait acception de personnes; la grace chrétienne embrasse tous les états, & la sainteté de tant de Rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grace que de ceux de la fortune. Mais premiérement, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espéce de compensation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes: or le secret de cette divine compensation consiste, en ce que les richesses de la grace sont comme l'héritage du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richesses de la terre, comme de sa

récompense & de son partage. Secondement, les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parceque les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit Saint Augustin ; que la justice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grace. Enfin les graces sont moins abondantes dans la prospérité ; parceque souvent cet état n'est pas celui que Dieu vous avoit préparé dans sa miséricorde, & qu'il n'a permis que vous y fussiez placés ; que pour punir la dépravation de vos desirs : de-là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait souhaiter.

2°. La prospérité est un obstacle à la pénitence ; parcequ'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux graces de conversion que Dieu pourroit accorder aux grands & aux heureux du monde. Premièrement, parceque le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, c'est l'instruction & le zèle des Ministres de la pénitence qui lui parlent dans toute la sincérité de Dieu : or d'une part il est difficile que la présence seule des grands n'affoiblisse la vérité dans la bouche des Ministres mêmes, & d'une autre part, la docilité & la soumission sont bien rares chez les grands.

3°. La grace de la pénitence trouve encore des obstacles plus insurmontables au-dehors & dans les suites de la prospérité. Un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui, & rien ne réveille son amour pour le bien véritable ; il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions ; elle ne peut presque rien sur les ames heureuses. De plus, comment faire pénitence sans

vous engager en des réparations infinies ? quelle multitude infinie de crimes que les grands autoriſent ou qu'ils n'empêchent pas ! Enfin que d'obſtacles extérieurs par la difficulté d'embraſſer les vertus inſéparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des ſens, l'humilité, le renoncement à tout ! La proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence : auſſi la pénitence des grands eſt d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour ſortir de leur égarement, reçoivent les éloges dûs à une vertu conſommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoûtent rien à nos œuvres, qu'eſt-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence ? c'eſt que laiſſant plus de crimes à réparer, elle en éxige de plus ſévères, & même beaucoup plus extérieures & plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Impénitence finale.

DIVISION. *Si vous différez votre converſion jusqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché : I. Parceque vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu & de retourner à lui. II. Parceque, ſuppoſé même que vous ſoyez en état de le chercher, & que vous faſſiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts ſeront inutiles, & vous ne le trouverez pas.*

I. PARTIE. *Vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu.*

1°. Le tems vous manquera : Dieu ne vous a pas promis ce tems, & il le refuſe tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous

a dit que votre mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous ? combien d'éxemples en avez-vous vus ! & Dieu ne vous ménage-t-il pas ces spectacles effrayans pour vous avertir peut-être que votre fin sera semblable? Quel est donc votre aveuglement de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez le moins répondre ! Mais quand ces terribles accidens ne tomberoient pas sur vous, & qu'ils seroient plus rares qu'ils ne sont, le plus grand nombre n'est-il pas de ceux qui sont surpris ? & n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'est jamais le dernier dans notre esprit ?

2°. Je veux que le tems vous soit accordé, & que les Ministres du Seigneur ayent le tems de venir vous dire comme un Prophéte au Roi de Juda : *Réglez votre maison, car vous mourrez :* en serez-vous plus capable de chercher Jésus-Christ ? Vous voulez qu'avec une raison qui déja s'envelope, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puisse sonder & éclaircir tous les abîmes de sa conscience ! Grand Dieu ! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître & vous adorer ? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déja conduit jusqu'aux portes du tombeau : quel usage faisiez-vous de votre raison ? & quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours ?

3°. Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel usage en fait-on ? Les affaires, les dernières dispositions enlévent ces momens, & on laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience. Alors le Ministre est appellé : encore faut-il que le

mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voye approcher sans effroi.

4°. Je veux que jusqu'au dernier soupir vous conserviez la raison aussi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que des passions nourries depuis l'enfance & qui sont devenues comme votre fond, tomberont, s'évanouiront en un instant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans sa vie que le desir d'amasser de grands biens par toutes sortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la sainteté de la Religion par des dérisions sacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ! &c. Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints ; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *quorum finis erit secundùm opera ipsorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique ; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez, sans que l'amour du monde & de ses vains honneurs meure dans votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans votre péché.* Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le tems ; n'apportez pas à la mort des desirs, mais des fruits de pénitence.

II. Partie. C'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience ; & que comme il a établi un tems pour se souvenir du pécheur, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Je sai que tout le tems de la vie présente est un tems de propitiation, & qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse à Dieu, Dieu se convertit à lui ; mais je sai aussi que chaque grace dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité si terrible supposée, tirons-en premiérement une conséquence qui ne l'est pas moins : si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une ame infidéle ; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui agité de remords cruels, avez poussé l'impénitence & l'ingratitude jusqu'au jour de sa colère ? où seroit donc là cette justice qui insulte aux larmes de l'impie mourant ?

2°. La nature de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre : cette grace qui consomme la sanctification d'une ame, cette grace de la persévérance finale, c'est la grace des Elus & le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne ; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtems dans la justice ; & vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ! Se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes ?

3°. Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde à une ame qui auroit jusques-là différé de se convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre conversion, que parceque vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux espoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière ; cette espérance même que vous avez eue en sa miséricorde, & qui a servi à vous entretenir dans vos desordres, sera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes se consolent dans la perte qu'ils font de leurs proches & de leurs amis, par les projets de conversion qu'ils leur ont vû souvent concevoir ; & c'est précisément ce qui me fait trembler pour eux.

4°. Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer en un moment les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle est fausse. Car premiérement elle n'est pas libre; c'est ordinairement l'effet de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir; si Dieu prolongeoit ses jours, ne prolongeroit-il pas aussi ses crimes? Secondement, sa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle; lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pénitence; ses larmes sont les larmes d'Esaü & d'Antiochus, des larmes stériles & réprouvées : ainsi le pécheur élevera alors sa voix vers le ciel, & le Dieu juste se rira de ses clameurs; il pleurera, & Dieu insultera à ses larmes: envain dans ces derniers momens, après n'avoir cherché toute sa vie que des Ministres complaisans & pris au hazard, appellera-t-il auprès de lui quelqu'homme de Dieu, le plus éclairé, le plus respecté par ses talens; en vain ce Ministre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute son espérance, & diminuera-t-il à ses yeux l'horreur de ses crimes pour ne pas le jetter dans le desespoir; le Ministre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parcequ'il sait que le Seigneur a son poids & sa mesure, & qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'est-ce que le pécheur peut souhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de chercher Jesus-Christ, & de le chercher en effet? & cependant que lui permet Jesus-Christ d'espérer dans ses recherches mêmes, s'il les renvoye jusques-là? *Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Après cela calmez-vous durant votre

vie sur vos desordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miséricorde de Dieu ; mais ce que je sai, c'est que les Sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation, & que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges. C'est une vérité de foi que le nombre de ceux qui se sauvent est petit ; & cependant si les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé. Tout ce que je sai, c'est qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

LE MARDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le Respect humain.

DIVISION. I. *Le crime du respect humain.* II. *Sa folie.* III. *Son injustice.*

I. PARTIE. L'ennemi du salut dresse deux piéges à la foiblesse de l'homme : l'un de séduction, en l'attirant par de fausses espérances ; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs insensées : or la connoissance du monde suffit presque seule pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet une félicité imaginaire ; mais le long usage du monde, loin de guérir la crainte de ses jugemens, ne sert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1°. Dans sa grandeur. En effet, la grandeur de

Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable : or ici rappellés, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Je vous servirois dès ce moment, si le monde qui ne vous aime & ne vous sert pas, me permettoit de vous servir & de vous aimer ; cette impiété fait horreur, & c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

2°. Le respect humain est injurieux à la vérité des promesses de Dieu. Car lorsque vous vous serez déclaré pour Jesus-Christ, croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des censures humaines? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? Plus touché de la folie des hommes que de leurs mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifester les vérités éternelles de sa justice. Je n'en dis pas assés : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame pénétrée de componction & des attraits d'une grace si divine, puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, & du bonheur de le servir? Répondez ici, ames justes qui m'écoutez, & confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais quoi! ne peut-on pas se donner à Dieu & commencer une vie nouvelle, sans se donner en spectacle au monde, par un changement trop éclatant? Ainsi, au rapport de Saint Augustin, s'abusoit le célébre Victorin, si connu dans Rome par

sa sagesse & son éloquence ; il se persuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, & n'en demande pas davantage. Mais sans vous dire que c'est outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes ; que c'est être ingrat envers la grace qui vous touche & vous dégoute du monde & des passions ; qu'il est indigne d'un cœur noble & généreux de trahir ainsi vos sentimens : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que vous approuvez encore ses abus & ses maximes, & qu'à vous mettre à couvert de la réputation de serviteur de Jesus-Christ, est une dissimulation criminelle, & moins digne d'excuse que le déréglement ouvert & déclaré. Prenez-y garde : la vie licentieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès ; mais les abus du monde autorisés par une vie d'ailleurs régulière & mêlée d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable: plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands desordres, plus vous persuadez à vos frères que le monde n'est pas incompatible avec le salut ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorsque nous leur annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres ; plus vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modéle de mille pécheurs touchés qui ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas assés que vos déréglemens eussent été autrefois un scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

II. PARTIE. Tout pécheur est insensé, parceque tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles : néanmoins nos paf-

sions forment souvent des erreurs, qui, quoique opposées aux régles, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité & de la sagesse : le respect humain n'est pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse pas de lieu à la méprise.

1°. Considérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque situation qu'il vous plaira ; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir, choisissez de la Cour ou de la retraite, vivez en philosophe ou en libertin, & voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puisque dans aucune circonstance de la vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains ; pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement ? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ? Je vais plus loin, & je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le censeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugemens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts ? qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : les censures des hommes sont toujours la récompense de la vertu, & le présage le plus certain du salut ; une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte ; la grandeur du juste en ce monde ne peut être vûe par des yeux de chair ; cachée sous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de méprisable : mais cet homme aujourd'hui obscur & méprisé, se démêlera un jour de la foule ; & environné de gloire & d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera

à leur surprise le desespoir affreux d'une destinée bien différente.

2°. Le respect humain insensé en lui-même, l'est encore plus dans les circonstances qui l'accompagnent. Et premiérement, si vous êtes desabusé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque chose ses jugemens ? Secondement, vous avez joui jusqu'ici injustement de l'estime des hommes; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses & de vos crimes est montée en la présence de Dieu, & de ces foiblesses, qui exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué; il a vu en vous mille vertus, & ces vertus sans la piété étoient de vains titres, vous le savez; eh ! ne faut-il pas que Dieu soit vengé, & que le monde refuse injustement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injustement données à vos vices & à vos fausses vertus. Troisiémement, pourquoi craindrez-vous dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux; & vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriser ? C'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide; le crime va la tête levée, la vertu rougit & se cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconstant, que vous êtes insensé, que vous ne vous soutiendrez pas; que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doivent aboutir ces discours ? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus méprisable, & à vous

servir d'une instruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, & plus reconnoissant de la grace que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces discours? & d'où partent ces censures? ce n'est ni des gens de bien, ni même d'entre les plus sages des mondains, devant qui la vertu a toujours son prix; ce n'est que d'un petit nombre d'esprits frivoles & licentieux, qui se font une misérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le secret ils lui rendent hommage.

III. Partie. Le respect humain est injuste. Pourquoi? parceque 1°. ce monde qui ne connoît pas Dieu; ce monde qui appelle le mal un bien, & le bien un mal; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un azile & une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu: eh! pourquoi donc craindriez-vous de paroître serviteur de Jesus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteroient de devenir semblables à vous?

2°. Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talens ou d'avantages humains, par lesquels vous croyez mériter son estime; vous vous trompez, & peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire: devenez homme de bien; la piété ne fait point de jaloux, & le monde qui n'aspire point à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; peut-être portera t-il même son estime pour vous trop loin, & qu'au lieu d'attirer ses censures, vous n'aurez qu'à gémir en secret de l'excès & de l'injustice de ses louanges.

3°. Ce qui est encore de plus honorable pour la

vertu, c'est que le monde ne cherche & ne trouve d'ordinaire de consolation, que dans la fidélité & dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4°. Et c'est de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais annoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des distinctions que la naissance & les dignités ne donnent point. Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions & des foiblesses humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dérisions & des censures. Après cela si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion, les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous fassent oublier vos misères ; tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel accorde peut-être cette récompense à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loisir l'orgueil secret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas ; agissez sous les yeux de Dieu seul, & laissez entre ses mains les intérêts de la vertu.

LE MERCREDI DE LA II. SEM.

Sur la Vocation.

DIVISION. I. *La rareté d'une Vocation véritable.* II. *Les périls d'une fausse Vocation.*

I. Partie. La ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidéles ; mais la voie pour arriver à la ſainteté, n'eſt pas la même pour tous les hommes ; & nous ne marchons ſurement dans cette voie, que lorſque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raiſon & la foi nous défendent également de penſer que le Seigneur, après nous avoir appellés à la lumière de l'Evangile, n'ait plus voulu ſe mêler, pour ainſi dire, de notre ſort ; il n'eſt que trop certain néanmoins que la voie que nous choiſiſſons la plupart, n'eſt point celle que Dieu nous a d'abord choiſie.

1°. Les paſſions & les préjugés rendent la mépriſe très-commune. Souvent le choix d'un état n'eſt qu'une impreſſion portée dès l'enfance ; & avant que nous ſachions ce que nous ſommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : une dignité qu'on eſpère dans l'Egliſe engage au miniſtère ; la mort d'un aîné fait quitter l'état Eccléſiaſtique ; un dépit, une liaiſon d'amitié décide de notre deſtinée : comment ne vous pas méprendre, en uſant de ſi peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcuſable devant Dieu, lui qui a dû inſtruire ſes enfans ſur l'importance de ce choix d'un état.

2°. Seconde ſource de nos mépriſes : ce choix qui dépend uniquement des deſirs de Dieu ſur nous : c'eſt l'ordre de la nature qui ſeul d'ordinaire en décide ; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naiſſance ou la ſituation de la fortune : j'avoue que quelquefois Dieu emploie ces ſignes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtine ; mais cette

régle n'eſt ni ſure, ni univerſelle : chaque état demande des talens particuliers, & ces talens ne ſont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3°. Troiſiéme ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : c'eſt que l'on n'examine pas quelle eſt la voie que la religion & la raiſon veulent que nous choiſiſſions, & qui eu égard au caractère de nos panchans & de nos foibleſſes, nous fournira plus de moyens de ſalut. Je ne dis pas que tous les hommes ſe retirent dans les ſolitudes, & renoncent aux emplois & aux profeſſions publiques qui font l'ordre & l'harmonie de la ſociété : le ſilence, la retraite, l'auſtérité même des cloîtres, n'eſt pas l'état le plus ſûr pour tous les hommes : ce n'eſt pas l'état, c'eſt la vocation de Dieu, qui fait toute notre ſureté. Mais ce que je veux dire, c'eſt que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il ſeroit inſenſé de donner la préférence au ſentier qu'on choiſit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les ſecours que nous y trouverons de fournir heureuſement & ſaintement la carrière : or ſur ce principe, que de vocations défectueuſes! quels motifs font ſuivre à l'un le parti des armes; à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Egliſe? la cupidité ſeule fait la diverſité de nos deſtinées ; & Dieu que nous n'avons pas conſulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favoriſant les paſſions qui nous l'ont inſpiré.

4°. Si ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût & les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière ſource de

nos méprises. Comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les déterminations où le respect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres panchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume; cependant ce respect humain préside presque toujours à la décision de nos destinées, & personne presque ne prend dans son propre cœur, le choix qu'il fait de son état. De là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de troubles dans les familles; tant de révoltes, d'ennuis, & d'amertumes dans les cloîtres; chacun se plaint de sa condition & envie celle d'autrui, & nul n'est heureux dans le monde, parceque nul presque n'y est à sa place.

II. PARTIE. De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus à craindre, soit que vous la regardiez:

1°. Du côté de Dieu, dont elle usurpe les droits. En effet en nous donnant la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur nous; & c'est à lui seul à disposer de nous, selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant; mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur sa créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées: pourquoi? parceque Dieu seul nous connoît; lui seul peut juger des rapports divers de vice & de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; & par conséquent nous ne pouvons que nous égarer, si nous sortons des mains de la sagesse de Dieu, pour nous choisir à nous-mêmes un état, puisque nous ne nous connoissons pas assés nous-mêmes, pour décider sur ce qui nous convient.

2°. Si la méprise dans le choix d'un état de vie

est si fort à craindre, c'est principalement du côté des secours & des graces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des secours propres pour vaincre ces obstacles & pour éviter ces périls : or pour participer à ces graces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés : autrement il ne peut vous regarder que comme un serviteur téméraire, qui est hors de son devoir, & n'a nul droit à ses bontés. Hélas ! si tant d'ames périssent tous les jours avec les graces mêmes attachées à leur état, si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule ?

On est surpris quelquefois que les mœurs des Chrétiens ayent si fort dégénéré : la raison n'en est pas difficile à trouver ; tout est corrompu, parceque nul presque n'est à la place où il devroit être : voilà la source de la dépravation des états, le défaut de vocation ; & de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables !

3°. Troisiéme raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état est si fort à craindre ; on ne peut en réparer les suites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce défaut est une de ces fautes dont on n'a presque jamais de remords ; mais je vous dis, comprenez les suites d'une vocation illégitime : si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autorisez ; si vous êtes intrus dans le lieu saint, la perte de tant d'ames qui eussent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un Ministre fidéle,

la grace & le salut ; si vous êtes entré dans une maison sainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modéle : voilà, vous qui inspirez à vos enfans des vocations injustes, les suites affreuses & les crimes infinis, dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je suppose que vous en êtes touché de repentir : quels remédes vous prescrire? quelles mesures prendre ? il est des engagemens que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, & qu'il n'est plus en votre pouvoir de rompre & de changer ; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impossible pour vous sauver ; mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut ?

Oui ; & c'est une vérité de foi, que quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais desesperé sur la terre ; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible ; & Dieu n'est pas tellement assujetti aux loix de sa justice, que sa miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur.

Ainsi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup ; consultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut ; attirez sur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais si le choix est fait, & que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté ; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres ; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sûre voie pour vous ; remédiez à ce qui dépend de vous ; faites-vous des remords

utiles, en éxaminant bien toutes les démarches & la suite de votre vie.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'a point du tout présidé à votre choix, votre sort est à plaindre ; vous êtes loin du royaume des cieux : mais vous pouvez encore y prétendre ; tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre ; mais le cœur y rentre quand il se donne à Dieu : vous vous êtes exposé comme Jonas sur une mer orageuse contre l'ordre de Dieu ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la ressource que la miséricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémissement, & une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le mauvais Riche.

DIVISION. I. *Dans le portrait que nous fait Jesus-Christ du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui ne paroît accompagnée ni de vice ni de vertu.* II. *Dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation & la déplorable destinée : c'est le sujet de cette Homélie.*

I. PARTIE. Il y avoit dans Jérusalem, dit Jesus-Christ, un homme riche : il semble que ce soit ici son premier crime ; il étoit né heureux. Jesus-Christ n'ajoûte rien à cette circonstance : on ne vous dit ni qu'il se fût élevé lui-même à ce point d'abondance & de prospérité ; ni qu'il eût joui

joui avec insolence d'un bien qu'il eût acquis avec bassesse. Cependant voilà le premier dégré de sa réprobation : il étoit riche.

2°. Il étoit vétu de pourpre & de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuse ; mais on ne nous dit point qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang, ni que son bien ne pût pas suffire à sa dépense : on ne dit point que dans sa parure il entrât des desseins de passion & de crime. Il étoit vétu superbement : voilà ce que lui reproche Jesus-Christ.

3°. Il se traitoit tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès ; & il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'est point accusé d'avoir usé de viandes défendues par la Loi, ou d'avoir violé l'observance des abstinences & des jeûnes qu'elle prescrivoit. A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère ; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; on ne le taxe ni de discours dissolus, ni de jeu, ni d'assemblées profanes. sur la religion & la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui ; sa probité n'est point attaquée, & on ne lui reproche aucun de ces défauts qui blessent & intéressent la société.

Or, tel que Jesus-Christ vous dépeint ce riche, vous paroît-il fort coupable ? De quoi s'agit-il ? il étoit riche, bien vétu, faisoit bonne chère : si j'en juge par vos mœurs & vos maximes, non-seulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui ressemblent ? un tel vit noblement ; il mange son bien avec honneur.....

4°. Vous m'opposerez peut-être la dureté du

mauvais Riche, & vous prétendrez avoir en cela quelque avantage sur lui. Mais je pourrois vous dire, après saint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout. D'ailleurs, quel est le crime du mauvais Riche ? rapprochons les circonstances, & vous verrez que Jesus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce Riche comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent & trop occupé de ses plaisirs.

Aussi, lorsqu'Abraham apprend à ce Riche le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jesus-Christ le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revétu ; il avoit faim, & vous ne l'avez pas rassasié. Mais, que lui dit-il ? Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie : vous n'avez rien souffert sur la terre ; ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité : vous avez cherché votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu : les larmes de Lazare sont essuïées ; mais vos ris & vos consolations se changent en des tourmens qui ne finiront jamais.

Vous en êtes surpris, mes Frères ? vous ignorez donc que c'est un crime pour un Chrétien, de n'avoir point de vertus ? Un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite, est condamné pour avoir mené une vie molle & délicieuse ; & un disciple de l'Evangile, un membre de Jesus-Christ crucifié, seroit traité plus favorablement, en ne refusant rien à ses sens, & en s'abstenant simplement des plaisirs injustes & honteux !

C'est une vérité de salut, que vous ne pouvez être prédestiné, si vous n'êtes rendu ici conforme

à l'image de Jesus-Christ. Or, pour ressembler à Jesus-Christ, suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuste? le grand modéle de toutes les vertus, reconnoîtra-t-il pour son disciple, un homme qui n'en a aucune? & cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'allarmes pour le salut, que lorsque nous vous proposons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre si haut, & que vous croyez qu'il est plus sage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Augustin se plaignoit que certains payens de son tems refusoient de se convertir à la Foi, parcequ'ils menoient une vie réglée, selon le monde; & voilà précisément la réponse de ces Chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du siécle, lorsque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponse de ce Père. Leur conduite est irréprochable, selon le monde: mais ils ne sont pas Chrétiens; pourquoi? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ses desirs: parceque les Chrétiens sont spirituels, & que ces mondains sont encore tout charnels.

Si pour être Chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès: le paganisme nous a fourni des hommes sages, attachés au devoir, par des principes de gloire & d'honneur: ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les Chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées, c'est l'esprit de Jesus-Christ crucifié.

II. Partie. Lazare meurt & est porté dans le sein d'Abraham; le Riche meurt, & il est enseveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de destinées!

le Riche est enseveli ; le mot est remarquable : le corps de Lazare abandonné, trouve à peine un peu de terre qui couvre son corps. Lazare meurt, & on ignore à Jerusalem qu'il ait vécu : le Riche meurt, & sans doute la pompe & la magnificence le suivent jusqu'au tombeau ; mais à quoi lui sert tout cet appareil ? son ame précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déja creusé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus est in inferno.* Mais il faut suivre les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

A peine le Riche se trouve-t-il dans le lieu de son supplice, qu'il léve les yeux en haut : quelle surprise pour un homme, qui n'a jamais soupçonné que la voie où il marchoit, sûre selon le monde, pût conduire à la perdition ! Il léve les yeux, & voit de loin Lazare revêtu de gloire & d'immortalité : première circonstance de son supplice. Quel paralléle alors ! quels desirs de lui avoir ressemblé ! quelle rage de ne lui ressembler pas! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vûe des ames bienheureuses, & la pensée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2°. La présence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en sont privés : mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel seul il étoit créé ; & une main invisible le repoussera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter son désespoir, se montrera à lui dans toute sa grandeur, sa clémence, sa bonté ; & cette vûe le tourmentera plus cruellement encore, que le sentiment de la fureur & de la justice de Dieu.

Nous sentons foiblement ici-bas l'amour natu-

tel que notre ame a pour son Dieu; parceque les faux biens qui nous environnent, nous occupent & nous partagent : mais l'ame séparée du corps, tous ces phantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer se portera vers Dieu; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur, le fera sans cesse retomber sur lui-même, & le repoussera dans l'abîme, où, sans pouvoir cesser d'aimer, il se verra pour l'éternité l'objet de la haine de son Dieu. Quelle affreuse destinée! être éternellement malheureux, par l'image toujours présente de la félicité qu'on a perdue!

3°. Le Riche dans l'enfer est malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus durant sa vie : autre circonstance de son supplice. Quel triste parallèle pour cette ame de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle est! ces jours passés ne sont plus, & ne font que rendre plus affreuse l'amertume de la condition présente. Ajoûtez à ce souvenir, celui des biens de la grace dont elle a abusé : c'est ici où le réprouvé, repassant sur toutes les facilités du salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4°. Autre malheur du riche réprouvé : les peines présentes qu'il endure. ***Je souffre**, dit-il, **d'extrêmes tourmens dans cette flamme.*** Il demande une goutte d'eau; non pour éteindre, mais pour adoucir, l'ardeur vengeresse qui le brûle; & elle lui est refusée. Nous ne savons pas ce qu'il souffre; mais nous savons qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de sécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y passe. Eh bien! répondoit autrefois saint Chry-

fostôme aux Grands de Constantinople, contentez aujourd'hui votre curiosité : écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs.

5°. Ce n'est pas tout : ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront jamais. Ainsi l'ame réprouvée perce dans la durée de tous les siécles ; l'avenir est la plus affreuse de ses pensées ; & l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens.

Enfin, le déréglement de ses frères qui vivoient encore, & auxquels l'éxemple de sa vie molle & voluptueuse a été une occasion de scandale, fait la dernière circonstance de ses peines. Il souffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parceque ses scandales durent encore : & il demande leur conversion, comme un adoucissement à ses peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureusement écouté les discours, dont vous avez imité les éxemples, & que vous avez suivies dans le goût empoisonné qu'ils vous inspiroient pour le plaisir ?

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? vous avez Moïse & les Prophétes : si les vérités de l'Ecriture ne vous corrigent pas, envain un mort ressusciteroit pour vous convertir ; & ce mort ressuscité à vos yeux laisseroit encore à votre cœur corrompu mille raisons de douter. Lisez donc les livres saints ; commencez par-là vos journées, & finissez-les toutes par-là ; puisque c'est-là le seul moyen que Jesus-Christ vous propose aujourd'hui, pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Là

vous trouverez les vérités les plus ſimples & les premiers fondemens de la doctrine du ſalut.

LE VEND. DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Enfant prodigue.

DIVISION. I. *L'excès de la paſſion de l'impureté, marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.* II. *L'excès de la miſéricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

I. PARTIE. *L'excès de la paſſion marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.*

1°. Il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; il met comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & ne laiſſe preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi il eſt dit dans l'Evangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il ſemble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens; mais la paſſion honteuſe dont je parle, deshonore le corps, éteint la raiſon, & rend inſipides toutes les choſes du ciel.

2°. Il n'en eſt point qui laiſſe moins de reſſources pour revenir à Dieu, quand on s'en eſt éloigné. Le prodigue diſſipa tout ſon bien en débauches, les biens de la grace, & les biens de la nature. La perte de la grace, eſt le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin: il va tarir les dons de l'Eſprit Saint juſques dans leur ſource; & la Foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renverſée dans le cœur du pécheur impudique, parcequ'il n'y a pas loin de la diſſolution à l'impiété. Les biens de la nature ſont

pareillement dissipés : vous aviez reçu en naissant une ame si pudique ; vous étiez né doux, égal, accessible ; vous aviez reçu en naissant des talens heureux ; depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus, & l'on cherche tous les jours vous-même, dans vous même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3°. Troisiéme caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença à tomber en nécessité. Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même : premiérement, par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse sa propre foiblesse, & qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens, inséparables de cette passion. Troisiémement, par les nouveaux desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Quatriémement, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge.

4°. Dernier caractère de ce vice : il n'en est point qui rende le pécheur plus vil & plus méprisable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur. En vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse : dans la vérité, c'est un avilissement qui deshonore l'homme & le Chrétien ; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les

bêtes ; & le monde, ce monde ſi corrompu, reſpectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent, & en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures.

II. PARTIE. *Voyons dans la converſion de l'enfant prodigue, le modéle & les conſolations de ſa pénitence.*

1°. Le premier caractère de ſa paſſion, avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace ; par les ténébres qu'elle avoit répandues ſur ſon eſprit, par un dégoût affreux des choſes du ciel, par l'aſſerviſſement des ſens à l'empire de la volupté. La première démarche de ſa pénitence, éloigne tous ces obſtacles. Premiérement, elle lui ouvre les yeux ſur l'état honteux où la paſſion l'avoit réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, ſon dégoût affreux pour les choſes du ciel, ſe change en un ſaint deſir de la vertu & de la juſtice : *combien de ſerviteurs*, dit-il, *dans la maiſon de mon père ont du pain en abondance, & je ſuis ici à mourir de faim !* Autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir, la ſeule vûe de la maiſon du père de famille lui étoit inſupportable ; il commence maintenant à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidéles qui lui ſont attachées. Troiſiémement, il ne s'en tient pas à de ſimples ſouhaits d'imitation ; il ne renvoye pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans l'eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes : la véritable douleur parle moins & agit plus promptement. *Je me leverai*, dit-il : *Surgam* : j'ai un père tendre & miſéricordieux, qui ne demande que le retour de ſon enfant ; j'irai dans ſa maiſon ſainte : *Ibo ad patrem* : j'irai répandre à ſes yeux toute l'amertume de mon ame : je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel & devant vous.*

2°. Quel changement, & quel éxemple plein de consolation pour les pécheurs! il semble que Dieu veut être particuliérement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le consolateur des pénitens. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue sont suivies de mille consolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers, comme de l'absynthe.

Premiérement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille apperçoit son fils de loin & court au-devant de lui : il faut peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière : le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas se laisser enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une ame touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise. Mais, que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille ? il court vers son enfant; il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs; il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pû échouer; il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls. Secondement, consolation du côté des douceurs secrettes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie : le père de famille ne se contente pas de courir au-devant de son fils retrouvé, il se jette à son col, il l'embrasse, il le baise : *Cecidit super collum ejus, & osculatus est eum*: image tendre & consolante de la joie que la conversion d'un seul pécheur cause dans le ciel, & des consolations secrettes que Dieu fait sentir à une ame, de ces premières démarches de son retour vers lui. Troisiémement, consolation du côté de

la participation aux ſaints myſtères, dont on avoit ſi long-tems vécu privé par ſes déréglemens. Le père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle ſon fils retrouvé à ce feſtin céleſte : *Adducite vitulum ſaginatum ; manducemus, & epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel & des ſacrifices, de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes frères, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, &c. L'ame regrette-t-elle alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de la dégoûter ?

3°. Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'aviliſſement & dans le dernier mépris : l'honneur & la gloire ſont le dernier privilége de ſa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence ; on lui donne même la préférence ſur ſon aîné : c'eſt-à-dire que la piété fait oublier ce que nos paſſions avoient ou d'inſenſé ou de mépriſable ; on n'en rappelle le ſouvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont ſuccédé.

LE III. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du ſalut.

PROPOSITION. *L'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut ; parceque toutes les reſſources utiles à la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconſtante & légère ; qui tantôt, touchée de ſes misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes misères.*

1°. La première reſſource, utile pour ramener

une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grace employe pour la conversion d'une ame mondaine, c'est de lui montrer le monde & l'éternité, tels qu'ils sont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vus: alors le voile qu'elle avoit sur les yeux, tombe tout d'un coup; elle est surprise d'avoir si long-tems ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette ressource de salut, si infaillible pour les autres pécheurs, n'est que d'un foible usage pour l'ame inconstante & légère : les vérités de la Foi ne font plus desormais d'impression sur elle; parceque ce ne sont plus pour elle de nouvelles lumières : elle a vû clair & dans la vanité des choses humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité : ces vérités ont perdu à son égard la surprise & l'attrait de la nouveauté, si heureux pour les autres pécheurs. Quelle ressource peut-il donc encore rester à cette ame dans la connoissance de la vérité ? qu'apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde est un abus ? qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'ivresse & de volupté ? qu'il faut se hâter de bien vivre, parcequ'on meurt tel qu'on a vécu? mille fois elle se l'est dit à elle-même dans ses momens de pénitence; & c'est de l'impression de ces vérités, que sont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute sa vie: qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre? Il peut encore l'éclairer; mais ne sera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre? elle s'est familiarisée avec la vérité & avec ses passions : elle s'est accoutumée à

ſoutenir la vûe des maximes ſaintes, & celle de ſes foibleſſes injuſtes. Ah ! plût à Dieu, comme dit un Apôtre, qu'elle fût encore dans les ténébres de ſa première ignorance, & qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2°. Une ſeconde reſſource de ſalut, favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la juſtice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ſes paſſions & de ſes remords : rien n'eſt plus doux que ces premiers momens, où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impreſſions, vous, qui paſſez ſans ceſſe du goût de la vertu, au goût du monde & des plaiſirs, ame inconſtante & légère, que pourra vous offrir de doux & de conſolant, une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté ? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs inſenſibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briſer, l'amollir ; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaiſir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde ; je vous le dis en tremblant, les converſions des ames qui vous reſſemblent, ſont très-rares. L'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus, eſt déciſif & terrible : il dit qu'une ame comme la vôtre, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu : c'eſt-à-dire que ſes inclinations, ſon fond, le caractère particulier de ſon eſprit & de ſon cœur, la rend inhabile au ſalut : d'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui, la voie droite une fois connue, y en-

tre, & ne s'en détourne pas aiſément ; elle ſuppoſe une ame forte & ſenſée, qui ne ſe conduit pas par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence : c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger n'eſt capable de rien ; & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuie bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur, qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit ; qui, ſur toutes choſes ne conſulte & ne ſuit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au Royaume de Dieu.

3°. La troiſiéme reſſource utile aux autres pécheurs, ce ſont les Sacremens : or cette reſſource devient un écueil à l'ame inconſtante & légère. Un écueil, premiérement, par l'uſage toujours inutile de ces divins remédes : à l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, & qui vient enfin ſe jetter aux pieds d'un homme de Dieu, la majeſté du lieu, la ſainte ſévérité du Juge, l'importance du reméde, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes, tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une ame familiariſée avec ſa confuſion ; il eſt raſſuré contre lui-même, il ne rougit plus de ſes aveus. Ecueil, ſecondement, par la diſſimulation inſéparable des rechutes : écueil, troiſiémement, par le ſacrilége inévitable dans les rechutes : car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe, c'eſt être un mocqueur & un profanateur des choſes ſaintes : non que la grace du Sacrement établiſſe l'homme dans un état conſ-

tant & invariable de justice ; mais lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du Prêtre, les rechutes du moins ne sont pas si promptes ; on ne passe pas en un instant d'un état de justice, à un état de péché, parceque la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile ; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis : c'est un ouvrage solide ; donc ce qui s'écroule en un instant n'étoit bâti que sur le sable mouvant : c'est un ouvrage sérieux sur lequel on délibère long-tems ; or une entreprise long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir. Aussi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames inconstantes & légères, comme des dérisions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la sainteté de nos mystères ; & ils les éloignoient desormais de l'autel sacré. Je sai qu'on ne doit point aggraver le joug, & qu'un excès de sévérité ne deshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'instant le sang de Jesus-Christ à des profanes qui l'ont mille fois souillé ; on ne doit pas ajoûter foi à des promesses si souvent violées ; & plût à Dieu, ame infidéle, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, on ne vous verroit pas encore la même après tant de Sacremens & de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même ! vous êtes pire, puisque vous avez ajoûté à des desordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges.

J'avois donc raison de dire que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut étoit le moins propre au royaume de Dieu, parcequ'il est

des ressources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en est plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le petit nombre des Elus.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles sont les causes du petit nombre des Elus ? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce discours.*

I. PARTIE. *La première cause du petit nombre des Elus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens.* Il n'y a que ces deux voies de salut : or de quel côté êtes-vous ?

1°. Etes-vous innocent ? Dans ces tems heureux où l'Eglise n'étoit qu'une assemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir été régénérés dans le Sacrement de Batême, retombassent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu Chrétien a porté avec lui dans l'Eglise sa corruption & ses maximes, nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères ; la terre, comme dit un Prophéte, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; la ville est une Ninive pécheresse ; la Cour est le centre de toutes les passions humaines ; le sel même de la terre s'est affadi. Voilà donc déja une voie de salut fermée presqu'à tous les hommes : tous se sont égarés : l'âge a peut-être calmé les passions dans plusieurs ; un coup de la grace a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeunesse ? Il ne reste donc plus qu'une ressource ; c'est la pénitence : or,

2°. Etes-vous pénitent ? Mais où sont-ils les pénitens ? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux ? la parole de saint Ambroise, qu'il y a encore plus d'innocens que de pénitens, est terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitens sont rares, éxaminons ce que c'est qu'un pénitent : un pénitent, disoit autrefois Tertullien, c'est un Fidéle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, & qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, &c. Voilà en abregé ce que c'est qu'un pénitent : or, encore une fois, où sont parmi nous les pénitens de ce caractère ? Les siécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples, qui, quoique moins coupables que nous, passoient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour : ainsi si l'on voyoit encore des pécheurs dans ces tems heureux, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des Fidéles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous ; je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais éxaminez quelles sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; ils sont pécheurs, ils en conviendroient ; & vous n'êtes pas innocent, & vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitens, & l'êtes-vous ? l'âge, les emplois, &c. vous ont dégoûté des créatures ; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus éxact à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitens : vous avez cessé vos desordres ; mais vous ne les

avez pas expiés : car montrez-moi ſeulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence ; il n'y en a point : cependant cet état ſi dangereux n'a rien qui vous allarme ; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une ſincère pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, & vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au ſalut ? mais ſur quel titre ? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conſcience rendroit témoignage contre vous-même ? vouloir nous perſuader que vous êtes pénitent, vous n'oſeriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche ; vous n'êtes donc pas du petit nombre des Elus.

II. Partie. *La ſeconde cauſe du petit nombre des Elus ; c'eſt que les loix ſur leſquelles les hommes ſe gouvernent, les maximes qui ſont devenues les régles de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut.*

Par éxemple, en matière de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blâmable & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires ; cependant quoi de plus oppoſé aux régles de la modération chrétienne ? C'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle ou de l'Egliſe ; l'uſage veut que les jeunes perſonnes du ſexe ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire ; êtes-vous né avec un nom ? il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, & de dépenſes, & faire votre idole de la fortune ; êtes-vous jeune ? c'eſt la ſaiſon des plaiſirs, &c. Voilà la doctrine du monde : or qui vous autoriſe à des maximes ſi peu chrétiennes ? eſt-ce

l'Evangile de Jesus-Christ ? est-ce la doctrine des Saints ? sont-ce les loix de l'Eglise ? point du tout, c'est l'usage : voilà tout ce que vous avez à nous opposer, comme si l'usage pouvoit prescrire contre les régles que Jesus-Christ nous a laissées, & ausquelles ni les tems ni les siécles ne sauroient jamais rien changer : mais vous ne pensez pas que ce que vous appellez aujourd'hui, usage, étoient des singularités monstrueuses, avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré ; que nous serons jugés sur l'Evangile, & non sur l'usage, sur les éxemples des Saints, & non sur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : & moi je vous réponds que c'est justement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'est celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce siécle corrompu, vous dit l'Ecriture : or le siécle corrompu, n'est pas le petit nombre de Justes que vous n'imitez pas, c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même sort qu'eux ; c'est parceque presque tous les hommes suivent les usages du monde, qu'il y en a si peu qui se sauvent. Au lieu donc de se rassurer sur ce qu'on ne fait que ce que font les autres ; il faudroit au contraire se dire à soi-même, il y a dans l'Eglise deux voies, l'une large où passe presque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui conduit à la vie : de quel côté suis-je ? suis-je avec le grand nombre ? je ne suis donc pas dans la bonne voie : voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome ; si Abraham vivoit comme ceux de son siécle ; si Esther dans la Cour d'Assuerus se conduisoit comme les autres

femmes de ce Prince ; enfin voyez si dans tous les siécles, les Saints ont ressemblé au reste des hommes.

Vous prétendez que ce sont-là des singularités & des exceptions plutôt que des régles que tout le monde soit obligé de suivre : mais avons-nous donc un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promesses à espérer que les Saints ? s'il est vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les Saints ont prise, ils ne nous ont donc laissé que des éxemples dangereux & inutiles ; mais pouvons-nous le penser raisonnablement ? Ne nous rassurons donc pas sur la multitude qui fait ce que nous faisons ; tout ce que nous en devons conclure, c'est que les complices de nos transgressions, seront les compagnons de notre infortune.

III. PARTIE. *La troisiéme cause du petit nombre des Elus, c'est que les maximes & les obligations les plus universellement ignorées ou rejettées, sont les plus indispensables au salut.*

1°. Vous avez renoncé au monde dans votre Batême ; & le monde auquel vous avez renoncé, c'est une société de pécheurs dont les desirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens & sur les maux de cette vie ? voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos éxemples, être ravi qu'il vous haïsse à son tour, qu'il contredise vos mœurs par les siennes : or, est-ce-là votre situation, par rapport au monde ? où sont ceux qui renoncent de bonne-foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ?

2°. Vous avez renoncé à la chair dans votre batême ; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à la

châtier, à la domter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu, c'est le premier de tous vos devoirs : or où sont les Chrétiens qui là-dessus soient plus Fidéles que vous ?

3°. Vous avez dit anathême à satan & à ses œuvres; & quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil & comme toute la suite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge, l'orgueil, les jalousies & les contentions : donc tout Chrétien doit s'abstenir de toutes ces choses, & il viole les vœux de son batême, lorsqu'il y participe : ce sont là vos obligations les plus essentielles, & vous n'êtes point Chrétien si vous ne les observez pas; cependant qui les observe, qui les connoît seulement, qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidéle ?

Si cela est ainsi, direz-vous, qui pourra donc se sauver ? peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent; ce ne sera pas la multitude : qui pourra se sauver ? ce seront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; ce seront ceux qui ne se font pas une loi des usages insensés du monde, mais qui corrigent les usages par la loi de Dieu; ce sera vous-même qui vous sauverez, si vous voulez suivre ces éxemples : voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités ? qu'il faut desespérer de son salut ? A Dieu ne plaise ! le fruit de ce discours, doit être de nous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'usage est une voie sure; de nous convaincre que pour se sauver, il faut se distin-

guer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

LE MARDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le mêlange des bons & des méchans.

DIVISION. *Le mélange des bons & des méchans qui paroît ſi injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre de la Providence. I. Les bons dans les deſſeins de Dieu doivent ſervir ou au ſalut ou à la condamnation des méchans. II. Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes.*

I. PARTIE. *Les Juſtes ſervent au ſalut des méchans, en leur fourniſſant mille reſſources de ſalut; le ſecours des inſtructions, des exemples, des prières, c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.*

1°. Le ſecours des inſtructions, qui font d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en ſont les caractères inſéparables. La vérité accompagne les inſtructions des juſtes; car ils ont l'œil trop ſimple, & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les déſirs de ſon cœur; ils appellent avec ſimplicité le bien un bien, & le mal un mal; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. L'autorité: en effet les paroles des juſtes tirent d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne, un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des

hommes ordinaires : le pécheur quelque élevé qu'il soit, perd par ses égaremens le droit de reprendre les autres, & ses mœurs ne laissent plus de crédit & d'autorité à ses paroles ; mais le juste peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui même. A la vérité & à l'autorité, les justes ajoûtent dans leurs instructions les saints artifices & les sages circonspections d'une charité sage & prudente, qui loin de condamner sans indulgence, & de corriger sans discernement, sait choisir ses momens, & ménager ses conseils, se rendre utile sans se rendre odieuse ; telles sont les instructions des justes.

2°. Ils servent au salut des méchans en se trouvant mêlés avec eux, par leurs éxemples. En effet si les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur ressemblassent, le crime seroit toujours tranquille, parceque son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs ; & ils croiroient la vie chrétienne impossible, parcequ'ils la verroient sans éxemple : mais dans quelque situation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des justes de leur âge & de leur état, qui observent la loi du Seigneur ; leur éxemple seul est une voix puissante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité & à la justice, & qui lui parle sans cesse au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais l'éxemple des justes la lui persuade.

3°. Les justes mêlés avec les pécheurs, servent encore à leur salut par leurs prières. En effet, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre ; ce sont les prières & les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent ; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans

l'Eglise, parcequ'ils sont cette colombe qui gémit sans cesse, & qui ne gémit jamais en vain.

Mais en second lieu, les justes servent aussi à la condamnation des méchans. On a beau dire que la vertu est rare ; il est encore sur la terre des ames pures & fidéles : vous en connoissez, pécheurs, dans votre rang & dans votre état, ausquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu. Or, des ames de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuses : car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jesus-Christ, que leur éxemple ou n'affoiblisse, ou ne confonde ? placez-vous en telle situation qu'il vous plaira, chaque situation a ses saints, qui sont autant de témoins qui déposent contre vous.

II. PARTIE. *Les méchans sont soufferts pour l'instruction ou pour le mérite des justes.*

1°. Ils servent à leur instruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des justes, l'éxemple des méchans leur fournit des leçons continuelles : Premiérement de vigilance : s'ils sont tentés de s'affoiblir, ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères les raisons qu'ils ont de veiller ; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les dégrés qui conduisent insensiblement au crime ; que les commencemens en sont toujours légers ; qu'ainsi il n'y a de sureté pour la vertu que dans la vigilance, parcequ'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement & la chute. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût : car si les justes vivoient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces momens où nul goût sensible ne soutient plus la vertu, ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété ; mais la seule présence

des pécheurs diſſipe cette illuſion. Sans même faire uſage de ſa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, & il n'en trouve point ; il voit par tout des agitations qu'on appelle plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur. Troiſiémement, de reconnoiſſance contre la tentation de l'oubli des graces : les juſtes voyent périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du panchant pour la vertu, qui gémiſſent même ſous le poids de leurs chaînes, & qui deſirent leur délivrance ; & ils ſe ſouviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du deſordre, après qu'ils s'étoient ſouillés par des excès monſtrueux, qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu ; & lorſque loin de l'attendre & de l'appeller, ils fuyoient encore ſa préſence : ces objets & ces réfléxions toujours préſentes, font ſentir chaque inſtant aux Juſtes le prix ineſtimable du bienfait qui a changé leur cœur, & leur inſpirent un fonds de tolérance, de douceur, & de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les cenſurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2°. Les méchans ſont ſoufferts pour le mérite des juſtes. Premiérement, par la ſéduction de leurs éxemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du juſte, qui a beſoin de force pour s'en défendre ; car il a ſans ceſſe ces éxemples devant les yeux : ils favoriſent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des juſtes mille épreuves glorieuſes : en les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dériſions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les dépouillant

de leurs biens, ils purifient leur détachement, &c.
Cela montre que les justes, en considérant la conduite de Dieu sur les méchans, ne font pas toujours usage de leur foi : ils souhaiteroient que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces, & des honneurs, au vice ; mais ils n'apperçoivent pas que, si leurs desirs injustes étoient exaucés, ce seroit ôter à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siécles à ses serviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôteroit l'occasion & le mérite de ses véritables victoires. Troisiémement, les scandales & les déréglemens des pécheurs affligent les justes, & arrachent à leur piété des gémissemens de zèle & de compassion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet quand on a de la foi, & qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert & qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde, d'un œil sec, tranquille, indifférent ? les maximes de Jesus-Christ anéanties, ses mystères deshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées ?

Fin des Analyses.

